



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

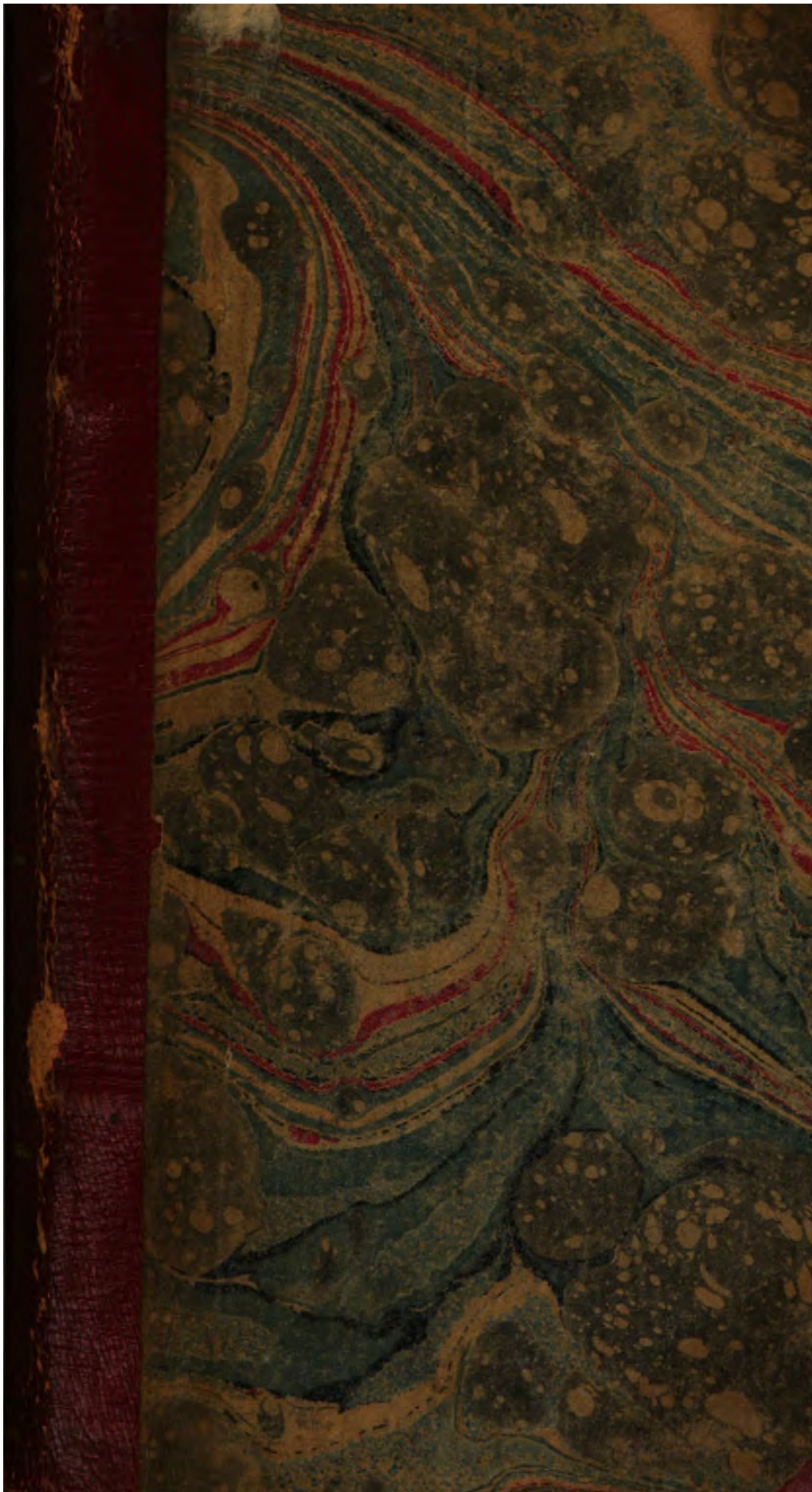
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



JEFFREY ASPIN
RE BOOKS & PRINT
LITTLE SPAIN
HARVARD

Georgiana Coven
1802

FINCH FUND



Ve

53

Torche, Antoine

1874

1874

1874





LE
BERGER
FIDÈLE.

TRADUIT DE L'ITALIEN
DE GUARINI

En Vers François.

à PARIS.

Chez le Compagnie des Libraires des
associez.

MDCCLXIX.

PHILADELPHIA LIBRARY

TAYLOR INST
21 OCT 1974



A

SON ALTESSE ROIALE
M A D A M E.

MADAME,

C'est être, sans doute, bien hardi, que d'oser offrir quelque chose à VÔTRE ALTESSE ROIALE, pour qui l'on ne peut rien trouver d'assés précieux, n'y d'assés digne d'Elle.

* 3

Peut-

EPISTRE.

Peut-être ce Berger est-il trop téméraire,

De vouloir paroître au grand jour.
Mais comme ce n'est pas un miracle ordinaire

Qu'il vient admirer à la Cour,
On lui doit pardonner s'il quitte son séjour.

Peut-on, MADAME, lors qu'on voit briller tous vos Charmes, tenir secrets les hommages que nous devons à votre Gloire? Il est vrai que l'admiration produit le silence; mais quand il a duré quelque tems, on éclate enfin, & l'on ne peut se taire de ce qui nous avoit si justement surpris.

Nous

EPISTRE.

Nous sommes contrains d'avoüer,
Qu'il n'est rien qui ne cède à de si
doucees armes :
Mais si l'on est forcé d'admirer tant de
charmes,
Qu'on est aise de les louer !

Ainsi, MADAME,
comme j'étois prévenu de ces
éclatantes verités, j'ai crü
ma vüë trop foible pour vous
aborder tout d'un coup; je me
défiois de mon Ouvrage, j'en
ai donné quelques essais qui
n'ont pas été mal reçûs; &
ne voulant Vous rien offrir
qui fût indigne de VÔTRE
ALTESSE ROIALE, j'ai son-
* 4 dé

EPISTRE.

dé l'approbation des Gens délicats, & je suis enfin insensiblement, & comme par degrés, arrivé jusqu'à Vous; & comme rien n'est si rare à la Cour qu'un Berger Fidèle; cette belle qualité lui a donné la hardiesse d'y paroître.

*Daignés y jeter ces regards
Si fins, si doux, si redoutables,
Qui partent de ces yeux, que le cœur
des Césars
Trouveroit sans doute adorables.*

*Si cette charmante Comédie les
peut attirer, je ne doute point
que V. A. R. n'y trouve des
ca-*

EPISTRÉ.

caractères qui lui plairont assez.

C'est un Berger constant, amoureux, & fidèle,
Il est du plus pur sang des Dieux;
La Bergère est illustre, elle est modeste & belle,
Et par tout son esprit brille autant
que ses yeux.

*On sait, MADAME,
que vous aymés la chasse, &
que ce roial exercice fait un
de vos plus doux plaisirs; &
vous verrez ici un Berger
qui fait gloire de cette innocente
passion. Vous avés le cœur
du monde le mieux fait & le
* 5 plus*

EPISTRE.

plus noble, & vous y trouverez des sentimens si généreux, que vous ne pourrez vous empêcher de les louer : Vous n'aimés la foule ni la presse, & vous y trouverez Amarillis qui vient quelquefois s'entretenir dans la solitude, & charmer ses plus cruels ennemis.

N'ayant pas ce qu'elle desire
Elle aime le silence, & cherche les Forêts ;
Et si son cœur ne peut soulager son
martire,
Du moins il ne sauroit le dire
A des confidens plus secrets.

Mais

EPISTRE.

*Mais après tous ces beaux
sentimens , il est bien juste,
MADAME, que je découvre
les miens , & que parlant un
peu pour moi , je fasse connoître
à tout le monde le zèle extraor-
dinaire que peut inspirer une
grande Princesse, & le profond
respect avec lequel je suis,*

MADAME,

DE VÔTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres-humble , & tres-
obéissant Serviteur,

D. T.

De Torche

* 6

AU



A U

LECTEUR.

Quelque longue que fût la course que j'avois commencée, je suis enfin arrivé jusqu'au bout, & je me suis fait une nécessité de la complaisance que j'avois eue, en ébauchant cet Ouvrage, pour plaire à quelques personnes à qui je ne devois pas refuser une si légère satisfaction; Quelques endroits choisis que j'avois mis en vers, selon les occasions qui s'étoient

AU LECTEUR.

toient présentées, m'ont insensiblement engagé à une traduction plus suivie.

Elle a commencé de naître à la Campagne, & je puis dire que c'est le fruit de quelques heures négligées, que l'on pourroit, sans doute, passer plus mal à propos : Je lui ai fait prendre en naissant cet air agréable, & cette douce liberté des Champs; & je n'ai cherché dans les vers que la douceur, & la facilité de l'expression, pour m'accommoder au génie de l'Autheur, qui est facile, doux & délicat.

On ne verra point ici de ces élévations pompeuses, qui

A U L E C T E U R .

font si voisines du galimatias, & que l'on peut appeller justement, des caprices d'une imagination emportée, qui va plus loin qu'elle ne veut aller. Comme les sentimens qui régnent dans cét Ouvrage sont extrêmement doux & tendres, il a fallu que la manière de les exprimer n'ût pas moins de douceur ni de tendresse; & j'ai crû que les vers irréguliers, qui ont quelque chose de fort aisé, & de fort coulant, feroient d'un grand secours pour donner à cette traduction un caractère doux & facile, & mêmes auroient plus de rapport aux vers Italiens, qui sont irréguliers,

A U L E C T E U R .

liers , & fans contrainte.

Quoi qu'il soit mal-aisé de tourner en nôtre Langue les pensées des Italiens , qui sont quelquefois de pures essences, qui s'évanoüissent quand on les montre à l'air; j'ose dire que je les ai assés fidèlement exprimées , & que sans être esclave de Guarini , j'ai tâché de conserver les beautés de l'Original autant que nôtre Langue l'a pû permettre; & ceux qui savent l'Italien, trouveront que j'ai été assés fidèle , lors que sans scrupule je pouvois m'en dispenser. Quiconque en voudra reconnoître la fidélité, pourra aisément contenter son esprit,

AU LECTEUR.

esprit, & je ne serai point fâché qu'on en vienne à cette curieuse recherche.

Cette Comédie n'est pas comme les autres, qu'on ne prendroit pas plaisir de lire, si elles n'étoient entières, & si l'on n'en voioit toute la suite: Celle-ci sera toujours belle quand elle sera divisée, parce que les parties qui la composent sont fort étenduës, ont des beautés particulières & indépendantes de tout le corps; oùtre qu'il n'est guères de personne qui n'ait eû la curiosité de la lire en Italien, ou en François, & qui n'en sache toute l'intrigue. Ainsi l'esprit n'est point

A U L E C T E U R .

point inquiété par le desir de favoir le dénouëment de la Pièce; aussi est-elle plus du Cabinet que du Théâtre, & plus propre pour être leuë, que pour être representée.

Comme je ne m'étois point engagé à travailler sans cesse à cet Ouvrage, qui ne devoit être que l'amusement de quelques heures, je ne me suis point pressé de l'achever, & j'ai été à peu près comme ceux, qui font des voïages pour leur plaisir, qui ne s'obligent pas à courir toujours & à se fatiguer sans relâche, qui font quelque séjour dans les Villes les plus agréables, qui se dé tournent volontiers

A U L E C T E U R .

tiers de leur route, pour voir ce qu'il y a de rare dans les Pais où ils passent, & qui s'arrêtent enfin par tout où ils peuvent contenter leur curiosité: Comme c'est la satisfaction de l'esprit & le plaisir des yeux qu'ils cherchent, il ne faut pas que les objets se presentent à eux comme des éclairs; & s'ils voiageoient en Couriers, il ne leur resteroit que la lassitude & la peine d'avoir couru.

Je me suis ménagé de la même forte, pendant le tems que je travaillois à cette traduction; je me suis quelquefois détourné de mon chemin ordinaire, pour voir ce que la nouveauté
m'of-

A U L E C T E U R .

m'offroit de plus agréable, & j'ai séjourné dans les lieux où mon esprit a pû trouver des charmes qui l'ont arrêté.

J'avouë que cette belle Scène d'Amarillis, qui est dans le troisiéme Acte, a long-tems balancé mon esprit; Je la voiois traduite si heureusement, que je desespérois de la rendre aussi belle, & de la tourner aussi agréablement. On étoit si prévenu de sa beauté, que j'avois envie de m'en faire honneur, & de l'enchasser parmi les autres Scènes de ma façon. Je voulois emprunter cét ornement comme on emprunte des piêreries pour briller dans une Assemblée;

A U L E C T E U R .

blée; mais peu de gens m'ont conseillé de m'en servir, & sur la foi des autres j'ai entrepris une chose assés difficile. Il m'a donc fallu chercher un tour agréable, & différent de celui qu'on avoit donné à cette Scène; & de peur de tomber dans les mêmes expressions, i'ai pris soin de les éviter, non pas comme des écueils, mais comme on évite les appas & les charmes, dont il est mal-aisé de se défendre.

Peut-être ai-je plus travaillé à la gloire de celui qui l'a traduite, qu'à la mienne; mais enfin il me reste toujours pour moi le charme de la nouveauté,

AV LECTEUR.

té, & la satisfaction d'avoir donné à cet endroit une manière pareille à celle, qui est répandue dans les autres, malgré la difficulté qu'il y avoit d'y réüffir.

L'Echo qui se trouve dans le quatrième Acte, étoit une chose assés mal-aisée à tourner en nôtre manière : les mots qui viennent bien en Italien, ne sont pas propres pour nôtre Langue. J'en ai pourtant conservé quelques-uns, & pour les autres je me suis attaché, en les changeant, au sens & à la suite des pensées qui alloient à même fin : Ce n'est pas que je n'aye balancé quelque tems
pour

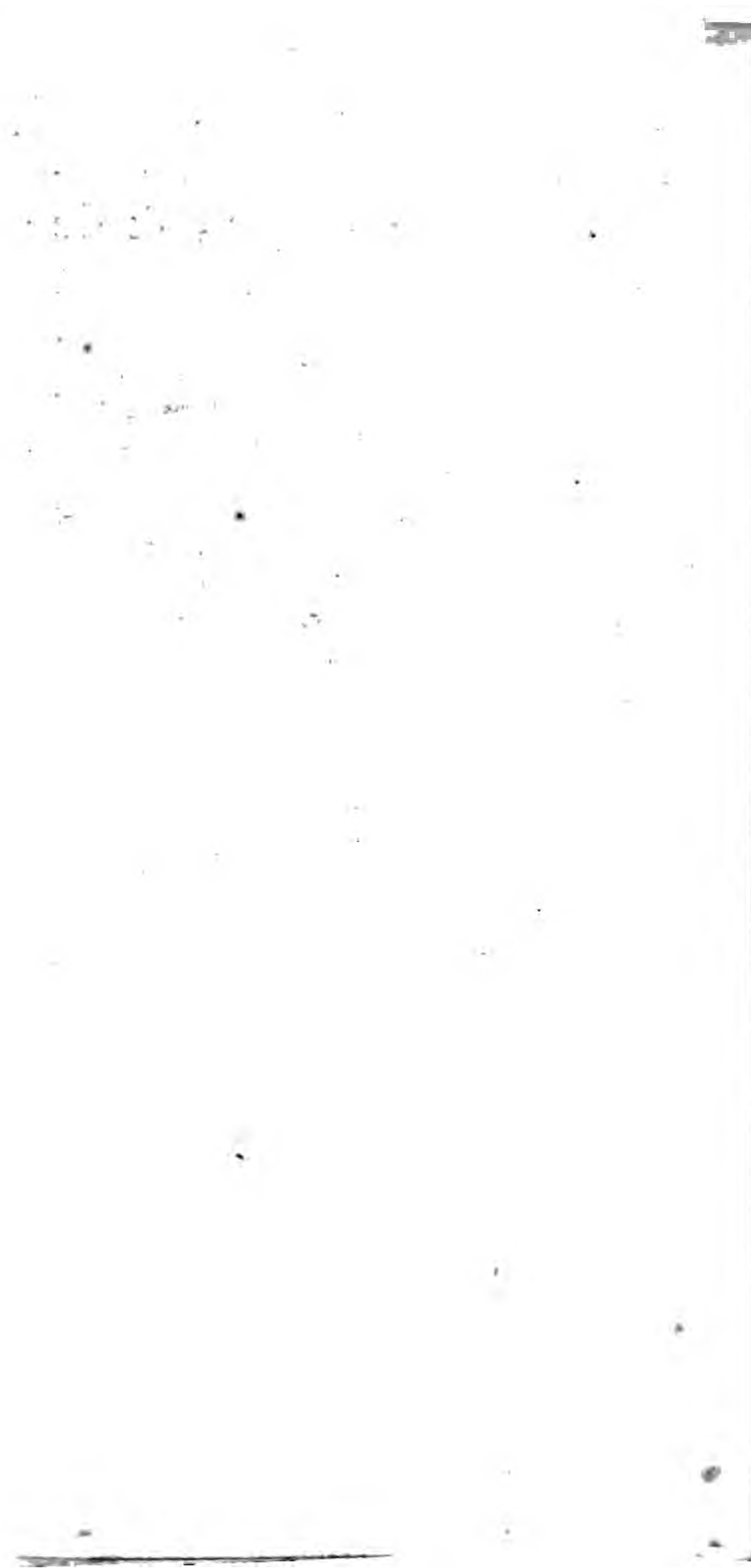
AV LECTEUR.

pour favoir de laquelle des deux manières je devois choisir la chute du mot. J'ai vû des Comédies, où le mot d'Echo entroit dans la composition du vers, & le finissoit : J'en ai vû d'autres, où il commençoit le vers suivant. Ma première pensée fût d'abord, de laisser le mot de l'Echo superflu, sans de le faire entrer dans la structure du vers, puis que ce n'est que la répétition d'un mot qui a été prononcé : mais comme ce mot fait un sens différent, & qu'il n'y doit rien avoir de superflu dans la mesure des vers, j'ai pris le parti de faire commencer le vers suivant par le mot de

AV LECTEUR.

de l'Echo , parce que la cadence en est plus douce , & de l'autre maniéré les vers sont beaucoup plus rudes , & le repos ne se trouve qu'avec peine , à cause de la chute qu'il faut ménager aux dépens de l'oreille.

A R.





ARGUMENT.

Les Habitans de l'Arcadie avoient accoutumé de sacrifier tous les ans à Diane une jeune fille du Pais, pour faire cesser les maux dont ils étoient cruellement affligés; & l'Oracle leur avoit conseillé ce sanglant sacrifice, comme un remède à toutes leurs miseres. Quelque-tems après l'ayant encore consulté pour lui demander s'ils verroient jamais la fin de leurs infortunes, ils en reçurent cette réponse,

Vous ne verrez jamais la fin de vos mal-heurs

Que l'Amour n'ait uni deux cœurs,

Qui descendent tous deux d'une race immortelle;

Et qu'un Berger fidèle & généreux

N'ait réparé l'honneur d'une femme infidèle,

Par la noble ardeur de ses feux.

Montan, Sacrificateur de Diane, & qui descendoit de la race d'Hercule, se crût obligé par ces paroles de proposer Silvio, son fils unique, pour être solennellement accordé à la belle Amarillis, fille de Titire, qui tiroit son origine du Dieu Pan. Quoi que les Peres n'oubliaissent rien pour avancer ce Mariage, on ne pouvoit pourtant l'accomplir, comme l'on desi-

A

roit.

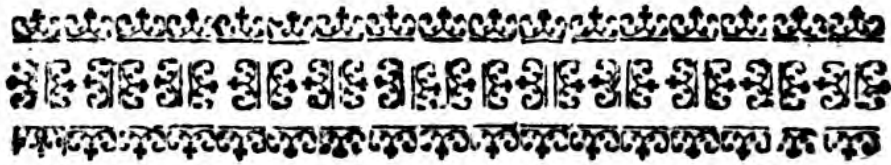
roit, parce que Silvio ne se plaifant qu'à la chaffe, vivoit fort infenfible à l'Amour. D'ailleurs, un Berger nommé Mirtil, que l'on croioit être fils de Carin, & qui étoit nouvellement arivé en Arcadie, aimoit paffionnément Amarillis, qui ne le haïffoit pas; mais elle n'ofoit lui faire connoître fes fentimens, parce que la Loi puniffoit de mort celle qui violoit fa foi; ce fût une ocafion à Corifque, pour perdre cette fille qu'elle ne pouvoit fouffrir, parce qu'elle avoit de l'Amour pour Mirtil, & par la mort de fa rivale, elle efpéroit furmonter la conftance de ce Berger; elle ufa de tant de rufes & de tant de fauffes confidences, qu'elle fit rencontrer ces deux Amans dans une caverne, où étant surpris par un Satyre, & acufez devant le grand Prêtre, on donna à cette rencontre une autre caufe que la véritable.

Amarillis ne pouvant juftifier fon innocence, eft condamnée à la mort; mais Mirtil, malgré la jalousie que Corifque avoit fait naître dans fon cœur, fait defsein de mourir pour elle; car la Loi, qui ne puniffoit que les femmes, permétoit aux hommes de fouffrir la mort pour celles qui étoient condamnées: il eft donc conduit au lieu où fe devoit faire le facrifice, & Montan, qui devoit exécuter l'Arrêt comme Sacrificateur, alloit donner le coup qui lui devoit ôter la vie, lors que Carin, qui paffoit pour le pere de Mirtil, & qui le cherchoit en tous lieux, arriva dans ce moment, il le voit dans un état pitoiable, fur le point de recevoir la mort; & comme il ne l'aimoit pas moins que s'il eût été fon fils véritable, il interromt le facrifice, fait voir qu'il eft étranger, & pour cette raifon incapable, felon la Loi, de mourir pour un autre: mais, fans y penfer, il découvre infenfiblement que Mirtil étoit fils du Prêtre Montan,
& que

& que dans son enfance il avoit été emporté par un torrent. Le Sacrificateur s'affigeoit extrêmement de se voir obligé d'être l'exécuteur de la Loi contre son propre fils; & ressentant toutes les peines qu'inspire la nature dans ces rencontres, il est heureusement éclairci par l'aveugle Prophete Tirene, de l'accomplissement de l'Oracle; il lui fait voir que les Dieux ne demandent point cette victime, & que la fin des miseres de l'Arcadie étoit arrivée, puisque l'amour avoit uni deux personnes d'une divine Race, & que la fidélité de Mirtil avoit réparé l'infidélité de Lucrine; de sorte qu'ils demeurent d'accord que la belle Amarillis doit épouser Mirtil, & que ce mariage est l'heureux accomplissement de l'Oracle.

Cependant Silvio étant devenu amoureux de Dorinde, qu'il avoit blessée à la chasse, pensant tirer sur une bête, épouse cette belle qui l'avoit si fort aimé, & lors qu'Amarillis & Mirtil goûtent les douceurs de leurs Amours, Corisque se repentant de sa malice, après avoir obtenu pardon des Amans dont elle avoit troublé le repos, se dispose enfin à changer de vic.

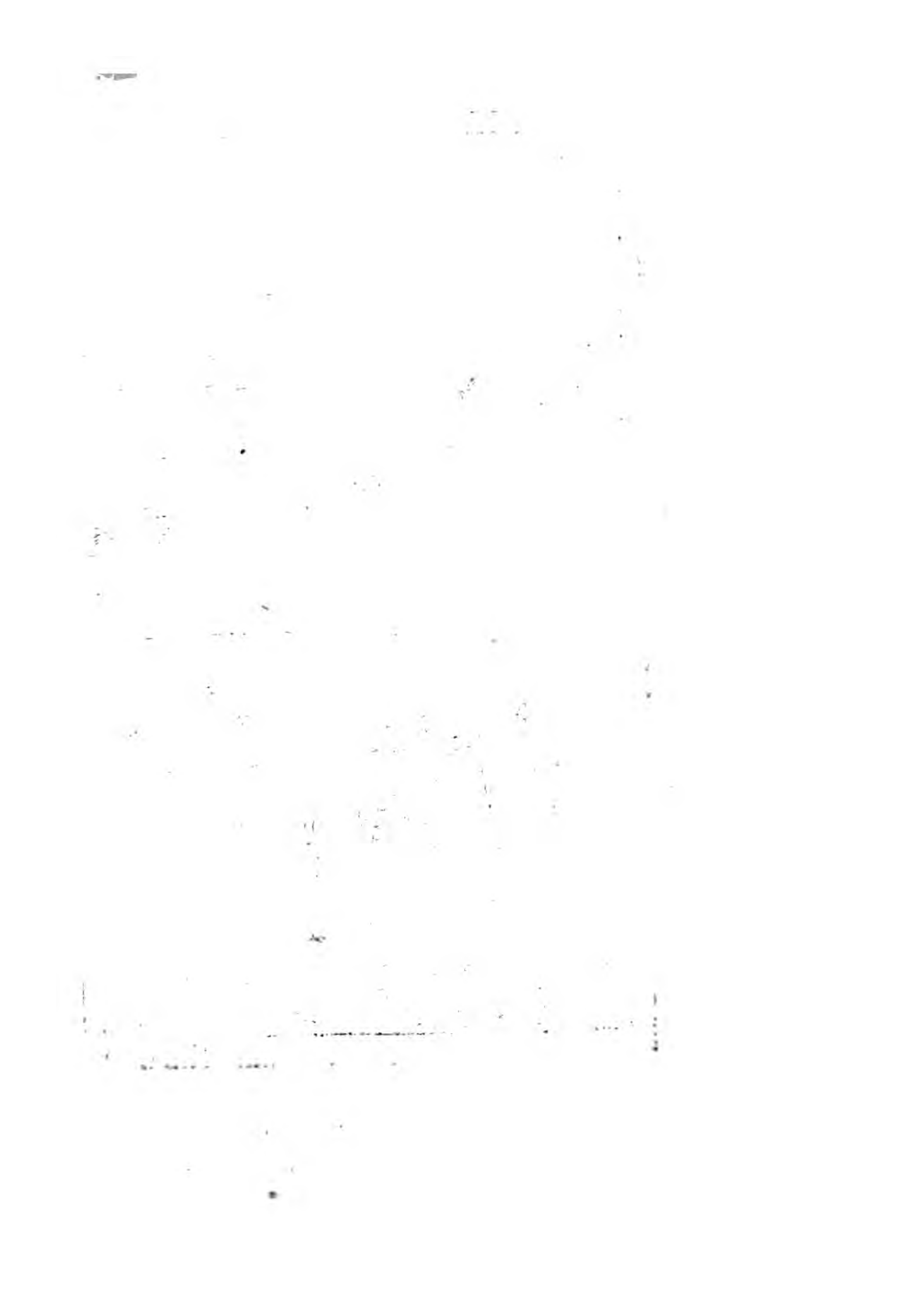




LES PERSONNAGES.

SILVIO, Fils de Montan.
LINCO, Ancien serviteur de Montan.
MIRTIL, Amoureux d'Amarillis.
ERGASTE, Confident de Mirtil.
CORISQUE, Nimphe amoureuse de Mirtil.
MONTAN, Pere de Silvio, & Sacrificateur.
TITIRE, Pere d'Amarillis.
DAMETE, Vieux serviteur de Montan.
SATYRE, Amoureux de Corisque.
DORINDE, Nimphe amoureuse de Silvio.
LUPIN, Valet de Dorinde.
AMARILLIS, Fille de Titire.
NICANDRE, premier Ministre des Prêtres.
CORIDON, Amoureux de Corisque.
CARIN, Pere putatif de Mirtil.
URANIN, Vieillard, compagnon de Carin.
LE MESSAGER.
TIRENE, Prophete aveugle.

La Scène est en Arcadie.





J. Mulder Sc.



LE BERGER FIDÉLE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIERE.

SILVIO, LINCO.

SILVIO.



L est tems de donner le signal de la
chasse,

Du Montre de nos bois il faut
domter l'audace,

Puis que vous le tenez dans les toi-
les enclos,

Du cor & de la voix réveillez le courage

De ceux, qui dans ce voisinage

Goûtent la douceur du repos.

S'il fût jamais Berger dans toute l'Arcadie,
 Saisi de cette belle & noble maladie,
 Qui nous pousse à chercher Diane & ses combats,
 S'il fût jamais piqué d'une innocente gloire,
 Et si de nos Forêts il aima les apas,
 Et les nobles plaisirs d'une juste victoire,
 Qu'il le montre à ce jour, & qu'il suive mes pas.
 Dans un petit espace on a poulé la bête,
 Qui doit être nôtre conquête,
 Ce sanglier affreux, l'honneur de nos forêts,
 Et ce monstre de la nature,
 Qui ravage tous nos guérêts,
 Et ne laisse à nos yeux qu'une triste peinture :
 Par toute la campagne il seme la terreur,
 C'est l'énorme habitant de l'obscur Erimante,
 Par tout il jette l'épouvante
 Et fait trembler le Laboureur.
 Allez & réveillez l'Aurore paresseuse,
 Que le bruit des Chasseurs lui fasse ouvrir les yeux
 Cependant nous irons solliciter les Dieux
 De rendre nôtre chasse heureuse :
 C'est presque achever un dessein
 Que l'on a conçu dans le sein,
 Que de bien commencer l'ouvrage;
 Et cet heureux commencement
 Qui nous inspire du courage
 Ne vient que du Ciel seulement.

L I N C O.

Silvio, ta vertu me donne un rare exemple
 D'honorer les Dieux dans leur Temple.
 Mais, pourquoi troubler le sommeil
 Des Ministres des Dieux, qui dorment tous encore?
 Sur le haut de ce Mont on ne voit point l'Aurore
 Leur venir anoncer le retour du Soleil.

SIL-

S I L V I O.

Ta paupière est à-demi-closé,
Et tu crois que chacun à cette heure repose.

L I N C O.

A quoi t'amuses-tu dans tes plus jeunes ans,
Si j'avois comme toi tant de dons en partage,
Cette jeunesse & ce prin-tems,
Et les charmes de ton visage,
Sans doute j'en userois mieux;
Et, loin de mépriser ces richesses des Cieux,
Au lieu de poursuivre des bêtes,
Et d'affecter le nom de célèbre Chasseur,
Je voudrois faire ailleurs de plus belles conquêtes,
Et passerois ma vie avec plus de douceur.

S I L V I O.

Que ton inconstance est extrême,
Ton esprit agité de divers mouvemens,
Ne m'inspira jamais de pareils sentimens;
D'où vient que je te voi si contraire à toi-même ?

L I N C O.

Un âge différent demande d'autres soins.
Si j'étois Silvio je n'en ferois pas moins.

S I L V I O.

Et si j'étois Linco, je suivrois sa méthode,
Mais étant Silvio, je veux vivre à ma mode.

L I N C O.

Pourquoi parmi tant de hazards
Vas-tu chercher si loin une bête sauvage,
Il en est une ici qui fait plus de ravage,
Et qui mérite mieux la pointe de tes dards.

S I L V I O.

Linco, tu veux railler par des contes frivoles.

L I N C O.

C'est toi, jeune garçon, qui ris de mes paroles.

A 5

S I L

S I L V I O.

Mais cette bête encore est-elle près de nous ?

L I N C O.

Aussi près, Silvio, que tu l'es de toi-même;
Tu peux, quand tu voudras, l'abatre sous tes coups.

S I L V I O.

J'en conçois une joie extrême ;
Mais dans quelle forêt, choisit-elle son fort,
Pour éviter les traits d'une sanglante mort ?

L I N C O.

Ton cœur est la forêt, & , puisqu'il le faut dire,
Ton invincible cruauté
Est la bête qui s'y retire
Aveque trop de sûreté.

S I L V I O.

Je savois bien, Linco, que tu prétendois rire,
Et te joier de ma crédulité.

L I N C O.

Je connois une Nimphe, & si jeune, & si belle,
Qu'elle est digne d'être immortelle,
Dont le tein est plus frais, plus vermeil & plus fin
Qu'une rose, qu'on vient de cueillir le matin
Dans la saison nouvelle.Le Cigne n'a point de douceur,
Ni son plumage de blancheur,Qui puisse justement disputer l'avantage
A la blancheur de son visage :Aussi ne voit-on point de Berger parmi nous,
Qui ne soupire en vain pour des charmes si doux ;
Cette beauté t'est réservée,Les Hommes & les Dieux pour toi l'ont conservée ;
Tu peux la posséder & remplir tes desirs,
Sans pousser de ton cœur ni plainte ni soupirs :
Cependant plus heureux que sage,

LE BERGER FIDÈLE. II

Tu fuis cette jeune beauté,
Et je ne dirai pas que ton cœur est sauvage ?
Et que du marbre-même il a la dureté ?

S I L V I O.

Si tu nommes cruel un cœur en liberté
Qui n'a ni maître ni maîtresse ;
Je veux bien à ce prix aimer la cruauté,
Et comme une Vertu la révéler sans cesse ,
Puis qu'elle a surmonté ce petit Dieu vainqueur,
Mille fois plus à craindre qu'elle,
Je lui serai toujours fidèle,
Et je ne veux jamais la banir de mon cœur.

L I N C O.

Tu n'as point sur l'Amour remporté de victoire,
Puisque de l'éprouver tu n'eus jamais la gloire .

S I L V I O.

J'ai trouvé le moïen de vaincre ses apas,
En évitant sa force & ne l'éprouvant pas.

L I N C O.

Ha ! si par un pouvoir suprême,
Amour t'obligeoit une fois
A vivre sous ses douces loix ;
Si tu sentoïis la joie & le plaisir extrême
D'aimer fort tendrement & d'être aimé de même ;
Ton cœur par un transport agréable & soudain,
Ne seroit plus farouche , & deviendroit humain ;
Et ton ame pour lors sensiblement ravie
Dans une amoureuse langueur,
Diroit , en soupirant , douce & charmante vie ;
Pourquoi viens-tu si tard te montrer à mon cœur ?
Quite , jeune garçon , les forêts & les bêtes ,
Et du Dieu de l'Amour augmente les conquêtes.

S I L V I O.

Di ce que tu voudras afin de m'enflâmer,

12 LE BERGER FIDÈLE.

Aisûre qu'il n'est rien de si doux que d'aimer ;
 Loin d'être consumé des amoureuses flâmes,
 Je donnerois toutes les Dames
 Pour une bête de ce bois,
 Que mon chien auroit prise & réduite aux abois.
 Tous les autres plaisirs sont pour moi des supplices.
 Se plonge qui voudra dans ces molles délices,
 Je ne suis point d'humeur de m'en inquiéter,
 Car enfin je ne puis , ni ne veux les goûter.

L I N C O.

Hé ! que peux-tu goûter , si ton cœur insensible ,
 A l'amour est inaccessible ,
 Et si tu fuis comme un tourment
 Ce qui de l'Univers fait tout le mouvement ?
 Croi-moi, jeune garçon, le tems viendra, peut-être,
 Que l'Amour, malgré toi, se montrera ton maître,
 Il arrive souvent qu'il nous veut faire voir,
 Quelle est sa force & son pouvoir.
 Apren , sur ce sujet , ma triste expérience,
 Dans l'âge où tu me vois j'éprouve sa puissance ,
 Tu sauras qu'il n'est point de plus grand déplaisir,
 Que d'avoir dans le cœur un amoureux desir :
 Sous les neiges d'une vieillesse,
 Qui n'est rien que foiblesse ;
 Car plus on s'éforce à guérir
 Le mal qui nous possède,
 Et plus il nous reste à souffrir
 Par le mal & par le remede.
 Mais s'il arrive que l'Amour
 Attaque un jeune cœur par de fortes piquures,
 Il met du baûme à ses blessures,
 Et les guérit un jour ;
 S'il le fait gémir sous ses chaînes,
 L'espérance adoucit ses peines :

Et

Et s'il le blesse pour un tems,
 Il fait rendre à la fin tous ses desirs contens.
 Que si dans l'âge où les années
 Font mourir la chaleur, & blanchir les cheveux,
 Les malheureuses destinées
 Permettent que l'on soit fortement amoureux,
 Dans cet âge où l'on doit accuser sa foiblesse,
 Plûtôt que les rigueurs d'une fière maîtresse :
 C'est pour lors que manquant d'espoir,
 On souffre des peines cruelles,
 Et que l'amour donnant des atteintes mortelles
 Exerce un rigoureux pouvoir,
 Dans cette saison languissante.
 Si nous cerchons de la pitié,
 Que ce malheur est grand, si contre nôtre attente
 Nous ne pouvons avoir ces marques d'amitié.
 Mais je trouve ce sort encor plus déplorable;
 Lorsqu'à nos tristes vœux on se rend favorable.
 Ainsi, ne prévien pas dans la saison des fleurs,
 De l'âge languissant les visibles mal-heurs;
 Car si ta vieillesse est touchée
 D'un amoureux desir,
 La pointe n'en pourra jamais être arrachée;
 Et tu ressentiras un double déplaisir,
 De n'avoir pas voulu, quand tu pouvois le faire,
 Te guérir & te satisfaire,
 Et de ne pouvoir pas dans l'effort de tes vœux
 Accomplir tes desirs, & couronner tes feux:
 Quite, jeune garçon, les forêts & les bêtes,
 Et du Dieu de l'Amour augmente les conquêtes.

S I L V I O.

Quoi, Linco, ne peut-on vivre jamais heureux,
 Si le cœur n'entretient des desirs amoureux ?
 Ne faut-il à l'Amour jamais être rebelle ?

L I N C O.

Di-moi , si dans cette saison
 Qui paroît à nos yeux si charmante & si belle,
 Quand le monde se renouvelle,
 Que les plus belles fleurs sortent de leur prison,
 Au lieu des campagnes fleuries,
 Au lieu des riantes prairies ,
 Si tu vois par tout les arbres dépouillez,
 Et les prez sans être émaillez:
 Enfin si tu vois sans fleurs & sans verdure
 Les colines & les forêts,
 Tu dirois que le monde a perdu ses attraits,
 Qu'il languit avec la nature;
 Et pourquoi n'as-tu point le même étonnement,
 D'être sans nul amour & sans nul sentiment ?
 Sache enfin que le Ciel, dont nous sommes l'ouvra-
 Et qui regle tous nos momens, (ge,
 Nous a donné des sentimens
 Conformes à nôtre âge :
 Et comme il ne sied pas d'être parmi les ris ,
 Quand on est acablé du poids de la vieillesse,
 Et qu'on ne trouve rien si digne de mépris,
 Qu'un amoureux à cheveux gris ;
 Certes aussi quand la jeunesse
 Méprise le plus grand des Dieux ,
 Qu'elle combat l'amour & choque sa puissance,
 Elle choque l'ordre des Cieux ,
 Et la nature s'en offense.
 Jette ici par tout tes regards,
 Et voi ce qui de toutes pars
 Te divertit & t'environne ;
 Cette beauté de l'Univers,
 Et tous ces ornemens divers
 Qu'aux desirs des mortels la nature abandonne,

Ce sont les effets de l'amour ,
 Qu'elle nous montre chaque jour.
 Enfin , tout aime dans le monde ,
 Le Ciel , la Terre & l'Onde.

Et cette étoile que tu vois,
 Qui prévient les rayons de la naissante Aurore ,
 Brûle d'Amour encore :

Elle qui fait aimer les Sujets & les Rois,
 Obéit à son fils & reconnoit ses loix.

Peut-être que c'est l'heure où malgré son envie
 Elle vient de quitter son bien-heureux Amant,
 Et finir les plaisirs les plus doux de la vie

Que l'on goûte en aimant :

Voi comme elle paroît brillante ,
 Et comme son Amour la rend plus éclatante.

Les Ours & les Lions au milieu des forêts,

De l'Amour ressentent les traits,

Dans la Mer les Dauphins, & les lourdes Baleines,

Eprouvent à leur tour les amoureuses peines :

Et ce petit Oiseau dont le chant est si doux,

Qui vole d'arbre en arbre inquiet & jaloux,

Si nous entendions son langage,

Ou bien, si, comme nous, il pouvoit s'exprimer,

Il diroit qu'il languit dans un doux esclavage,

Et qu'il est trop heureux d'aimer.

Mais il est vrai qu'il brûle, & son cœur lui fait dire,

Par ces charmans concerts son amoureux martire,

Et celle qui le cause écoute ses soupirs ,

Que lui portent les doux Zéfirs,

A ses tristes accens elle répond de même,

Et luy dit à son tour, qu'elle brûle & qu'elle aime.

Ce même Dieu qui cause & qui guérit nos maux,

Porte encore sa flâme au milieu des troupeaux,

Et leurs mugissemens sont des marques certaines

Du

Du feu qui brûle dans leurs veines,
 Di-moi, je te prie, entre nous,
 Crois-tu que le Lion rugisse de courroux,
 Connois mieux le pouvoir de l'amoureux Empire,
 Quand le Lion rugit, c'est d'amour qu'il soupire;
 Toutes choses, enfin, aiment en ces bas lieux,
 Résisteras-tu seul au plus puissant des Dieux ?
 Et lors que dans le Ciel, sur la Terre, & sur l'Onde,
 Sa puissance paroît à nulle autre seconde,
 Par le nombre des cœurs qu'il soumet chèque jour,
 Le cœur de Silvio sera-t'il sans amour ?
 Quite, jeune garçon, les forêts & les bêtes,
 Et du Dieu de l'Amour augmente les conquêtes.

S I L V I O.

Quoi ? ne m'élèves-tu dès mes plus jeunes ans,
 Que pour inspirer à mon ame
 Tous ces effeminez & lâches sentimens
 Que produit dans les cœurs une amoureuse flâme ?
 Lincò, puisque tu me conduis,
 Souvien-toi de toi-même, & songe qui je suis.

L I N C O.

Silvio, je suis homme, & fais gloire de l'être,
 Et toi, qui le devrois paroître,
 Ecoute les douceurs de cette passion,
 Qui flate & qui charme les hommes,
 Que si tu suis encor ton inclination,
 Et souffres à regret d'être ce que nous sommes,
 Bien loin de t'égalier aux Dieux,
 Tu deviendras semblable aux bêtes de ces lieux.

S I L V I O.

Le grand & le fameux Alcide,
 La noble source de mon sang,
 Dans le séjour des Dieux ne tiendrait point de rang,
 Si ce Heros fameux, d'un courage intrépide,

AVANT.

Avant qu'avoir domté tant de monstres divers,
N'eut triomphé d'amour & brisé tous ses fers.

L I N C O.

Comment tu t'abuses toi-même ;
Helas ! que ton erreur sur ce point est extrême,
Que je plains ton aveuglement,
Où serois-tu presentement,
Si ce Heros si redoutable
N'eut senti de l'amour la flâme inévitable,
Si par mille & mille combats
Il signala par tout la force de son bras ,
S'il remporta toujous l'honneur de la victoire,
Il en doit à l'Amour & le fruit & la gloire.
Sais-tu que l'on a vû ce Heros glorieux,
Dont la force étoit sans égale ,
Languir pour la charmante Omphale,
Et montrer hautement le pouvoir de ses yeux :
Souvent pour plaire à cette belle,
Il s'habilloit comme elle,
Et charmé d'un objet si beau,
Il quittoit sa massuë , & tournoit le fuseau :
Ainsi dans le beau sein de sa chere maîtresse,
Comme en un port d'Amour favorable à ses vœux,
Il alloit soulager ses travaux & ses feux,
Parmi les doux plaisirs d'une aimable tendresse.
Les amoureux soupirs que l'on pousse en aimant,
Apportent du soulagement
A toutes les peines passées,
Et pour les hauts projets élèvent nos pensées.
Et comme le fer le plus dur,
Si d'un metal plus doux il souffre l'aliance,
Se laisse manier, s'affine , devient pur ,
Et sert aux grands desseins de la magnificence.
Tel est un courage indompté ,

Qui

Qui par sa fureur emporté
 Trouve souvent des précipices.
 Si l'amour ramollit sa brutale fierté
 Par ses plus charmantes délices,
 Il change tout-à-coup ses inclinations ,
 Et son ame est plus propre aux belles actions;
 Veux-tu donc imiter ce Heros invincible ?
 Veux-tu te montrer aujourd'hui
 Digne de son sang & de lui ?
 Commence à devenir moins fier & plus sensible,
 Aime la chasse , j'y consens,
 Mais aime Amarillis , & ses feux innocens,
 Si tu fuis Dorinde & sa flâme,
 Bien loin de t'en blâmer , j'approuve ce mépris ;
 Parce qu'enfin une belle ame,
 Et le cœur d'un Heros qui de gloire est épris,
 Garde tout son amour & toute son estime
 Pour son épouse légitime.

S I L V I O.

Que dis-tu , mon épouse ? Elle n'est pas pour moi.

L I N C O.

Ne te souviens-tu pas d'avoir reçu sa foi ,
 Ne pousse pas plus loin ton orgueil téméraire ,
 Et ne t'atire pas la celeste colere.

S I L V I O.

La liberté de l'homme est un present des Cieux,
 Que ne forcent jamais les hommes ni les Dieux.

L I N C O.

Rien ne fait violence à ton ame rebele,
 Mais le Ciel te convie à te montrer fidele,
 A ton heureux Himen il promet tant d'honneur
 Qu'il nous doit tous combler de gloire & de bon-
 heur.

SIL-

S I L V I O.

Vraiment c'est bien des Dieux le soin & la pensée,
Et leur ame sans doute en est embarrassée,
Souffre que je te parle aujourd'hui franchement,
Je suis Chasseur, & non Amant,
Je dédaigne l'amour des Nymphes les plus belles;
Pour toi, qui n'as jamais soupiré que pour elles,
Contente si tu peux tes amoureux desirs,
Et va-t'en en repos songer à ces plaisirs.

L I N C O.

Ha' cruel ! je vois bien que ta noble origine,
N'est ni celeste, ni divine,
Ce n'est ni Venus, ni l'Amour :
Mais c'est quelque Furie à qui tu dois le jour.





SCÈNE II.

MIRTIŁ, ERGASTE.

MIRTIŁ.

Impitoyable Amarillis,
 Pour qui mon cœur languit, soupire, & se consume;
 Ton nom & mon amour sont remplis d'amertume,
 Et ton tein est plus blanc mille fois que les lis :
 Mais aussi ton humeur, malgré tous mes hommages,
 A plus de cruauté que les bêtes sauvages :
 Si lors que je me plains de mon rude tourment,
 Mes pleurs & mes soupirs atirent ta colère,
 Hé bien , cruelle ! pour te plaire
 Je mourrai sans pousser un soupir seulement :
 Mais les montagnes & les plaines,
 Et ces sombres forêts où mille fois le jour
 Je fais dire aux échos ton nom & mon amour,
 Te parleront assez de mes cruelles peines, (ront,
 Pour plaindre mon tourment , les vents murmure-
 Et les fontaines pleureront.
 La pitié , la douleur peintes sur mon visage,
 En diront encor davantage;
 Et quand ces insensibles corps,

Pour

Pour parler de mon mal ne feroient point d'efforts,
 Mon trépas parlera de mon crüel martire,
 Et ma mort te dira ce que je n'ose dire.

E R G A S T E.

Je fai bien que l'amour est un rude tourment,
 Mais il a plus de violence,
 Lors qu'un respectueux silence
 Le retient dans le cœur d'un mal-heureux Amant ;
 Et lors qu'il lui défend les soupirs & la plainte,
 Ce feu qui brûle dans son cœur,
 Ne pouvant souffrir la contrainte
 Prend une nouvelle vigueur;
 Ce qui s'opose à son passage,
 Augmente sa rapidité,
 Et quand il est captif il fait plus de ravage
 Que s'il étoit en liberté :

Pourquoi donc me cacher la cause de ta flâme,
 Si tu ne pouvois pas me cacher ton amour,
 Helas ! combien de fois ai-je dit , que ton ame
 Brûloit d'un feu secret & la nuit & le jour.

M I R T I L.

Pour ne l'irriter pas j'ai souffert le martire,
 Et je serois peut-être encore à te le dire,
 Si la nécessité , qui ne peut rien céler,
 Ne me contraignoit à parler :
 J'entens un bruit sourd qui réveille
 Ma triste & mourante langueur,
 L'Himen d'Amarillis a frapé mon oreille
 Et m'a percé le cœur;
 Elle ne parle point & souffre sans murmure
 Toutes les peines qu'elle endure :
 Moi , qui me veux toujours tenir dans le respect,
 Je n'ose m'éclaircir & je n'ose me plaindre,
 De peur de me rendre suspect,

Ou de peur de favoir tout ce que je dois craindre.

Mon amour ne m'aveugle pas.

Je me connois , Ergaste , & sai que ma fortune

Est trop rampante & trop commune

Pour prétendre jamais à ses divins apas ;

Je ne suis pas si téméraire

D'espérer que l'himen par ses aimables-nœuds

Nous puisse un jour unir tous deux,

Sans que le sort nous soit contraire.

L'Astre que l'on vit présider,

Sur le moment de ma naissance,

Par sa mal-heureuse influence ,

Veut que j'aime toujours sans jamais posséder :

Mais , puis qu'enfin les destinées,

A me faire souffrir sont toujours obstinées,

Mourons pour contenter la rigueur de mon sort,

Pourvûque la belle inhumaine,

L'unique cause de ma peine

Me prononce l'Arrêt, & regarde ma mort :

Avant qu'un autre la possède,

Avant qu'un doux himen le rende bienheureux,

Je voudrois une fois lui parler de mes feux,

Dût-elle à ma langueur refuser le remède :

Cher ami , si ton cœur est touché de pitié ,

Et si l'amour encore y trouve quelque place,

D'un malheureux Amant soulage la disgrâce ,

Ne me refuse pas ces marques d'amitié ?

E R G A S T E .

Ton desir est trop raisonnable,

Et la faveur légère à qui meurt misérable .

Mais penses-tu , Mirtil , l'obtenir aisément ;

Songe à quels accidens Amarillis s'expose,

Si son pere en fait quelque chose,

Si devant le grand Prêtre on disoit seulement

Qu'elle

Qu'elle eût prêté l'oreille aux soupirs d'un Amant :
 Croi-moi , de sa rigueur c'est peut-être la cause ,
 Elle t'aime sans doute, & se cache en aimant :
 Plus que nous à l'amour ce beau sexe est facile,
 Mais à cacher ses feux , il est bien plus habile :
 Quand elle t'aimeroit , & t'aimeroit bien fort
 Elle devrait toujours éviter ton abort.

Qui ne peut secourir c'est en vain qu'il écoute,
 La fuite est nécessaire en cette extrémité;

Et c'est avoir de la pitié, sans doute,
 D'éviter un Amant lors qu'il est mal-traité.

Par une si juste maxime,

L'éloignement est légitime,

Le devoir & l'amour ont droit de l'ordonner,

Ce qu'on ne peut tenir , il faut l'abandonner.

M I R T I L.

Ha ! que j'estimerois mes peines agréables,

Et que tous mes travaux passez,

Au delà de mes vœux seroient récompensez ,

Si je croiois tes discours véritables ?

Mais ne me cache pas , ami trop généreux,

Le nom de ce Berger que le ciel rend heureux.

E R G A S T E.

Connois-tu le fils du grand Prêtre,

Ce Berger si puissant , si riche , & si bien-fait ;

C'est t'en faire un juste portrait ,

Et te le faire assez connaître.

M I R T I L.

O trop heureux Berger ! qui dès tes jeunes ans ,

Au delà de ton espérance,

Goûtes l'aimable fruit de l'amour & du tems,

Sans l'avoir mérité par la persévérance,

Je ne suis point jaloux d'un si rare bon-heur,

Mais je plains de mon sort la cruelle rigueur.

E R-



24 LE BERGER FIDÈLE.

ERGASTE.

Tu dois plaindre son sort, la pitié t'y convie,
Et ce jeune Berger n'est pas digne d'envie.

MARTIL.

Pourquoi plaindre son sort ?

ERGASTE.

C'est qu'il ne l'aime pas

MIRTI L.

O Ciel ! a-t-il des yeux sans aimer tant d'apas ?

A-t-il un cœur, a-t-il une ame ?

Il est vrai que mal-aisément

Pourroit-elle embrazer le cœur d'un autre amant ;

Car lors que je sentis les ardeurs de sa flâme,

Et qu'elle me força d'adorer ses attraits :

Elle épuisa sur moi ce qu'elle avoit de traits.

Mais , d'où vient qu'elle est destinée

Par un rigoureux himenée

A celui , qui la traite avec tant de mépris,

Et qui de ce trefor ne connoît pas le prix ?

ERGASTE.

C'est que le Ciel enfin à nos vœux favorable,

Promet à cet himen le salut du pais :

Mais quoi ! ne fais-tu pas nos mal-heurs inouis ?

Peux-tu bien ignorer le tribut misérable ,

Que la grande Déesse exige tous les ans ?

Elle veut qu'on immole une fille innocente,

Et cette victime sanglante

Apaise ses ressentimens.

MIRTI L.

Ne faisant qu'arriver l'histoire m'est nouvelle ,

Mon destin & l'Amour , dont j'ai suivi les loix,

Comme un esclave fort fidele,

M'ont toujours arrêté jusqu'ici dans les bois :

Di-moi donc le sujet d'un ordre si severe,

Et

Et ce qui de Diane attire la colère.

E R G A S T E.

Je te veux raconter au long tous nos malheurs,
 Qui de ces arbres même arracheroient des pleurs :
 On ne disputoit pas encore à la jeunesse.
 Le temple & les Autels de la grande Déesse.
 Les jeunes gens pouvoient exercer ces emplois,
 Lors qu'un noble Berger, que l'on nommoit Aminte
 Sentir son cœur blessé d'une amoureuse atteinte ;
 Et Lucrine bien-tôt le soumit à ses loix.
 Autant qu'elle étoit belle, elle étoit inconstante,
 Elle feignoit toujours d'aimer ce jeune Amant,
 Elle savoit flater sa peine & son tourment,
 Et nourrir son amour d'une agréable attente :
 Aminte possédoit un bonheur sans égal.
 Et son destin fut doux, tant qu'il fût sans rival :
 Mais ; hélas ! que ce sexe est léger & volage,
 Un rustique Berger, par hazard, l'envifage ;
 Soudain elle se rend à ses premiers regards.
 Et ne peut soutenir ces invincibles dards,
 Ecoute ses soupirs, & cette ame infidèle,
 Se donne toute entière à cette amour nouvelle,
 Avant qu'Aminte même en pût être jaloux :
 Si-tôt qu'il eût appris son destin déplorable,
 Il voulut par sa plainte en adoucir les coups ;
 Mais elle rebuta ce Berger misérable :
 Et sans considérer ses soins & sa langueur,
 Le banit de ses yeux, le banit de son cœur.
 Je ne te dirai point s'il répandit des larmes,
 S'il poussa des soupirs, & la nuit & le jour ;
 Car tu ne fais que trop quelles sont les alarmes
 Et quelles sont encor les peines de l'Amour.

M I R T I L.

On n'en sauroit souffrir qui soient plus rigoureuses ,

B

Aux

Aux ames qui sont amoureuses.

ERGASTE.

Mais voiant qu'il perdoit son tems & ses soupirs ,
 Après avoir perdu son cœur & ses plaisirs ,
 Il s'adresse à Diane, & lui fait cette plainte :
 Ecoute, lui dit-il, les soupirs & les vœux,
 Que pousse vers le Ciel le mal-heureux Aminte;
 Si d'un cœur innocent je fis brûler tes feux,
 Vange les miens , Déesse , & puni l'inconstance
 De celle, qui trahit toute mon espérance.
 De son fidèle Aminte elle écouta la voix ,
 Et la pitié soudain alumant sa colére ,
 Elle prit contre nous son arc & son carquois,
 Cet arc qu'à l'Arcadie on a vû si contraire,
 Elle lance par tout mille funestes traits ,
 Qui font de la campagne un spectacle funeste :
 On voit régner par tout mille trépas secrets,
 Qui montrent hautement la vengeance celeste.
 Tout sexe languissoit sans espoir de guérir ,
 Nul âge ne pouvoit s'exemter de mourir ,
 Tout secours étoit vain, & tout art inutile ,
 Trop tard & vainement on cherchoit un azile :
 Souvent le Médecin voioit finir ses jours ,
 Lorsque de son malade il hâtoit le secours :
 Il ne nous resta plus dans ce triste spectacle ,
 Qu'à recourir au Ciel & consulter l'Oracle;
 Il répond clairement , que Diane en couroux
 Ne cesseroit jamais de se vanger de nous ,
 Si par les mains d'Aminte on n'immoloit **Lucrine,**
 Comme un juste tribut à sa fureur divine :
 Lucrine cependant vainement soupiroit :
 En son nouvel Amant en vain elle espiroit.
 On conduit vers l'Autel cette triste victime ,
 Pour appaiser du Ciel le couroux légitime :

Elle

Elle se voit, enfin, aux piés de cet Amant,
 Qu'elle avoit, sans sujet, trahi si lâchement :
 Et ploiant les genoux de foiblesse & de crainte,
 Elle attendoit la mort de son crüel Aminte,
 Lors qu'il tire soudain le fer qui doit vanger
 La Déesse irritée, & l'amour du Berger :
 On eut dit que son cœur respiroit la vengeance ;
 Mais poussant vers Lucrine, avec un doux effort,
 Un amoureux soupir, témoin de sa constance,
 Et triste messager de sa cruelle mort.
 Regarde, lui dit-il, trop aimable infidèle,
 Quel est l'heureux Berger dont ton cœur fût épris,
 Et quel est cet Amant à qui tu fus cruelle,
 Voi s'il a mérité tes injustes mépris :
 De son fer, aussi-tôt, il se frappe lui-même,
 Comme si de ses maux il eût été l'auteur,
 Et tombe entre les bras de l'ingrate qu'il aime,
 Victime tout ensemble & Sacrificateur :
 D'un si triste accident Lucrine fût touchée,
 La pitié lui saisit & le cœur & les sens,
 Ses yeux n'ont que des traits foibles & languissans,
 Et son ame du corps semble être détachée :
 Elle est toute incertaine, & ne fait si son cœur
 Est percé par le fer, ou bien par la douleur :
 Mais dés qu'elle eut repris les sens & la parole,
 Je t'ai connu trop tard, dit-elle en soupirant,
 Trop fidèle Berger, c'est l'Amour qui t'immole,
 Tu m'as donné la vie & la mort, en mourant.
 Pour reparer la foi que je t'ai violée,
 J'unis à ton esprit mon ame désolée ;
 Et sans plus différer arrache d'une main
 Le poignard, qui d'Aminte avoit percé le sein ;
 Et tout fumant qu'il est du beau sang qu'elle adore,
 Elle plonge ce fer jusqu'au fond de son cœur,

28 LE BERGER FIDÈLE.

Et se laisse tomber tremblante & sans vigueur
Dans les bras du Berger qui respiroit encore,
Et qui parut touché d'un si triste mal-heur.
C'est de ces deux Amans l'histoire lamentable,
L'un souffrit le trépas par un excez d'Amour,
D'une infidélité l'autre devint coupable ,
Et de ses propres mains voulut perdre le jour.

M I R T I L.

Je plains de ce Berger la disgrâce mortelle ;
Mais je le trouve heureux d'avoir pû hautement
Montrer, qu'elle est la foi d'un véritable amant,
Et toucher par sa mort le cœur d'une infidèle :
Mais, que devint ce peuple ? achève ton discours,
Le Ciel de sa colére arrêta-t'-il le cours ?

E R G A S T E,

Elle se ralentit, mais ne fût pas éteinte ;
Car après qu'une fois le pere des Saisons
Est porté ses clartez dans ses douze maisons ,
Son couroux augmenté redoubla nôtre crainte ;
On consulte l'Oracle en cette extrémité,
L'Oracle nous répond, & surprend nôtre attente ,
Il veut que l'on immole une fille innocente
Pour calmer le Ciel irrité.
Trois lustres seulement devoient borner son âge,
Et la soumettre aux loix d'un si rigoureux sort ,
Et le Ciel tous les ans exige cet hommage
Qui sauve le pais par une seule mort :
Mais ce qui nous fait voir encor mieux sa colére,
Il impose à ce sexe une Loi si sévere
Qu'il ne sçauroit garder, fragile comme il est,
Il condamne à la mort toute femme infidèle,

Si quelque autre, à mourir ne s'expose, pour elle,
 Et ne la garentit d'un funeste Arrêt.
 Dans ce pressant mal-heur nôtre unique espérance
 Se fonde sur le nœud de cet Himen fatal,
 Et l'Oracle pressé par nôtre impatience,
 De nous vouloir marquer la fin de nôtre mal,
 Fit entendre sa voix dans un profond silence :
Vous ne verés jamais la fin de vos mal-heurs
Que l'Amour n'ait uni deux cœurs ,
Qui décendent tous deux d'une race immortelle,
Et qu'un Berger fidèle & généreux
N'ait réparé l'honneur d'une femme infidèle,
Par la noble ardeur de ses feux.
 Dans toute l'Arcadie il seroit inutile
 De chercher deux mortels de la race des Dieux ,
 Silvio seulement & la belle Amarille,
 Adorent dans le Ciel leurs illustres Aïeux,
 L'un trouve dans Alcide une source divine,
 Et l'autre du Dieu Pan tire son origiue :
 Mais jusques à ce jour le mal-heur est si grand
 Qu'on n'en a pû trouve , d'un sexe différent :
 Ainsi dans cette illustre & divine Alliance
 Le grand Prêtre Montan fonde son espérance :
 Et quoi que le bon-heur de cet événement,
 Que l'Oracle à nos vœux a bien voulu promettre ,
 Ne soit pas en état encore de paroître,
 Cet Himen toutefois en est le fondement ;
 Le reste du succez est dans les noirs abîmes
 Qu'oppose à nos esprits le destin ténébreux ,
 Et l'on doit espérer que ces feux légitimes
 Feront sortir le jour de ces antres âfreux.

M I R T I L.

O mal-heureux Mirtil ! pourquoi toute la terre
 S'oppose-t'-elle à tes desirs ?

B ;

Pour-

Pourquoi tant d'ennemis qui troublent tes plaisirs,
 Et qui font à ton cœur une cruelle guerre;
 A ce cœur que l'amour de ses traits a blessé,
 Et qui languit sous son Empire.
 C'étoit trop de l'amour contre un cœur oppressé,
 Faut-il que contre lui le Ciel-même conspire ?

E R G A S T E.

Me fais-tu pas, Mirtil, que l'amour est sans paix,
 Qu'il s'entretient toujours au milieu des alarmes,
 Qu'il se nourrit de maux, & s'abreuve de larmes,
 Sans se rassasier jamais :
 Allons donc sans tarder chercher quelque remède,
 Qui puisse soulager ta peine & tes ennuis,
 Tu parleras aujourd'hui, si je puis,
 A la beauté qui te possède ;
 Je te promets mes soins, apaise ta douleur ;
 Les soupirs amoureux qui sortent de ton cœur,
 Au lieu de soulager ton ame
 Par quelque rafraichissement,
 Ressemblent à ces vents qui font croître la flâme
 Et l'horreur d'un embrasement.
 Dans l'esprit des Amans s'élèvent des nuages,
 Formez de mille ennuis & de mille douleurs,
 Et l'on voit après, ces orages
 Se fondre tout d'un coup, & se résoudre en pleurs.

S C E-



S C È N E III.

C O R I S Q U E.

Qui ressentit jamais de passion plus forte
 Et qui donne plus d'embaras
 Que la passion, qui m'emporte,
 Et qui fait de mon cœur le champ de ses combas :
 La haine avec l'amour partage la victoire,
 L'une & l'autre s'obstine à me faire souffrir,
 Et sans en espérer de gloire,
 Je les sens tour à tour naître, vaincre, & mourir.
 Quand Mirtil à moi se présente,
 Et que de cet Berger j'admire la beauté;
 Ce port, ce air galant, cette grace charmante,
 Ces yeux, cet entretien, que j'ai tant écouté,
 C'est pour lors que l'amour se saisit de mon ame.
 Je ne puis deffendre mon cœur,
 Des autres passions il demeure vainqueur ;
 Et je ne ressens plus que l'ardeur de sa flâme ;
 Mais quand je songe après, que malgré mes appas
 Dont on connoît assez l'empire,
 Cet aveugle Berger soupire
 Pour une autre beauté, qui ne m'égale pas,
 Je n'ai pour lui que de la haine,

Il faisoit mon plaisir, il fait toute ma peine;
 D'un violent dépit je me sens consumer,
 Et déteste le jour qui me le fit aimer :

Mais dans cette douleur amère,
 Je dis an fond du cœur, pour soulager mon mal ;
 Si Mirtil quitoit sa Bergère,
 Mon bonheur seroit sans égal.

Mon destin seroit doux si j'en étois maîtresse,
 Et si d'un autre cœur je pouvois l'arracher,
 Alors je sens tant de tendresse
 Que je ne saurois la cacher ;
 Loin de ses yeux je ne puis vivre,
 Je suis ptête à me déclarer :

Tantôt je sens en moi le desir de le suivre,
 Tantôt celui de l'adorer,

Mais d'un autre côté, revenant à moi-même,
 Je blâme ma foiblesse & mon amour extrême;

Quoy ? dis-je alors, tout en couroux,
 Aimerais-je un Berger insensible à mes charmes,
 Un Berger dédaigneux qui se rit de mes armes,
 Et qui d'un autre objet a ressenti les coups ?
 Pourrai-je bien souffrir celui qui me méprise,
 Et qui sur mes appas peut arrêter les yeux
 Sans me rendre un respect que l'on doit rendre aux
 Dieux,

Et sans mourir d'amour en perdant sa franchise ;
 Moi, que le devrois voir à mes pieds supplier,
 Comme font mille amans qui me rendent homma-

Dois-je faire son personnage, (ge
 Et ma fierté doit-elle à ce point s'oublier
 Que de souffrir encor cet insolent outrage :

Non, non, Corisque a plus de cœur,
 On ne verra jamais que Mirtil soit vainqueur ;
 Et dans ce combat de pensées,

Je

Je sens le couroux s'allumer
 Contre lui, contre moi, qui me laissai charmer
 Par tant de qualités ensemble ramassées :
 Je hai son nom plus que la mort :
 J'abhorre mon amour, je déteste mon sort ;
 Et dans cette douleur profonde,
 Ah ! si je le pouvois, je rendrois ce Berger
 Le plus infortuné du monde,
 Et de mes propres mains je voudrois l'égorger.
 Ainsi le dépit & la haine,
 L'amour & le desir cause toute ma peine,
 C'est ainsi que je brûle & languis à mon tour :
 Après que mille cœurs soumis à mon empire,
 M'ont fait l'objet de leur amour.
 Et la cause de leur martire.
 Ainsi sans espoir de guérir,
 Je souffre tous les maux que je faisois souffrir,
 Moi qui fus toujours sans seconde
 Par mes jeunes attraits, & par mes agrémens,
 Et qui vivant dans le grand monde,
 Ne fus jamais sensible aux soupirs des amans :
 Maintenant je me trouve éprise
 De l'amour d'un petit Berger,
 Et c'est entre ses mains que je perds ma franchise,
 Sans que mon triste cœur se puisse dégager :
 O Corisque ! ton sort seroit bien déplorable,
 Si pour appaiser ton tourment,
 Tu n'avois aujourd'hui que Mirtil seulement,
 Qui pût à tes desirs se rendre favorable :
 Belles, à mes dépens, apprenez une fois
 A conserver toujours plus d'un cœur sous vos loix ;
 Et ne vous laissez pas réduire
 A la dure nécessité,
 De n'avoir qu'un Galand sous vôtre autorité,

C'est le vrai moien de détruire.
 L'empire de vôtre beauté.
 Personne sur ce point ne pourra me séduire ;
 Qu'est-ce que la constance & la fidelité ?
 Ce n'est que sable & que chimères,
 Qu'un nom, par les jaloux vainement inventé
 Pour tromper la simplicité
 De celles, qui d'amour ignorent les mystères :
 Et pour dire la vérité,
 Qu'est-ce que cette foi dans le cœur d'une femme ?
 (Si l'on peut toutefois en trouver dans son ame)
 Ce n'est ni vertu, ni bonté,
 Helas ! c'est de l'amour une nécessité,
 Une loi triste & miserable,
 D'une belle sur le retour,
 Qui se contente d'un amour.
 Lors qu'elle ne sauroit se rendre plus aimable ;
 Une jeune beauté qui d'un nombre d'amans,
 Se voit en tous lieux admirée,
 Doit recevoir de tous les tendres sentimens,
 Et les caresser tous pour en être adorée ;
 Autrement de son sexe elle dément l'humeur.
 Et n'en montra jamais ni l'esprit, ni le cœur.
 A quoi sert enfin d'être belle,
 Si vous ne faites voir vos attraits ravissans ?
 Et si quand on les voit mille cœurs languissans
 Ne brûlent d'une ardeur fidèle,
 Et ne vous donnent de l'encens ?
 Plus une beauté fait d'esclavers,
 Plus ils sont amoureux & braves,
 Et plus son sort est glorieux,
 Plus elle établit dans le monde
 Le titre, d'être sans seconde,
 Et plus elle s'attire, & les cœurs & les yeux.

C'est

C'est aujourd'hui l'honneur & la gloire des belles,
D'avoir beaucoup d'Amans qui soupirent pour elles

Cette foule d'adorateurs
Se rencontre assez dans les villes
Où des Dames les plus habiles

Font mille doux efforts pour attirer les cœurs: (se,
C'est un crime, ou du moins, c'est avoir peu d'adres-
De rebuter d'abord un amant qui les presse,

Ce que l'un ne peut faire un autre le fait mieux :

L'un par mille soins se signale,

Un autre a l'ame libérale ;

L'autre enfin est officieux,

L'un chasse de la fantaisie

La trop crüelle jalousie

(amour;

Qu'un autre avoit fait naître, en montrant son

Et quelquefois aussi lors que moins on y pense,

Un autre par ses soins la réveille à son tour,

En celui qui vivoit avec trop d'assurance.

Ainsi vivent avec plaisir ,

Dans un agréable loisir ,

Les plus belles & les mieux nées :

Ainsi dès mes jeunes années ,

Reçevant tous les traits qu'on vouloit m'imprimer,

Une Dame m'apprit la méthode d'aimer :

Ma Mignone, me disoit-elle ,

Si tu veus être heureuse, étoute mes avis ,

A nul de tes Amans ne fois jamais crüelle ;

Mais tu dois en user comme on fait des habits ;

En avoir plusieurs à la mode ,

Ne se servir que d'un, mais souvent en changer,

C'est, sans doute, en Amour la plus belle méthode ,

Et le plus beau secret pour ne pas s'engager.

Quand on se hante trop, on a bien de la peine

De s'empêcher de voir le foible des esprits,

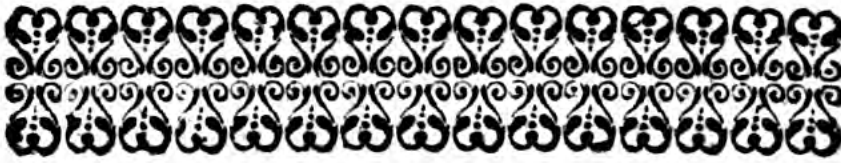
On passe du dégoût aisément au mépris ,
 Et du mépris enfin on en vient à la haine.
 Un Amant doit partir d'auprès d'une beauté ,
 Se plaignant toujours d'elle , & non pas dégoûté ,
 Dans cette commode pratique
 J'ai toujours vécu doucement ;
 J'aime à faire plus d'un Amant ,
 Et je me trouve bien de cette politique :
 Je caresse l'un de ma main,
 Je sai donner à l'autre un regard favorable ,
 Je fai reposer sur mon sein
 Le mieux fait & le plus aimable :
 Mais pas un n'entre dans mon cœur
 Et je n'y reconnoi ni maître ni vainqueur :
 Cependant , à ce coup je n'ai pû me deffendre ,
 Mirtil a triomphé de moi,
 Mon cœur s'est soumis à sa loi.
 Et je ne sai comment il a fallu se rendre ;
 Malgré-moi je soupire, & je soupire en vain,
 Ce n'est plus pour tromper que je forme des plain-
 Je tâche d'adoucir mes crüelles atteintes, (tes,
 Et je voudrois fléchir ce Berger inhumain ,
 Je dérobe à mon corps le repos qu'il desire.
 Mes yeux ne se ferment jamais,
 J'attens toujours l'Aurore, & forme des souhaits
 Pour voir le point du jour, & finir mon martire
 Quand les premiers raïons ont doré nos guérêts,
 J'erre dans ces sombres forêts ,
 Et je cherche celui pour qui mon cœur soupire :
 Que feras-tu, Corisque, après tant de tourment ?
 Faudra-t'-ilte résoudre à prier un Amant.
 D'être plus sensible à tes charmes,
 Et de se laisser vaincre à de si douces armes :
 Non, non, ma haine & mes appas ,

Quand.

Quand mon cœur le voudroit, n'y consentiroiét pas ;
 Fuiens donc ce Berger, c'est l'unique remede
 Pour soûlager ma peine , & guérir mes ennuis ;
 Sans doute il le faudroit, mais, hélas ! je ne puis :
Amour me le deffend , c'est lui qui me possède,

Mais enfin, que dois-je tenter ,
 Si je veux appaiser mon ardeur violente ,
 Il faut voir ce Berger, lui plaire & le flater,
 Lui découvrir l'Amour, sans découvrir l'Amante ;
 Et si le succez trompe & détruit mon attente,
 L'appellerai bien-tôt la ruse, à mon secours.

Si mes ruses & mes détours
 Secondent mal mon espérance :
 Ma colére sur lui fera voir ma vengeance.
 Puis que tu ne veux point éprouver mon amour ,
 Mirtil, tu sentiras les effets de ma haine :
 Et celle qui me cause aujourd'hui tant de peine ,
 S'en repentira quelque jour :
 Tous deux vous sentirez ce que peut une femme
 Dans un desespoir amoureux,
 Et jusqu'ou peut aller la fureur de son ame
 Quand on a méprisé ses feux.



SCÈNE IV.

TITIRE, MONTAN, DAMETE.

TITIRE.

JE le fai bien , Montan, que ton intelligence
 Surpasse mon savoir , & regle ma créance :
 Mais qui peut pénétrer le sens mystérieux,
 Que nous cachent toujous les paroles des Dieux ?
 Plus qu'on ne s'imagine elles nous sont obscures ,
 Et ressemblent au fer, dont usent les humains ,
 Qui pris du bon côté ne fait point de blessures :
 Mais pris par le tranchant, ensanglante les mains.
 Tu crois que de ma fille & de son Himenée,
 Dépend la fin de nos mal-heurs ,
 Et que le Ciel l'a destinée ,
 Pour sauver l'Arcadie, & pour tarir nos pleurs ,
 Plus qu'aucun à ce choix mon ame s'intéresse ,
 Puis qu'enfin c'est de moi qu'elle a reçu le jour :
 Mais par un funeste retour.
 Tout me semble choquer la celeste promesse ;
 Rien ne répond à nos desirs,
 Et je voi que les apparences
 Secondent mal nos espérances ,
 Et vont renouveler nos maux & nos soupirs.

Si

Si l'amour doit unir & leurs corps & leurs ames,
D'où vient que Silvio fuit l'amour & ses feux,
La haine & le mépris produiront-ils les flâmes

Qui doivent les rendre amoureux ?

Aux Arrêts du destin rien ne fait résistance ,

Il régit tout, absolument ;

Et si quelque mortel résiste à sa puissance,

Il faut que le destin en ordonne autrement ;

Car si le Ciel vouloit qu'Amarillis ma fille,

Par les nœuds de l'Himen entrât dans ta famille ;

On verroit en ton fils moins d'ardeur pour les bois ;

Et l'amour dans son cœur feroit régner ses loix.

MONTAN.

Il est encor enfant , & son cœur est sauvage ,

Quatre lustres encor ne bornent pas son âge :

Mais nous verrons, peut-être, un jour

Qu'il ne saura que trop ce que c'est que l'Amour.

TITIRE.

Il aura de l'Amour seulement pour la chasse ,

Et pour une beauté son cœur sera de glace.

MONTAN.

La chasse pour cet âge a des plaisirs charmans.

TITIRE.

L'amour est naturel & propre aux jeunes gens.

MONTAN.

Ce seroit avant l'âge un défaut de nature.

TITIRE.

L'amour fleurit pour lors & montre sa verdure.

MONTAN.

Sans produire des fruits quelquefois il fleurit.

TITIRE.

L'Amour en même-tems & fleurit & meurt :

Mais ne disputons pas entre nous davantage ,

Je ne veux ni ne dois contester avec toi :

Mais

Mais enfin se suis pere, & j'ai cet avantage
De l'être d'une fille aussi belle que sage,
Et de qui mille Amans ont recherché la foi.

M O N T A N.

Quand la puissante destinée
Sembleroit s'opposer à ce grand Himenée;
Tu dois être religieux
A conserver la foi promise à la Déesse,
Si tu violois ta promesse,
Ce seroit attirer tout le couroux des Cieux,
Tu fais jusqu'à quel point la Déesse est sévere,
Et quels sont les mal-heurs que cause sa colére:
Soi donc à ses desirs en tout-tems préparé,
Puisque, selon mes conjectures,
Autant que mon esprit par le Ciel inspiré,
Peut voir dans les choses futures:
Le noeud de cet Himen est fait par le destin.
Et tous ces présages enfin,
Qui nous font espérer la paix & l'abondance,
Se verront accomplis un jour heureusement,
Et je suis rempli d'espérance
Depuis ce que j'ai vû cette nuit, en dormant.

T I T I R E.

Ne t'arrête pas à des songes,
Ce n'est qu'illusion, qu'erreur & que mensonges:
Mais veux-tu m'en entretenir?

M O N T A N.

Pourras-tu bien te souvenir
De cette nuit affreuse & noire?
(Mais qui peut en avoir effacé la mémoire?)
Quand le Fleuve Ladon, gros de mille ruisseaux,
Rompit digues & ponts par l'effort de ses eaux:
Lors qu'on vid les poissons durant ce grand ravage,
Nager où les oiseaux chantoient leur doux ramage;
Et

Et lors qu'on vid les flots par leurs prompts mouvemens ,

Entraîner animaux , hommes & bâtimens.

O triste souvenir ! c'est par cette aventure ,

Que je perdis un fils encor dans le berceau ,

C'est-là qu'il trouva son tombeau ,

Ce unique sujet des peines que j'endure ,

Cet fils qui dans mon cœur régnoit uniquement ,

Et que toujours mes yeux ont pleuré tendrement ;

Des flots impétueux la fureur violente

Emporta tout d'un coup l'objet de mes amours ,

La nuit , & le sommeil , l'horreur & l'épouvente ,

Nous ôtèrent l'espoir de lui donner secours ;

Et j'ai crû que les flots dans cette nuit profonde ,

Engloutirent l'enfant & le berceau sous l'onde ,

T I T I R E.

C'est dans cet accident tout ce qu'on peut penser :

Mais tu m'as raconté cette funeste histoire ,

J'en conserve encor la mémoire ,

Et le tems n'a pû l'effacer :

Ainsi de deux enfans dont le Ciel t'a fait pere ,

L'un est né pour les bois , & l'autre pour les eaux.

M O N T A N.

Peut-être que, le Ciel sensible à ma misere ,

Veut enfin soulager mes maux ,

Et me faire trouver, après ce coup funeste ,

L'enfant que je perdis en celui qui me reste ,

Toùjours par l'esperance il nous faut consoler :

Mais écoute mon songe , & me laisse parler.

Dans le tems qu'un rayon de la naissante Aurore ,

Ne permet pas aux yeux de pouvoir démeler

Si le jour va paroître, ou s'il est nuit encore ;

Aiant à cet Hymen rêvé profondément,

Et

Et m'étant fatigué l'esprit diversement:
 Dans mon inquiétude un sommeil favorable,
 Offrit à ma pensée une image agréable;
 Et je la vis si bien lors que je sommeillois,
 Qu'il m'a toujours semblé depuis, que je veillois :
 Je croiois être assis sur les rives d'Alsée,
 Sous un plane feuillage je jettois l'ameçon ,
 Et jusqu'au fond des eaux ataquant le poisson,
 Je faisois de sa mort un innocent trophée,
 Lors que je vis sortir du milieu du canal,
 Un Vieillard tout trempé de l'humide cristal,
 Qui portoit un enfant; de qui les douces plaintes
 Donnèrent à mon cœur de sensibles atteintes :
 Voilà , dit ce Vieillard, l'objet de tes amours.
 Voilà ton fils, Montan , conserve-le toujours :
 Dès qu'il me l'eut donné je le vis disparoître,
 Il se plongea dans l'eau sans se faire connoître :
 Soudain de tous côtés, des nuages épais
 Troublèrent dans les airs le silence & la paix :
 Il se fit tout-à-coup une horrible tempête ,
 Qui menaça l'enfant en menaçant ma tête :
 Alors je le ferrai plus fort entre mes bras,
 Pour garentir ses jours des ombres du trépas :
 Quoi ? dis-je , est-il bien vrai que le Ciel l'aban-
 donne ,
 Et qu'un même-moment me l'ôte & me le donne ?
 Et comme si ma plainte avoit touché les Dieux ,
 Ils remirent le calme aux campagnes des Cieux :
 Je vis tomber dans l'onde encore mutinée,
 D'arcs & de traits brisés une épaisse nuée :
 L'arbre qui m'ombrageoit trembla plus d'une fois ,
 Et du milieu du tronc j'entendis une voix :
 Pren courage, Montan, console-toi, dit-elle,

Tu verras l'Arcadie & florissante & belle.
 Ce songe dans mon ame est si bien imprimé,
 Que de son souvenir je suis encor charmé ;
 Ce Vieillard à mes yeux sans cesse se presente,
 Il remplit mon esprit d'une agréable attente ,
 Et lors que tu m'as vû j'allois dans ce moment
 Offrir au Temple un sacrifice ,
 Pour rendre à mes desirs ee beau songe propice,
 Et pour en assurer l'heureux événement.

T I T I R E.

Les songes de la nuit ne sont pas des présages
 Par qui, nos esprits éclairés
 Penetrent du futur les secrets ignorés ;
 Ce sont de nos desirs de trompeuses images,
 Des portraits qui le jour se forment dans le bruit,
 Et que rendent confus les vapeurs de la nuit.

M O N T A N.

Tu crois donc que l'ame sommeille,
 Lors que la nuit assoupit tous les sens :
 Non, non, plus ils sont languissans ,
 Et plus sa vertu se réveille ;
 Moins elle a de commerce avec ces imposteurs ,
 Sa lumiere en est bien plus pure,
 Elle ne reçoit point cette fausse peinture ,
 Que lui font mille objets qui séduisent les cœurs.

T I T I R E.

Enfin, c'est vainement que nôtre esprit se gêne ,
 Ce que du juste Ciel le pouvoir absolu
 A de nos enfans résolu
 Nous est une chose incertaine :
 Mais cependant, ton fils n'aime rien que les bois ,
 Et son indifférence est un mauvais augure ;
 Insensible à l'amour il méprise ses loix ,
 Contre les loix de la nature ,

Pour

44 LE BERGER FIDÈLE.

Pour ma fille elle veut, sans en rien espérer ,
 Garder la foi qu'elle a promise :
 Mais de quelque Berger n'est-elle point éprise ,
 Elle qui fait tant soupirer ?
 Je ne crois pas qu'il soit à l'amour impossible,
 Aux soupirs d'un Amant de la rendre sensible ;
 Elle pourroit bien à son tour ,
 Comme elle en a donné , recevoir de l'amour.
 Je la voi, contre sa coutume,
 Changer d'humeur & de couleur ,
 Chercher la solitude & nourrir sa douleur ,
 Dans une secrète amertume ;
 Elle qui par son air, & sa grace, & ses ris,
 Inspiroit de la joie aux plus sombres esprits :
 Peut-être le mal qui la presse ,
 Vient de son Himen différé ;
 Un bien, que l'on a désiré,
 Quand il n'arrive pas donne de la tristesse ;
 Il ne faut que jeter les yeux,
 Dans un jardin délicieux,
 Et voir une naissante rose,
 Qui n'étant pas encor éclosé ,
 Ne peut répandre son odeur ,
 Sous sa peau tendre & délicate
 Elle conserve sa pudeur,
 Et cache sa beauté de peur qu'elle n'éclate :
 Sous les voiles obscurs d'une paisible nuit ,
 Sans se vouloir faire connoître,
 Elle se contente de croître
 Sur le rosier, qui l'a-produit :
 Mais dès que le Soleil la voit & la regarde ,
 Si-tôt que de son Orient ,
 Il montre un visage riant ,
 Et que sur elle il darde

Ses regards amoureux, ses raions éclatans :
 On void que dans le même-tems,
 Sa beauté riante & vermeille ,
 Découvre son aimable sein ,
 Et semble répondre au dessein
 Du bel Astre, qui la réveille :
 On void aussi voler l'abeille ,
 Pour en tirer le suc qu'elle a reçu du Ciel ,
 Et d'une adresse nompareille ,
 En composer après la douceur de son miel :
 Mais si d'abord on ne la cueille ,
 Si du Midi brûlant elle sent les chaleurs,
 Cette belle Reine des fleurs ,
 Pâlit & tombe feuille à feuille,
 Et suivant du Soleil le cours précipité,
 On doute en la voiant qu'elle ait jamais été
 Le destin d'une fille est à-peu-prés semblable ;
 Et tandis qu'une mere a sur elle les yeux ,
 Qu'elle la cache aux curieux ,
 Qui pourroient la trouver trop belle & trop aimable
 Elle vit inconnuë, & conserve son cœur
 Libre d'amour & de langueur ,
 Dans une paix inaltérable :
 Mais s'il arrive par hazard
 Qu'un Amant surpris de ses charmes ,
 Jette sur cette belle un amoureux regard
 Et qu'à son jeune cœur il donne des alarmes .
 D'un trait agréable & charmant
 Amour ce jeune cœur entame,
 Elle reçoit facilement ,
 Jusques dans le fond de son ame
 Les soupirs & les vœux de ce premier Amant,
 Qui l'attendrit & qui l'enflâme.
 Que si la crainte & la pudeur

L'ob-

L'obligent à cacher son amoureuse ardeur ,
 Elle languit dans le silence :
 Et si le feu secret, dont le Dieu de l'amour
 La brûle la nuit & le jour ,
 Au lieu de s'arrêter croît avec violence ,
 Elle se desseche à ce point
 Qu'elle perd tout son embonpoint ;
 L'occasion se perd & sa beauté s'efface,
 Sans laisser d'elle-même une légère trace.

M O N T A N.

Relève ton courage, & plein d'un noble espoir,
 Surmonte cette crainte humaine ;
 Quand on fait son appui du celeste pouvoir ,
 On ne conçoit jamais une espérance vaine ;
 Et rien ne touche tant les Dieux
 Que les ardens soupirs qu'on pousse vers les Cieux ,
 Si pour nous attirer des faveurs non communes ,
 Nous devons implorer toujourns
 La puissance des Dieux, & leur divin secours ,
 Dans nos criuelles infortunes
 Qui troublent ici-bas le repos de nos jours,
 Celui qui descend de leur race
 En doit plus justement espérer quelque grace :
 Le sort de nos enfans est assez glorieux
 D'avoir de celestes Aïeux :
 Pense-tu que le Ciel étouffe sa semence ,
 Lui, qui fait croître tout, & par qui tout commence ?
 Allons donc au Temple tous deux
 Offrir nos presens & nos vœux :
 Sacrifie au Dieu Pan, & te le rend propice,
 Je veux à mon Alcide offrir un sacrifice :
 Celui qui rend féconds les troupeaux des mortels,
 Comblera de biens & de gloire
 Ceux, qui réverent sa mémoire,

Et

Et qui font éclater l'honneur de ses autels :

Va-t'-en donc , fidèle Damete ,

Va choisir le plus gras Taureau ,

Et le plus tendre du troupeau.

Et que rien ne t'arrête ,

Ameine-le moi promptement ;

Par le sentier du Mont revien en diligence ;

Je serai dans le Temple , où je veux saintement

Révérer aujourd'hui la celeste puissance.

T I T I R E.

Damete, mon ami, si tu veux m'obliger,

Ameine encor un bouc pour le faire égorger.

D A M E T E.

Je vai, sans différer, tous deux vous satis-faire :

Mais plaise à la bonté des Dieux,

Que ce songe mistérieux

Réponde à vos desirs, & vous soit salutaire ;

Pour moi je croi, Montan , que le doux souvenir

De cet aimable fils dont tu plains l'aventure ,

Et que de ton esprit tu ne saurois banir,

Doit être à ton amour un favorable augure,



S C E N E V.

S A T Y R E.

Comme les ardentés chaleurs
 Ternissent des plus belles fleurs
 Les beautés les plus éclatantes :
Comme on voit que la grêle est contraire aux mois-
 sons ,
 Les vers à la semence , & la gelée aux plantes ;
 Les filôts aux oiseaux, & la ligne aux poissons :
C'est ainsi que l'Amour est contraire à nos ames ,
 Lors qu'elles brûlent de ses flâmes ,
C'est faire de l'Amour un fidèle tableau ,
 De le nommer un feu , qui brûle & qui consume :
Voyez un feu qui brille aussi-tôt qu'il s'allume ,
Est-il dans l'Univers un spectacle plus beau ?
Mais : quels sont les effets de sa funeste rage ?
 Si-tôt qu'on veut s'en approcher.
 Et si l'on ose le toucher,
 Il fait encor plus de ravage :
 L'éclatant flambeau du Soleil
Ne voit point ici-bas de bête plus farouche
 Ni de monstre pareil ,
 Il dévore tout ce qu'il touche :

Il est plus léger que le vent ,
 Et son éclat est decevant ;
 Il fait , comme le fer , de profondes blessures ,
 La force & le pouvoir cèdent à ses morsures :
 Voila comme est l'amour , qui régne dans nos
 cœurs ,
 Il ne fait jamais voir que des charmes trompeurs ,
 A le considérer sur une tresse blonde ,
 Où dans l'éclat de deux beaux yeux ,
 On ne peut rien voir dans le monde ,
 Ni de plus atraiant , ni de plus gracieux ;
 Il use de mille atrifices ,
 Il n'inspire que les plaisirs ;
 Et lors qu'il donne des desirs ,
 Il promet le repos , il promet les délices :
 Mais si l'on s'abandonne à tous ces faux appas ,
 Si l'on veut éprouver l'effet des ses promesses ,
 Si l'on se fie à ses caresses ,
 Quels maux ne nous cause-t'-il pas ?
 Sans se faire sentir il se glisse dans l'ame ,
 Il y porte par tout les ardeurs de sa flâme ,
 Et quand il est le maître il y donne des loix
 A qui tout est soûmis, jusqu'au sceptre des Rois ;
 Son empire est si tyrannique ,
 Que lors qu'on lui résiste , on lui résiste en vain ,
 Et dans sa violence il est plus inhumain ,
 Que tous les monstres de l'Afrique ;
 Il fournit mille traits à la rigueur du sort ,
 Il en fournit à la colére ,
 Il abuse du nom qu'il porte , pour nous plaire ,
 Et l'on doit craindre moins & l'enfer & la mort.
 Mais quoi ! l'amour est plus aimable :
 Il n'est point criminel si le monde est coupable :
 C'est toi ; sexe infidèle , ennemi de nos jours ,
C
A qui

LE BERGER FIDÈLE.

A qui l'on doit, sans doute, imputer tous les crimes.

Et tous les feux illégitimes

Qui se mêlent dans nos amours.

L'amour perd avec toi sa douceur naturelle.

Tu corroms toute sa bonté,

Et s'il a de la cruauté,

C'est qu'à ses douces loix tu te montres rebelle :

Lors qu'il veut fléchir ta rigueur ,

Et te communiquer ses flâmes amoureuses ,

Tu lui fais au dehors des caresses trompeuses ,

Et tu le chasses de ton cœur ;

Tu mets ton plaisir & ta gloire

A tromper par le fard nôtre esprit & nos yeux ,

Au lieu de disputer qui fait aimer le mieux ,

Et qui par son amour mérite la victoire ;

Au lieu de te piquer de constance & de foi ,

De générosité , d'amour ; & de tendresse ,

A peindre tes cheveux tu montres ton adresse ,

Et c'est là ton plus digne emploi ;

Ta main en mille noeuds sur le front les ordonne ,

Elle en forme des rêts pour prendre mille cœurs ,

Puis elle applique des couleurs

Sur ce tein bazané que l'amour abandonne :

Ce sont-là tes soins importans ,

Et tu crois sous cette imposture

Cacher tous les larcins du tems ,

Et les défauts de la nature :

Mais pour nous decevoir ajuste tes cheveux ,

Et ren ta couleur pâle , éclatante & vermeille ;

La vanité qui te conseille ,

Ne sauroit applanir tes rides & tes creux :

Blanchi tes dents & ton tein sombre ,

Distille tous les minéraux ,

Ce n'est pas corriger tes visibles défauts ,

Mais

Mais c'est en accroître le nombre :
 Arrache , en changeant de couleur ,
 Ce poil fol et & téméraire ,
 Qui croit sur ton visage & te met en colère ,
 Tu souffres justement cette vive douleur.
 Mais nous avons sujet de former d'autres plaintes ,
 Ce n'est pas au dehors que tu bornes tes feintes ;
 Tes pas , tes actions , tes mœurs , & te desseins ,
 Tes discours , tes regards , & tes soupirs sont feints ,
 Au dehors , au dedans , ce n'est rien qu'artifice :
 Tes pensers , tes pleurs , & tes ris ,
 Tes loüanges & tes mépris ,
 Sont des effets de ta malice :
 Mais je n'ai fait encor ton portrait qu'à demi ;
 Tu te moques de la constance ,
 Tu trompes ton meilleur ami ,
 Et tu donnes la préférence
 Au plus indigne objet de ta reconnoissance
 C'est de-là que l'Amour a tiré ses défauts ,
 C'est la source de tous nos maux :
 C'est toi qu'il faut blâmer , sêxe trop infidèle ;
 Ou plutôt blâmons justement
 Celui , qui te sert avec zèle ,
 Et qui te croit légèrement.*
 Ah Corisque ! c'est moi qui suis digne de blâme ,
 D'avoir été crédule à tes discours flatteurs ,
 Quand, charmé de tes yeux, je te donnai mon ame,
 Je devois soupçonner ces secrets imposteurs :
 Ne vien-tu pas d'Argos , où le vice domine ,
 Pour troubler mon esprit & hâter ma ruine ?
 Si parmi les filles d'honneur
 On te croit honnête & pudique ,
 Tu ne dois ce rare bon-heur
 Qu'aux soins de ton esprit , & qu'à ta politique.

Lors que je me souviens de mes tourmens soufferts,

Quand je pense à cette inhumaine,

Je me repens d'avoir porté ses fers,

Et j'ai honte d'avoir enduré tant de peines.

A quoi pensez-vous donc, mal-avisez Amans,

D'adorer en tremblant le nom d'une Maîtresse ?

Quand vous la traités de Déesse,

Vous faites vôtre enfer, vous causez vos tourmens :

Cette beauté devient si fière.

Qu'elle croit qu'un mortel ne la mérite pas,

Et se présument des appas,

Réjete son encens, ses vœux, & sa prière :

Quand vous la comparez à la beauté des Cieux,

Que vous la dépeignez encore

Bien plus charmante que l'Aurore,

Elle croit mériter ces titres glorieux ;

Pourquoi tant de soupirs, de plaintes & de larmes,

Qui font voir en tous lieux les Amours triomphans ?

Ce sont les imbécilles armes

Et des femmes & des enfans.

Quoi que l'amour pour nous ait une douce amorce,

Nos ames en aimant doivent montrer leur force.

J'ai crû durant long-tems, pour flater mes desirs,

Espérant soulager mon amoureuse peine,

Que les vœux & les pleurs, les soins, & les soupirs,

Pourroient fléchir le cœur d'une belle inhumaine :

Mais je m'abusois lourdement,

Et je suis revenu de mon aveuglement ;

Mes yeux ne seront plus ébloüis par les charmes :

Car si c'est un cœur de rocher,

Peut-on le ramollir avec de foibles larmes ?

Et de légers soupirs le peuvent-ils toucher ?

Pour enflâmer le cœur de ces beautés rebelles,

Les soupirs & les pleurs ne sont pas assez forts ;

Lors

Lors que l'on veut du fer tirer les étincelles ,
 On le bat rudement , & l'on fait des efforts ;
 Si tu prétens gagner le cœur d'une Maitresse ,
 Abandonne les pleurs , les soupirs , & les vœux ;
 Et si l'amour encor te tourmente & te presse ,
 Cache au fonds de ton cœur tes desirs amoureux ;

Et dans la première aventure,
 Fai ce que te diront l'Amour & la Nature.

A parler sans déguisement,
 Les Dames n'ont jamais aimé la modestie,
 Que le Ciel leur a départie ,
 Qu'en apparence seulement :
 Celui qui la met en usage
 S'abuse , & manque de courage ;
 Elles en usent au dehors ,

Et pour nous attirer font agir ces ressorts ;
 Mais elles méprisent dans l'ame
 Un Amant, qui s'en sert dans l'ardeur de sa flamme :

Elles nous laissent remarquer
 Cette rare vertu qui pare les plus belles ;
 Mais lors que l'on est auprès d'elles
 Il ne faut pas la pratiquer.

Sur ces beaux sentimens , & sur cette maxime,
 Je veux régler tous mes amours ,
 Je consens bien d'aimer toujours ,
 Mais avec un peu moins de respect & d'estime ;
 Corisque ne me verra plus
 Brûler , d'une flamme discrète ,
 Tous ces respects sont superflus
 Pour capriver une coquette.

Il faut se déclarer contr'elle ouvertement ,
 Je la vengs attaquer avec de fortes armes ,
 Je ne verserai plus de larmes ,
 Et je ne ferai plus le pitoiable Amant.

Dè-ja deux fois je l'ai surprise ,
Et toujours mes efforts sont vains ,
Elle s'échape de mes mains ,
Et rit de ma vaine entreprise:
Si je la tiens une autre fois
J'usurai d'une autre conduite ,
L'empêcherai bien mieux sa fuite ,
Et je la rangerai sous de plus dures loix :
Elle vient souvent dans ce bois
Pour y chercher la solitude ,
Comme un doux entretien à son inquiétude :
Je la veux attendre en ces lieux :
Afin de me vanger de son humeur volage ,
Elle m'a défilé les yeux ,
Et m'a fait devenir plus sage :
Elle apprendra bien-tôt, cette ingrante beauté ,
Quel est le fruit de sa malice ,
Et que le Ciel , enfin , punit avec justice
La tromperie & l'infidélité.

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000



ACTE II.
SCÈNE PREMIÈRE.

ERGASTE, MIRTI L.

ERGASTE.

Dieux ! que pour te trouver tu me coûtes de
peine !

En tous lieux j'ai porté mes pas ,
Au rivage du fleuve, au champ de nos
combats ,

A la prairie , à la fontaine ?

Enfin je te rencontre après tant de tourment ,
Et je rends grace au Ciel de cet heureux moment.

MIRTI L.

Quelle nouvelle surprenante
T'oblige à te presser si fort ?
Ne me laisse plus dans l'attente,

Vien-tu pour annoncer ou la vie , ou la mort ?

ERGASTE,

Ma douleur seroit éternelle,

58 LE BERGER FIDÈLE.

Si je t'avois porté cette triste nouvelle.
Atten plutôt la vie , & relève ton cœur ;
De toi-même , & de la douleur,
Remporte une pleine victoire ,
Si tu veux mériter la gloire
D'être d'un autre objet le maître & le vainqueur
Commence à respirer , & pour finir ta peine,
Appren le sujet qui m'ameine.
Connoi-tu bien d'Ormin l'incomparable sœur ?
Qui ne la connoit dans le monde ?
Elle est grande , elle est gaie & blonde ,
Et son tein a toujours une vive couleur.

M I R T I L.

Son nom ?

E R G A S T E.

Corisque.

M I R T I L.

Helas! je puis bien la connoître,
Nous-nous sommes souvent entretenus tous deux.

E R G A S T E.

Sache donc , cher Mirtil , que par un sort heureux,
Qui pour toi se déclare & commence à paroître,
Avec Amarillis elle a fait amitié.
J'ai crû que je devois lui découvrir ta flâme ,
Et Tous les secrets de ton ame ;
Tes maux ont é:nu sa pitié ,
Et d'une prompte ardeur elle s'est engagée.
A seconder les vœux de ton ame affligée.

M I R T I L.

Si le succès répond à ce commencement ,
Mirtil sera le plus heureux Amant ,
Comme il est dé-jà le plus tendre :
Mais comment veut-elle s'y prendre ?

E R-

ERGASTE.

Elle n'a rien encor résolu sur ce point ,
 Parce qu'elle ne connoît point
 Quel est le cours , ni quelle est la naissance
 Du feu , dont tu te sens brûler.
 Elle desire donc , avant que d'en parler,
 En avoir quelque connoissance ;
 Après elle pourra plus finement sonder
 L'esprit , & le cœur de la belle ,
 Et même lui persuader
 De recevoir un Amant si fidèle.
 Elle travailleroit en vain,
 Sans être pleinement instruite ;
 Et ce n'est que pour ce dessein,
 Et pour mieux régler sa conduite,
 Que je t'ai cherché tout le jour ,
 Pour apprendre de toi l'état de ton amour.

MIRTEL.

Amir , je veux te satisfaire ,
 Et de mes feux t'entretenir :
 Mais fache , que ce souvenir
 Me va causer une douleur amère.
 Quand le cœur d'un Amant brûle sans espérer ,
 Il a beau de son mal se plaindre & soupirer ;
 C'est comme un flambeau , dont la flâme
 Est exposée au gré du vent ,
 Plus il souffle , plus il l'enflâme
 Et le consume en la mouvant ;
 Ou bien comme une flèche avec effort lancée ,
 Et dans le corps bien avant enfoncée,
 Si l'on veut l'arracher , on déchire le cœur,
 La blessure s'augmente avecque la douleur.
 Enfin , par le récit de mes cruelles peines ,
 Tu sauras tous mes sentimens ;

Tu verras à quel point sont trompeuses & vaines
 Les espérances des amans,
 Et que l'Amour, plus qu'on ne s'imagine,
 Est amer dans son fruit, & doux dans sa racine.
 Dans cette saison où le jour ;
 Par un agréable retour ,
 Commence sur la nuit d'avoir quelque avantage,
 Cette belle Etrangère & cet Astre nouveau
 Vint rendre mon pais plus charmant & plus beau
 Par les attraits de son visage ,
 Fit briler à nos yeux ses raions éclatans ,
 Et dans nôtre contrée avança le Printems.
 Sa Mere j'avoit amenée
 Pour voir les magnifiques jeux ,
 Et les sacrifices fameux
 Qu'au puissant Jupiter on offroit chaque année.
 Dans cet agréable séjour
 Ses yeux furent têmes de ce pompeux spectacle ;
 Mais on la regarda comme un double miracle,
 Où l'on vit triompher l'Amour.
 Je n'eus pas si-tôt vû cette jeune Merveille ,
 Qu'à ses premiers regards mon-cœur fut enflâmé :
 Helas ! il n'avoit point aimé,
 Ni brûlé jusqu' alors d'une flâme pareille :
 Pour me ravir ma liberté
 Cette impérieuse Beauté
 Vint jusques dans mon sein établir son empire ?
 Et se montrant alors avec un air vainqueur ,
 Elle sembloit me dire ,
 Tu résistes en vain, il faut rendre ton cœur.

E R G A S T E.

O que l'Amour sur nous a de puissance !
 Et l'on ne l'apprend bien que de l'expérience.

M I R.

M I R T I E.

Ergaste , écoute encore ce qu'il fait inspirer .
Aux cœurs les moins instruits , qu'il prétend éclairer.

Je déclare à ma Sœur ma passion nouvelle,
Je l'appelle au secours de mon cœur amoureux :
Elle étoit depuis peu la compagne fidelle
De l'unique objet de mes vœux.
Pour se rendre plus favorable
A mes justes empressements ,
Elle m'apprit à faire l'agréable ,
Me donna le Carquois, l'Arc, & ses vêtemens,
M'ajusta des cheveux dont elle fit des tresses,
Couronna ma tête de fleurs ,
Des yeux & de la voix m'enseigna les finesses,
Les petites façons, & les feintes douceurs :
Je déguisois ainsi mon sexe par mon âge,
Car rien n'en paroïssoit encor sur mon visage.
Quand je fus ainsi préparé,
Elle me conduisit dans un lieu retiré,
Où ma Nimphe souvent se promenoit à l'ombre,
Où d'autres Nimphe en grand nombre,
Accompagnoient alors la belle Amarillis,
De sang ou d'amitié parfaitement unies ;
Leurs graces étoient infinies,
Et leur tein faisoit honte à la blancheur des Ivis :
Mais parmi ces Beutez parfaites,
Dont les yeux lançoient mille traits,
Ma Mimpe paroïssoit avec ses doux attrait,
Comme une belle Rose entre des Violettes.
Après quelques discours , une d'elles surprit

Toute cette Troupe galante.

Quoi , ferons-nous ici sans cœur & sans esprit,
 Dans une oisiveté , dit-elle , languissante ?
 Et lors qu'on se prépare à cueillir des lauriers,
 N'imiterons-nous point nos champêtres Guerriers ?
 Eprouvons entre-nous la force de nos armes,
 Et sachons aujourd'hui ce que peuvent nos char-
 Pour en user après en faveur de nos vœux, (mes,
 Quand nous voudrons régner sur des cœurs amou-
 - reux :

Mes Sœurs , si vous me voulez croire,
 Donnons-nous des baisers , & disputons la gloire
 De les savoir donner ;

Et celle qui saura mieux les assaisonner,
 Pour digne prix de sa victoire,
 De ce tissu de fleurs se verra couronner.

On sous-rit, à cette pensée ,
 Qui d'un contraire avis ne fût point traversée ;
 Et même avant que tout fût concerté ,
 Il se fit des baisers une guerre amoureuse.
 Châcune d'une voix agréable & flatteuse ,
 S'appelloit au combat qu'on avoit inventé,
 Quand celle qu'on venoit d'entendre
 Leur proposer un jeu si galant & si tendre,
 Dont elles espéroient goûter tant de plaisir,
 Dit, qu'il falloit auparavant choisir
 La bouche la plus belle.

Pour arbitre de leur querelle.

Toutes d'une commune voix

Priront Amarillis pour Juge & pour Arbitre :
 Mais sa modeste humeur refusant ce beau titre,

Et se croiant indigne de ce choix,
 Lui fit baisser les yeux , & couvrir son visage
 De ce voile incarnat qui paroît au dehors,

Et

Et fit voir avec avantage
 Que son ame est encor plus belle que son corps :
 Peut-être que son tein , jaloux de tant de Roses,
 Qui sur sa belle bouche étoient toujours écloses,
 Se para d'un éclat si vif & si vermeil,
 Pour montrer qu'il étoit , comme elle, sans pareil.

E R G A S T E.

Que ce déguisement fût heureux à ta flâme !
 Ce fût comme un présage à tes brûlans desirs
 De toutes les douceurs , & de tous les plaisirs.
 Que devoit ressentir ton ame.

M I R T I L.

La belle Amarillis accomplissant la Loi
 Où les autres l'avoient soumise ,
 Commencoit d'exercer sa charge & son emploi,
 Et malgré sa rougeur, dé-jà s'étoit assise.
 Châque Nimphe à son tour alloit se disposer
 A cueillir sur sa bouche une amoureux baiser,
 Sur cette belle bouche en douceur nompareille,
 Que l'on peut appeller une vive merveille;
 Uu Palais animé fait par la main des Dieux,
 D'où s'exhalent toujours des parfums précieux ;
 Une Nacre de poupre , où l'Inde Orientale
 Ses plus belles Perles étale ;
 Enfin, ce beau Trésor qui n'eût jamais d'égal,
 Où la douceur repose au milieu du coral.

Ergaste , je voudrois te dire
 Quel est le doux plaisir que ma bouche a goûté,
 En baissant la rare Beauté

Pour qui, mon tendre cœur incessamment soupire :
 Juge de la douceur dont je me sens charmer,
 Puisque je ne saurois moi-même l'exprimer.
 Le sucre sans pareil dont la Cypre se vante,
 Ni le miel le plus doux & le plus précieux,

Ne

64 LE BERGER FIDÈLE.

Ne font rien , comparés au miel délicieux,
Que je cueillis alors sur sa bouche charmante.

E R G A S T E.

Qu'heureux est ce jarcîn ! que ce baiser est doux !
Il n'est que trop charmant pour faire des jaloux.

M A R T I L,

Il fût doux ce baiser , & non pas agréable,
Un peu de passion l'eut rendu plus aimable;

Il n'appaisa point mes desirs ;

N'ayant que la moitié de ces secrets plaisirs
Qui donnent au baiser un charme incomparable :
L'Amour le donna bien avec tous ses appas;
Mais un pareil Amour ne me le rendit pas.

E R G A S T E.

Mais quand ce fût à toi de baiser cette Belle ,
Di-moi ce que ton cœur ressentit auprès d'elle ?

M I R T I L.

Tous mes esprits émûs d'une amoureuse ardeur ,
Coururent à ma bouche , & quittèrent mon cœur :
Dans l'espoir de goûter mille douceurs charmantes,
Mon ame vint au bord de mes lèvres brûlantes :
Et mes sens enchantez d'un excès de plaisir ,
Sembloient ne me laisser que le dernier soupir ;
Enfin, toute mon ame en ce lieu renfermée,
S'étoit en un baiser tout-à-coup transformée.
Le reste de mon corps, consumé de langueur,
Demeura foible & froid, tremblant, & sans vigueur.
Plus près de ses beaux yeux , je baissai la paupière,
Ne pouvant soutenir l'éclat de leur lumière ?
Et comme je trompois cette rare Beauté,
Je ne vis qu'en tremblant sa douce majesté :
Mais elle d'un sous-ri qui portoit mille charmes,
Rassura mon esprit, & calma mes alarmes,
Je croi que de son cœur Amour étant chassé,

S'è

S'étoit, pour se cacher, adroitement placé
 Entre ses lèvres demi-clofes,
 Comme une Abeille entre deux Roses.
 Quand je lui donnai mon baiser,
 Et qu'elle le reçût de sa bouche vermeille,
 Je te dirai, sans te rien déguiser,
 Que je goûtai du miel la douceur n'ompareille :
 Mais quand de mon baiser je reçûs le retour,
 (Par un heureux destin, plutôt que par amour,)
 Et que l'on eût ouï l'agréable murmure
 Que font deux baisers confondus,
 Lors qu'ils sont donnés & rendus,
 (O doux plaisirs, dont la perte est bien dure.
 Puis-je être encor en vie, & vous avoir perdus ?)
 Mon cœur sentit alors la crüelle piquûre
 Qui le fait plaindre & soupirer ;
 Elle me le rendit, pour le mieux déchirer.
 Par cette amoureuse blessûre,
 Malgré la rigueur de mon sort,
 Banissant de mon cœur les sentimens timides.
 Je voulus en mordant ses lèvres homicides
 Tirer vengeance de ma mort ;
 Mats un air embaûmé de sa bouche celeste,
 Appaisa ma fureur, & me rendit modeste.

E R G A S T E.

Crüelle modestie, importune aux Amans !

M I R T I L.

Après qu'on eût donné tous ces baisers charmans,
 Chaque Nimphe attendoit l'agréable Sentence
 Qui

Qui devoit des baisers montrer la différence,
 Quand celle, dont mon cœur a ressenti les coups,
 Et dont le souvenir sensiblement me touche,
 Jugeant les miens plus piquans & plus doux,
 Prononça hardiment en faveur de ma bouche,
 Et me vint présenter soudain
 Cette Guirlande glorieuse
 Qu'on avoit destinée à la Victorieuse,
 Dont elle couronna ma tête de sa main.
 Mais hélas! quel mal-heur sans cesse m'accompagne?
 Jamais on n'a vû la campagne,
 Quand l'ardente saison fait sentir sa chaleur,
 Brûler, comme brûloit mon cœur :
 Vaincu dans sa propre victoire,
 Et tout chargé de fers au milieu de sa gloire,
 Animé toutefois d'un regard de ses yeux,
 J'arrache de mon front la brillante Couronne ;
 Je vous la cède, dis-je, adorable Personne,
 Et nulle d'entre-nous ne la mérite mieux ;
 Si j'ai pour mes baisers vôtre juste suffrage ;
 C'est à vôtre doceur à qui je rend hommage ;
 Et sachez, Belle, que c'est vous
 Qui les avés rendus si tendres & si doux.
 Elle prit ma Guirlande, & me donna le sienne,
 Que j'aime bien mieux que la mienne ;
 C'est celle que je porte, & porterai toujours
 Toute sèche & toute fanée,
 Pour mieux me souvenir de l'heureuse journée,
 Qui me fit espérer de si paisibles jours ;
 Ou plutôt pour marquer la douleur qui me tuë,
 De voir mon espérance entièrement perdue.

E R G A S T E.

Loin d'en être jaloux, je plains dè-jà ton sort :

Je

Je te regarde, Ami, comme un autre Tantale ;
 Qui se joue en Amour, hâte souvent sa mort,
 Et ressent une peine à son repos fatale.

O Dieux ! que ce larcin te coûte de tourment,
 Et qu'il éprouve ta constance :

Tu vois bien qu'un prompt châtement
 Suit de ce plaisir la douce jouissance.

Mais ne s'aperçût-elle pas
 Des pièges, qu'on tendit à ses divins appas ?

M I R T I L.

Je ne te dirai point si ma supercherie
 Connue à cette Belle, alluma son courroux :

Mais tant que sa présence honora ma Patrie,
 Ses yeux furent pour moi adorables & doux,

Un destin contraire à ma joie,
 Me ravit aussi-tôt ce tréfor précieux :
 Alors de mille enuis mon cœur devint la proie,
 Et j'abandonnai tout pour suivre ses beaux yeux.

Je suis enfin arrivé dans ces lieux,
 Où tu fais que mon Pere a sa Cabane encore :

Mais j'ai bien connu que ce jour,
 Qui fût comme la belle Aurore
 De mes feux & de mon amour,
 N'est qu'un Soleil couchant qui va finir son tour.

En abordant cette Belle inhumaine,
 Elle tourna ses pas & ses yeux autre part,
 Elle ne voulut pas seulement d'un regard
 Flater mon espérance, & soulager ma peine.

Helas ! je dis alors, Que mes soupirs sont vains !
 Voici de mon trépas des présages certains :
 Mon départ cependant faisoit souffrir mon Pere,
 Et causoit à son ame une douleur amère,
 Jusques à le pousser sur le bord du tombeau.

Ce mal-heur imprévu, cet accident nouveau,
 M'obli-

M'obligea de partir en dépit de ma flâme,
 Mon Pere à mon retour recouvra la santé,
 Mais quand je me vis arrêté,
 Loin de l'unique objet pour qui brûle mon ame,
 Ce retour oppressa mon cœur,
 Et me fit sécher de langueur ;
 Je fus dant cet état un assés long espace,
 Mon mal eut le cours de neuf mois.
 Quand mon Pere touché de ma triste disgrâce,
 Et me voiant presque aux abbois,
 Consulta sur ma maladie
 De l'Oracle divin l'inévitable voix ;
 L'Oracle répondit , que l'air de l'Arcadie
 Me donneroit la guérison ;
 Je revis donc l'objet qui me tient en prison :
 Mais hélas ! que la voix de l'Oracle est trompeuse
 Dans le tems que sa veuë à mon corps fût heureuse !
 Elle fût à mon ame un funeste poison.

E R G A S T E.

L'Histoire que je viens d'entendre,
 Doit attirer sur toi la pitié la plus tendre
 Que le cœur puisse concevoir :
 Elle est étrange autant qu'elle est sincère ;
 Mais fache aussi que quand on des-espere
 L'éspoir seul du salut est de n'en point avoir.
 Je vai donc voir Corisque, & lui conter ta peine,
 Tu m'attendras à la Fontaine,
 Où je t'irai trouver assez diligemment.

M I R T I L.

Ami, pars donc heureusement,
 Et que le Ciel à mes vœux favorable,
 Comble de ses presens ta générosité,
 Ce que ne peut un misérable
 A qui le sort a tout ôté,



SCÈNE II.

DORINDE, LUPIN, SILVIO.

DORINDE.

Délices d'un Berger que j'aime & que j'adore,
Puissant charme d'un cœur qui n'aime que les
Bois,

Et qui ne connoit pas encore
L'Amour, ni ses aimables Loix :

Cher Melampe, ton sort est bien digne d'envie ;
De cette belle main dont il retient mon cœur,

Il te caresse, il a soin de ta vie,
Lors qu'il me traite avec rigueur.

Incessamment tu l'accompagnes
Dans la Plaine & sur les Montagnes ;

Il est avec toi nuit & jour ;

Cependant en vain je soupire,

En vain pour lui mon cœur brûle d'amour ;

Malgré tous mes soupirs, mon tourment devient

Ce qui donne la gêne à mon esprit jaloux, (pire :

Ce sont tant de baisers si tendres & si doux

Que tu reçois d'une bouche que j'aime :

Helas ! si pour flater seulement mon desir,

Je pouvois avec toi partager ce plaisir,

Rien

70 LE BERGER FIDÈLE.

Rien ne seroit égal à mon bon-heur extrême :
Mais si je ne le puis , je te baise toi-même :
Une Estoile d'Amour peut-être te conduit,
Pour me servir de guide à chercher qui me fuit :
Allons, de mon Berger le compagnon fidèle,
Où ton instinct te pousse, & mon amour m'appelle.
Mais d'où vient ce grand bruit, c'est un cor que j'entens,

Qui fait tout rétentir par des sons éclatans.

S I L V I O.

Tai, tai, Melampe, tai.

D O R I N D E.

Dieux ! que vien-je d'entendre ?

Si par mes desirs cette fois

Je ne me laisse point surprendre,

J'entens de mon Berger la raisonnante voix

Qui cherche son Melampe au travers de ce Bois.

S I L V I O.

Tai, tai, Melampe, tai.

D O R I N D E.

Sans doute c'est lui-même ;

Le Ciel m'offre aujourd'hui tout ce que mon cœur
aime,

Mon espoir le plus doux, & mon unique bien :

Mais il lui faut cacher son Chien,

Et puis par ce moi en m'attirer sa tendresse,

Lupin, approche-toi.

L U P I N.

Me voici, ma Maîtresse.

D O R I N D E.

Mene ce chien, & va-t'en le cacher,

Pren-garde à ne le point lâcher :

Mais sur tout ne vien pas que je ne te rappelle.

L U-

LUPIN.

A vos commandemens je serai fort fidèle

DORINDE.

Va donc vite, avance les pas.

LUPIN.

Mais aussi ne me laissés pas

Trop long-tems avec cette Bête ;

Si la faim la pressoit je courrois grand danger,

Elle pourroit bien me manger,

Et faire un repas de ma tête.

DORINDE.

Quelle peur te saisit ? Lupin, retire-toi.

SILVIO.

Fut-il jamais Chasseur plus mal-heureux que moi !

Où dois-je aller, après toute la peine

Que pour chercher mon chien j'ai prise vainement ?

J'ai couru sur les Monts, j'ai couru dans la Plaine,

Sans me reposer un moment :

Que la bête qu'il a couruë,

Soit maudite, & puisse périr.

Une Nimphe à propos se presente à ma veuë,

Avec elle je puis ici m'en enquêrir.

Ah ! c'est cette Nimphe fâcheuse,

Dont l'ame est si fort amoureuse,

Qui toujourns m'importune, & qui me fait mourir.

Il faut, en l'abordant, se résoudre à souffrir.

Vous voies, belle Nimphe, un Chasseur hors d'ha-

leine :

Avez-vous vû mon Chien que je cherche en tous

lieux ?

DORINDE.

Si je ne suis belle à tes yeux,

Pourquoi me donnes-tu cette louange vaine ?

Ta bouche en ce moment a démenti ton cœur.

S I L-

S I L V I O.

Belle, ou laide, il n'importe, appaise ma douleur,
 Et di-moi si Melampe a suivi cette route ;
 Répon-moi, je te prie, ôte-moi de ce doute,
 Je ne saurois ici plus long-tems m'arrêter.

D O R I N D E.

Faut-il, cruel Berger, si rudement traiter
 Celle, qui te chérit, & qui cherche à te plaire,
 Mais qui par sa tendresse attire ton couroux ?
 Comment peux-tu montrer une ame si sévère
 Avec un visage si doux ?

Par les Montagnes les plus rudes,
 Hélas ! tu cours incessamment :
 Les Forêts & les Solitudes

Font ton plaisir le plus charmant :

A mille & mille soins tous les jours tu t'exposes,
 Ton tein perd à la chasse & ses lis & ses roses :
 Mais de tous ces travaux di-moi, quel est le fruit ?
 Tu fatigues ton corps pour poursuivre une bête
 Qui te redoute, & qui te fuit,
 Et tu dédaignes pour conquête
 Une Nimphe, qui te poursuit.

Ne mets plus à chasser ton plaisir & ta joie ;
 Quite les animaux & les sombres Forêts :
 Regarde une plus belle & plus aimable proie
 Qui se vient jeter dans tes rêts.

S I L V I O.

Nimphe, tes discours sont frivoles,
 Je n'arrête pas en ce lieu
 Pour perdre le tems en paroles,
 Mais pour chercher Melampe. Adieu.

D O R I N D E.

Ne me fui pas; cruel, arrête pour apprendre
 En quel lieu ton Melampe a bien voulu se rendre.

S I L-

SILVIO.

Dorinde , tu te ris de moi.

DORINDE.

Je jure par l'Amour qui me soumet à toi ,
 Que je t'en dirai des nouvelles
 Qui seront sûres & fidelles :

Il relance une Biche avec beaucoup d'ardeur,
 N'est-ce point la bête qu'il chasse ?

SILVIO.

Il est vrai , mais pour mon mal-heur
 D'abord j'en ai perdu la trace.

DORINDE.

L'un & l'autre est en mon pouvoir.

SILVIO.

J'en doute.

DORINDE.

Si tu veux , je te les ferai voir.
 Es-tu fâché de m'être redevable ?

SILVIO.

Sois donc , chere Dorindé , à mes vœux favorable,
 Ren-moi la Biche avec le Chien.

DORINDE.

Helas ! quel mal-heur est le mien !
 J'aime un Berger insensible & volage,
 Qui me recherche moins qu'une bête sauvage ,
 Et dont mon cœur ne peut rien espérer,
 Qu'en lui rendant le Chien qui le fait soupirer :
 Mais , mon cœur , la reconnoissance
 T'oblige à me flater de quelque récompense.

SILVIO.

Il est juste. Je veux aujourd'hui l'abuser.

DORINDE.

Que me donneras-tu ? je prétens composer,

SILVIO.

Ma mere m'a donné deux pommes admirables,
Dont je fais offre à ta beauté.

DORINDE.

Je voudrois t'en donner qui sont plus agréables,
Si mes presens pouvoient adoucir ta fierté.

SILVIO.

Que veux-tu donc; di-moi ce que tu peux prétendre?
Tu voudrois peut-être un Chévreau,
Ou bien quelque innocent Agneau?
Mon pere me deffend d'en prendre.

DORINDE.

Sache que rien ne peut me charmer en ce jour,
Que toi-même, & que ton amour.

SILVIO.

Ne Veux-tu que cela?

DORINDE.

Non.

SILVIO.

Je te l'abandonne,
Pourveu qu'aussi-tôt on me donne
Ce que je te demande avec tant d'ardeur.

DORINDE.

Ah! si tu connoissois le prix & la richesse
Du trésor dont tu fais largesse,
Et si ta langue étoit d'accord avec ton cœur.

SILVIO.

Nimphe, tu me parles sans cesse
De je ne sai quelle tendresse,
Et d'un amour que je ne connois pas:
Tu veux que j'aime tes appas,
Je les chers autant qu'il m'est possible:
Tu me nommes crüel, indomtable, insensible,
Tu dis que je te traite avec sévérité,

Je

Je ne sai ce que c'est que cette cruauté.

D O R I N D E.

Helas ! quelle est ma destinée ?

D'où puis-je attendre du secours ?

Où prétens-tu fonder le repos de mes jours ?

A quelle extrémité me vois-tu abandonnée ?

Il se rit de tous mes tourmens ,

A l'Amour son cœur est rebelle ,

Et ne sent pas une étincelle

Du feu , qui brûle les Amans .

De ce feu violent tu consumes mon ame ,

Et tu n'en ressens point la chaleur , ni la flâme ;

Berger , en qui mes yeux découvrent tant d'appas ,

Tu respires l'Amour , & tu ne le sens pas.

Je croi que la belle Cirhere ,

Pour te faire adorer , voulut être ta Mere ;

Tu peux , comme son fils , commander même aux

Dieux

Tu portes son arc & ses flèches ,

Elles ont déjà fait à mon cœur mille brèches ,

Et l'on voit son flambeau dans l'éclat de tes yeux :

Avec son air , avec sa grace ,

Pren des ailes , pren un bandeau ,

Où tu pourrois bien être un Cupidon nouveau ,

Si ton cœur n'étoit tout de glace.

Enfin , aimable Enfant , plus brillant que le jour ,

Il ne te manque rien de l'Amour , que l'Amour.

S I L V I O.

Qu'est-ce que cet Amour, veux-tu bien me le dire ?

D O R I N D E.

Amour , dans tes beaux yeux , dont je ressens l'em-
pire ,

Est un Paradis de douceur ;

Mais aussi dans mon triste cœur ,

D 2

Qui

Qui brûle & qui gémit, qui souffre & qui soupire,
Ce n'est qu'un Enfer de douleur,

SILVIO.

Tout ce discours est inutile,
Nimphe, ren-moi Melampe, & nous ferons amis.

DORINDE.

A contenter mes vœux, montre-toi plus facile,
Et donne-moi l'Amour que tu m'avois promis.

SILVIO.

Te l'ai-je pas donné ? que veux-tu davantage ?

On ne sauroit te contenter ;

Dorinde, il est à toi, pren-le pour ton partage.

Qui prétend te le disputer ?

DORINDE,

Je perds ici mon tems, je sème sur le sable,
Et tous les jours mon sort devient plus misérable.

SILVIO.

A quoi songes-tu donc ! pourquoi me retiens-tu ?

D'où vient que ton esprit est si fort combattu ?

DORINDE.

Tu n'auras pas si-tôt l'objet de ta poursuite,

Que tu me quitteras, & tu prendras la fuite ;

Je connois ta légèreté.

SILVIO.

J'arrêterai, je te le jure.

DORINDE.

Donne-moi donc un gage qui m'assûre

De ta fidélité.

SILVIO.

Quel gage voudrois-tu ?

DORINDE.

Je n'ose te le dire.

SILVIO.

Oseras-tu le recevoir ?

DO-

DORINDE.

Je voudrois sans parler , que ton cœur pût savoir
Ce que le mien desire ;
Mais si tu veux me l'accorder,
Je te promets de te le demander.

SILVIO.

Je te l'accorderai , ne me fai plus attendre.

DORINDE.

Hé quoi ! tu n'entens pas un langage si tendre ?
Regarde que mon cœur s'explique par mes yeux.
Ha ! si tu me parlois , je r'entendrois bien mieux.

SILVIO.

Je trouve en ton esprit un peu trop de finesse.

DORINDE.

Di , trop de passion , d'amour , & de tendresse.

SILVIO.

Je ne devine point ; parle donc , si tu veux.

DORINDE.

Helas ! je voudrois un de ceux
Que bien souvent tu reçois de ta Mere.

SILVIO.

Je n'entens pas tout ce mystère ;
C'est peut-être un soufflet , que tu veux obtenir.

DORINDE.

Ah ! cruel , voudrois-tu punir
La Nimphe qui t'adore ,
Et que tu n'aimes pas encore ?

SILVIO.

Ma Mare me caresse ainsi.

DORINDE.

Mais tu ne dis pas tout, elle te baise aussi.

SILVIO.

Non, non, ce ne sont point des baisers qu'elle donne

Elle ne peut souffrir me voir baiser personne.

Tu demandes donc un baiser ?

Ta rougeur me le fait connoître,

Je la vois bien paroître,

Avecque ton silence elle vient t'accuser;

Je ne veux point te refuser,

Mais ren auparavant & Melampe, & la proie.

DORINDE.

Me le promets-tu bien ?

SILVIO.

Oui, je te le promets ?

Pourquoi retardes-tu ma joie ?

DORINDE.

Lupin, Lupin, Lupin, n'entendras-tu jamais ?

LUPIN.

O Dieux ! que cette voix est fâcheuse & crüelle !

Qui va-là ? j'y cours : qui m'appelle ?

Je ne viens pas de sommeiller ?

C'est le Chien qui dormoit, je n'osois l'éveiller,

Et ma foi près de lui je faisois sentinelle.

DORINDE.

Berger, voila ton Chien, qui plus humain que toi,

M'est venu trouver de lui-même.

SILVIO.

Mon cher Melampe, que je t'aime !

Heureux de te revoir, je suis tout hors de moi.

DORINDE.

Mes bras à son repos ont été favorables ;

Il n'a pas, comme toi, méprisé mes faveurs,

Il a trouvé mes baisers agréables,

Et

Et reçû toutes mes douceurs.

SILVIO.

N'as-tu point en courant reçû quelque blessure ?
Cher Melampe, je veux te baiser mille fois.

DORINDE.

Helas ! quelle est mon aventure ?
Et quels sont de l'Amour les desseins & les loix !
D'une foule de maux mon amour est suivie ,
Je déteste le sort qui m'est si rigoureux ,
Et je ne puis voir sans envie
Les caresses qu'il fait à ce Chien bien-heureux.
Lupin , va-t'-en au lieu destiné pour la Chasse.

LUPIN.

Ma Maîtresse , j'y cours , pour voir ce qui s'y passe.





SCÈNE III.

SILVIO, DORINDE.

SILVIO.

Tu n'as donc point été blessé,
 Cher Melampe ? que j'en suis aise ?
 Il faut encor que je te baïse :
 Tu ne saurois jamais être trop caressé :
 Mais donne-moi la Biche , & fini mon attente ,
 Nimphe ?

DORINDE.

La veux-tu morte , ou la veux-tu vivante ?

SILVIO.

Je n'entens rien à ton discours ;
 Si de sa vie on a tranché le cours ,
 Comment peut-elle vivre encore ?

DORINDE.

Aimable Berger que j'adore,
 Ton Melampe a sù l'épargner.

SILVIO.

Il faut donc qu'elle soit en vie ;
 Un si parfait bonheur peut-il m'accompagner ?

DORINDE.

Elle est vivante encor.

SIL-

SILVIO.

Mon ame en est ravie :
L'adresse de Melampe en paroît beaucoup mieux ,
Même il en est plus glorieux ,
De l'avoir prise sans blessûre.

DORINDE.

Tu te trompes , Berger , elle est blessée au cœur,
Et souffre , sans murmure ,
De son fort malheureux l'inflexible rigueur.

SILVIO.

Tu veux railler , Dorinde : & comment vivroit-elle
Puisqu'elle a dans le cœur une atteinte mortelle ?

DORINDE.

Ah ! je suis cette Biche , & ne m'en deffens pas ,
Qui suis prise en tes rêts , sans être poursuivie ;
Si tu reçois me vœux , je cherirai la vie :
Mais s'ils sont rejetés , je choisís le trépas.

SILVIO.

Est-ce donc-là cette Biche attendüe !

DORINDE.

C'est elle ; mais pourquoi ton ame est-elle émuë ?
Ton visage en paroît troublé :
Aime-tu mieux avoir pris une Bête ,
Que d'avoir de mon cœur obtenu la conquête ?

SILVIO.

De tes discours je me sens accablé.
Non, je ne t'aime point, Nimphe trop importune,
Va plaindre ailleurs ton infortune ,
Je ne te trouve point agréable à mes yeux,
Et je veux éviter ton abord en tous lieux.

DORINDE.

Berger trop inhumain , est-ce la récompense,
Que je devois espérer de ta foi ?
Pren Melampe & mon cœur, ils se donnent à toi ;

Mais ne me prive pas de ta douce presence,
 Ne me dérobe pas mes uniques Soleils,
 Tes yeux ; oui tes beaux yeux, qui n'ont point leurs
 pareils :

Je veux être par tout ta compagne fidèle,
 Et par tout te marquer ma confiance & mon zèle :
 Je sécherai ton front, & pour te délasser,
 Tu pourras dans mon sein appaiser tes alarmes ;

Et lors que tu voudras chasser,
 Pour soulager ton bras, je porterai tes armes :
 Et si dans ces noires Forêts
 Tu ne recontres point de proie,
 Je serai le but de tes traits,
 Et recevrai tes coups, & la mort, avec joie.

Mais, ô Dieux ! je lui parle en vain :
 Il ne m'écoute pas, ce Berger inhumain :
 Fui, cruel, de ton sort je suis inséparable,
 Je te suivrai par tout, malgré ta dureté,
 Même jusqu'à l'enfer le plus insupportable,
 Si l'on en peut trouver qui soit plus redoutable,
 Que ma douleur, & que ta cruauté.



S C È N E IV.

C O R I S Q U E.

LA Fortune me favorise
 Au de-là même de mes vœux,
 Et secondant mon entreprise,
 M'accorde enfin ce que je veux :
 Elle me rit avec justice,
Je ne néglige rien pour la rendre propice ;
 Elle est puissante, & les mortels,
Non sans juste sujet, lui dressent des Autels.
Cependant, on a beau la nommer immortelle,
Il faut la caresser, aller au devant d'elle,
Lui préparer la voie, attendre sa faveur :
Les esprits négligeans n'ont jamais de bon-heur,
 Si je n'avois acquis la confiance,
 Et l'amitié d'Amarillis,
 Tous mes desseins seroient ensevelis,
Et je ne pourrois pas exercer ma vengeance :
 Une autre, moins fine que moi ;
Auroit de sa rivale évité la présence,
Et d'un esprit jaloux montrant la violence,
 N'auroit gardé ni mesure, ni foi :
 Un ennemi n'est pas à craindre,
 Qui se déclare ouvertement ;
 Mais celui qui fait feindre,

34 LE BERGER FIDÈLE.

Er cacher son ressentiment ,
 Soit dans le calme , ou dans l'orage,
 Un écueil caché sous les flots
 Trompe l'art du Pilote , & perd les Matelots,
 Par un déplorable naufrage;
 Qui ne fait feindre d'être ami ,
 * Ne peut jamais se venger qu'à demi.
 On verra ce que je sai faire ,
 Puis qu'à mes grans desseins le sort n'est pas con-
 traire;
 Amarillis ne sauroit m'abuser,
 Et c'est en vain qu'elle veut déguiser
 L'amoureux tourment qui la presse;
 Elle se jouë à sa Maîtresse :
 Je suis trop bien instruite aux mistères d'Amour,
 Et je ferai paroître au jour
 Le feu , qui la brûle sans cesse.
 Je ne croi point qu'une jeune Beauté,
 Qui ne vient que d'éclorre
 Ainsi qu'une naissante Aurore ,
 Puisse garder long-tems sa tendre liberté ;
 Lors qu'un Amant l'a cajolée ,
 Après qu'elle a goûté les premières douceurs
 Que l'Amour verse dans les cœurs,
 Par tant de doux appas son ame est ébranlée ,
 Et celui qui pense autrement ,
 Fait sur cette matière un mauvais jugement :
 Mais je connois du sort la puissance suprême ;
 Amarillis vient en ces lieux.
 Je veux pour mes desseins me servir d'elle-même,
 Et cependant me cacher à ses yeux.

S C E-

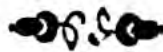


S C E N E V.

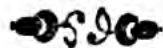
AMARILLIS, CORISQUE.

AMARILLIS *parle seule.*

Sombre & noire Forêt , heureuse Solitude,
 Veritable séjour du calme & du repos,
 Vous flatés si bien à propos
 Mon amoureuse inquiétude ,
 Que c'est avec plaisir que je viens vous revoir,
 Pour charmer avec vous mon secret des-espoir.

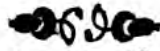


Je recevrais du Ciel une faveur extrême,
 Qui combleroit mon cœur de joie & de plaisir ;
 S'il vouloit seconder mon amoureux desir,
 Et me laisser vivre à moi-même,
 Je ne changerois pas les ombres de ce Bois ,
 Pour ces Champs que la Fable a chantés tant de
 fois.

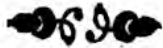


A juger sainement, tous les biens de ce monde
 Sont des plus grands malheurs la source trop fé-
 conde;

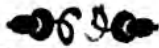
Le plus riche est plus indigent ;
 Et par un malheur sans remède,
 Lors qu'il croit posséder son or & son argent,
 Il en est possédé plus , qu'il ne le possède.



Malgré son faux éclat , & sa légereté,
 On aime la Fortune , on aime ses caresses,
 Mais pour ne point flater la vérité ,
 Ce sont de beaux liens de nôtre liberté ,
 Plûtôt que des richesses.



A quoi sert la beauté , la jeunesse , & l'honneur,
 Le sang illustre & la grandeur :
 On a beau posséder mille & mille heritages,
 Avoir des Parcs & des Châteaux,
 Nourrir mille & mille Troupeaux
 Dans de gras pâturages,
 Ce n'est que fumée & que vent,
 Si parmi tous ces biens le cœur n'est pas content.

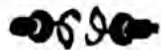


Que cette Bergère est heureuse.
 Qui n'étant point ambitieuse,
 Qui riche d'elle-même , & non pas de dehors,
 A peine couvre son beau corps
 D'une jupe , qui n'est ni riche ni pompeuse,
 Dont la seule blancheur jointe à la propreté
 Fait tout le prix & toute la beauté !

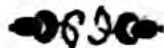


Sans douleur , & sans espérance,
 Elle n'a rien ; mais elle ne sent pas

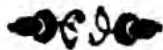
Les foudris dévorans que font naître ici bas
 Et la misere & l'abondance :
 Son cœur n'a point d'ambition ;
 Ce desir d'amasser , que l'avarice enfante,
 Na j'amaïs fait sur elle aucune impressïon ;
 Rien ne la trouble , & rien ne la tourmente,
 Elle est pôvre, il est vrai, mais son ame est contente.



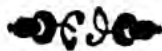
Avec ce qui croît dans les champs,
 Elle cultive les presens,
 Qu'elle a reçûs de la Nature ;
 Elle en écoute les avis,
 Et se servant du lait de ses tendres Brebis,
 En conserve son tein , & prend sa nourriture.



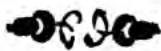
Pour ses naturelles douceurs,
 Qui seroient à la Cour des graces nompareilles,
 Et qui gagneroient tous les cœurs ,
 Elle les entretient du miel de ses Abeilles.



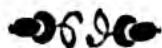
Enfin , dans un secret Canal,
 Le pur & liquide cristal
 D'une douce & claire fontaine,
 Lui sert de Conseiller , de fard , & de miroir ;
 Elle s'y baigne , & s'y fait voir
 Sans confusion , & sans peine ;
 Et son esprit alors goûte un repos si doux,
 Qu'elle croit aisément qu'il est commun à tous.
 C'est



C'est en vain que le Ciel fait gronder le Tonnerre.
 Qu'il s'arme de couroux, & que d'épais broüillards
 Dérobent à la Terre
 Et sa lumière & ses regards;
 Qui ne possède rien, n'a rien qui l'épouventes;
 Elle est pôvre, il est vrai, mais son ame est contente.



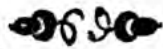
Un seul souci lui tient au cœur
 Qui ne lui cause point de peine ;
 C'est que son cher Troupeau païsse dedans la Plai-
 Et qu'il conserve sa vigueur. (ne,
 Cependant, l'Amour qui l'inspire
 Animant ses yeux amoureux
 De mille & mille nouveaux feux,
 Elle en nourrit l'ardeur du Berger qui soupire,
 De cet heureux Berger dont l'Amour a fait choix,
 Et qu'elle n'a reçû ni du Ciel, ni des Loix.



A l'ombre d'une Palissade
 Que des Mirtes toufus couvrent de toutes pars,
 Elle envoie & reçoit mille amoureux regards
 Au Berger, qui lui rend œillade pour œillade :
 Elle ne ressent point d'ardeur
 Que sans rougir & sans contrainte
 Elle n'en découvre l'atteinte
 A cet heureux Amant qui cause sa langueur,
 Mais elle n'a rien dans le cœur,

Que

Que ce tendre Berger à son tour ne ressente,
Elle est pôvre, il est vrai, mais elle est trop contente.



O que cette vie a d'appas ?
Qu'elle est pour moi pleine de charmes !
Ses douceurs ne permettent pas
Qu'on pousse des soupirs, ni qu'on verse des larmes ;
Que même avant mourir on endure la mort,
Et la mort la plus rigoureuse.
Que ne puis-je changer mon déplorable sort
avec le doux repos de cette vie heureuse !

Mais , n'est-ce point Corisque que je voi ;
Qui s'avance & qui vient à moi ?
Ma Corisque , je suis ravie
De te rencontrer en ces lieux.

CORISQUE.

Ma belle Amarillis , plus chere que ma vie,
Et que j'aime plus que mes yeux,
Quelle nouvelle inquiétude
T'ameine en cette Solitude ?

AMARILLIS.

Mal-à-propos aurois-je du souci ,
Puis que je te rencontre ici.

CORISQUE.

Ton image est si bien dans mon ame imprimée,
Et je t'aime si tendrement,
Que je pensois à toi dans ce même-moment ;
Et je disois , que si j'étois aimée ,
Tu n'aurois pas été si long-tems sans me voir ;
Mais tu ne n'aimes plus , & c'est mon des-espoir.
AMA-

90 LE BERGER FIDÈLE.

A M A R I L L I S.

Tu le dis sans raison , juge mieux de mon ame ;

C O R I S Q U E.

Il faut , Amarillis , qu'aujourd'hui je te blâme
De ne m'avoir pas dit que tu vas épouser . . .

A M A R I L L I S.

Moi ?

C O R I S Q U E.

Toi-même , il est tems de ne plus déguiser.

A M A R I L L I S.

C'est une chose que j'ignore.

C O R I S Q U E.

Quoi , mon cœur , préten-tu dissimuler encore ?

A M A R I L L I S.

Corisque , je voi bien que tu te ris de moi ?

C O R I S Q U E.

Personne ne raille que toi.

A M A R I L L I S.

Parle-tu tout de bon , seroit-il bien croiable

Que mon himen se fit si promptement ?

C O R I S Q U E.

Ma chere Amarillis , rien n'est plus veritable ;

Mais on ne l'a pas fait sans ton consentement.

A M I R I L L I S.

Je sai bien que je suis promise ;

Mais que cet himen soit conclu ,

Je l'ignore , Corisque , & j'en suis fort surprise.

Qui t'a donc fait savoir qu'il étoit résolu ?

C O R I S Q U E.

Mon Frere , qui par tout n'entend dire autre chose.

Mais , d'où vient donc ce trouble , & quelle en est
la cause ?

Faut-

Faut-il se troubler pour cela ?

A M A R I L L I S.

Ah ! c'est un dangereux passage ;
Et ma Mere m'a dit , parlant du mariage ,
Que l'on renaiſſoit ce jour-là.

C O R I S Q U E.

On renaît , mais pour être encore plus heureuſe :
Cet eſpoir devoit t'obliger
A ne te point tant affliger.

Pourquoi ſoupires-tu ? je te voi fort réveuſe ,
Ton fort n'est pas ſi rigoureux ,
Et laiſſe ſoupirer un autre malheureux.

A M A R I L L I S.

Quel malheureux ?

C O R I S Q U E.

Mirtil , qui par cette nouvelle
Fût faiſit tout à coup d'une douleur mortelle :
Mon Frere devant lui m'a tenu ce diſcours ,
Et je croi que ſans mon ſecours
Il fût mort à nos yeux accablé de triſteſſe.

Moi , pour ſouſlager ſa foibleſſe ,
Je lui promis de rompre abſolument

Les liens de ton himenée ,
Ou du moins d'apporter quelque retardement
A cette fatale journée :

Ce que je lui promis , ce fût pour le flater ;
Mais je pourrois peut-être encoir l'exécuter.

A M A R I L L I S.

Oſerois-tu bien l'entreprendre ?

C O R I S Q U E.

Pourquoi non ?

A M A R I L L I S.

Et comment ?

CORISQUE.

Avec facilité,

Pourvû que ton esprit y veuille condécendre,
Et banir la timidité.

A M A R I L L I S.

Si j'osois m'afsûrer sur ta fidélité,
Et qu'un heureux succès flatât mon espérance,
Je pourrois te dire un secret,
Que mon cœur tient caché dans un profond silence.

CORISQUE.

Ai-je fait voir encor un esprit indiscret ?
Peux-tu m'accuser d'inconstance ?
Que la Terre s'ouvre soûs moi,
S'il m'arrive jamais de te manquer de foi.

A M A R I L L I S.

Lors que je songe à la disgrâce
Qui me va ranger soûs les loix
D'un jeune Epoux, qui n'aime que les Bois
Et que le plaisir de la chasse ;
Quand je voi qu'il me fuit, & qu'il ne m'aime pas,
Que je sai que Melampe, & les Bêtes sauvages,
Ont pour lui de plus doux appas
Que les traits des plus beaux visages ;
C'est le juste sujet qui me fait soupirer :
Je m'abandonne aux pleurs, & n'ose en murmurer.
L'honneur me deffend de m'en plaindre,
Mon Pere, & la Déesse, ont droit de m'y contraindre,
Ils ont reçû ma foi, j'en ai fait le serment :
Si tu pouvois adroitement
Rompre ces nœuds qui lient ma franchise,
Sans intéresser mon honneur,
Et sans blesser la foi promise,
Tu serois mon salut, & l'espoir de mon cœur.

C'est

C'est un juste sujet de soupirs & de larmes,
Je te plains, mon aimable sœur,
Et j'ai dit mille fois, en faveur de tes charmes,
Faut-il les exposer au mépris d'un Chasseur ?
Je trouve en ta conduite un peu trop de sagesse,
Ton esprit est trop scrupuleux :
Que n'as-tu plus de hardiesse,
Et que ne te plain-tu d'un sort si rigoureux ?

A M A R I L L I S.

La honte m'en empêche, elle étouffe ma plainte.

C O R I S Q U E.

Ah! ma Sœur, de quel mal ton ame est-elle atteinte ?

J'aimerois mieux souffrir les plus vives douleurs,
Les transports furieux, la fièvre, & ses ardeurs :
Si tu veux écouter mon amitié fidelle,
Tu chasseras la honte, & te déferas d'elle;
C'est assés que du cœur on la chasse une fois.

A M A R I L L I S.

On peut mal-aisément en surmonter les Loix;
Quand on veut l'étoufer, elle trouve un passage,
Et du cœur aussi-tôt elle fuit au visage.

C O R I S Q U E.

Quand on cache ses maux, loin de les faire voir,
Ce silence forcé produit le desespoir :
Si tu m'avois plutôt découvert ta pensée,
Tu serois maintenant libre & débarassée :
Tu verras aujourd'hui l'effet de mon secours,
De tes mortels ennuis j'arrêterai le cours;
Tu ne pouvois choisir une ame plus discrète
Pour découvrir ton cœur, & ta peine secrète :

Maïs

Mais ne voudras-tu pas te choisir un Amant.
Quand d'un fâcheux Epoux je t'aurai dégagée ?

A M A R I L L I S.

Lors que de ce fardeau je serai soulagée,
Nous songerons après à cet engagement.

C O R I S Q U E.

Au fidèle Mirtil donne quelque espérance,
C'est le mieux-fait des Bergers d'alentour ;
Et soit par sa tendresse, ou bien par sa constance,
Le plus digne de ton amour.
Cependant à ses feux tu parois si crüelle,
Que tu laisses mourir un Amant si fidelle:
Mais si tu ne veux pas soulager ses douleurs,
Souffre au moins qu'il te dise, Amarillis, je meurs.

A M A R I L L I S.

Il devrait accorder le repos à son ame,
Et jusqu'à la racine arracher ce desir
Qui ne fait qu'augmenter sa flâme,
Et prolonger son déplaisir.

C O R I S Q U E.

Eh ! de grace, avant qu'il exspire,
Ecoute-le un moment, c'est tout ce qu'il desire.

A M A R I L L I S.

Cela redoubleroit sa peine & son ennui.

C O R I S Q U E.

Ce soin te doit toucher plus foiblement que lui.

A M A -

A M A R I L L I S.

On pourroit le tourner à mon defavantage.

C O R I S Q U E.

Ma chere Amarillis , tu manques de courage.

A M A R I L L I S.

J'aime mieux paroître sans cœur ,
Que blesser mon devoir , & les loix de l'honneur.

C O R I S Q U E.

Et je puis à mon tour te refuser de même.
Adieu, puis que tu veux toujourns me résister.

A M A R I L L I S.

Ah ! ne pars pas si-tôt , tu fais bien que je t'aime.

C O R I S Q U E.

Promes-moi donc de l'écouter ?

A M A R I L L I S.

Oui , je te le promets , borne-là ta demande.

C O R I S Q U E.

C'est tout ce que je veux, la faveur n'est pas grande.

A M I R I L L I S.

Qu'il ne me fasse point, sur tout, de longs discours,

Ou j'en interromprai le cours ;

Qu'il me parle de loin , & que nôtre entrevûë

Soit un coup du hazard , & semble être imprévûë.

C O R I S Q U E.

Tout ira selon ton desir.

Il faut bien de la complaisance

Pour contenter ton innocence :

Mais

Mais quel tems pourras-tu choisir
Pour écouter Mirtil , & souffrir sa presence ?

A M A R I L L I S.

Tu peux regler le tems ; moi je vai m'informer
D'un himen , dont encor je me sens alarmer.

C O R I S Q U E.

Va ; mais adroitement ménage cette affaire,
Ecoute auparavant un avis nécessaire

A quoi je viens maintenant de penser ;
Vien seule dans ce Bois , résou-toi de laisser
Les autres Nimphes de ta suite,

Comme si le hazard t'avoit ici conduite.
Filis , Nérine, Aglaure, Elise , & Licoris,
Toutes , comme tu sçais , adroites & fidelles,
Se rendront avec moi sous ces arbres fleuris :

Tu n'auras rien à craindre d'elles,
Au jeu des yeux bandés nous prendrons nos ébas ;
Et Mirtil, qui ne saura pas
Quel sujet ici nous assemble,
Pourra croire facilement
Que nous sommes ensemble
Pour nous divertir seulement.

A M A R I L L I S.

J'approuve assés ce que tu me proposes ;
Mais je veux que , sur toutes choses ,
Les Nimphes ne soient pas témoins de l'entretien,
Et qu'elles n'en entendent rien.

C O R I S Q U E.

Rassûre ton esprit, & dissipe tes craintes ;
Tu n'auras pas sujet de me faire des plaintes ,
Ton esprit sera satisfait.
Cependant hâte-toi de faire ton voiage ,

Et

Et songe à quoi l'Amour t'engage ,
Pour celle qui te sert d'un zèle si parfait.

A M A R I L L I S.

Puisque j'ai mis mon cœur entre tes mains , Coris-
que ,

Tu n'as point à courir de risque ;

Tu peux aisément l'enflâmer ,

Et selon ton desir tu peux t'en faire aimer.

C O R I S Q U E.

Son cœur paroît bien ferme , & son ame imprena-
ble ,

A mes discours elle est inexorable :

Mais si je ne puis la domter ,

Si son cœur ne veut pas se rendre ,

Des douceurs de Mirtil peut-elle se deffendre ?

Pourra-t'-elle lui résister ?

Je sai ce qu'un Amant peut faire

Par ses tendres discours , sur un cœur innocent :

Quand il a le secret de plaire ,

Le charme n'est que trop puissant :

Si je puis une fois la conduire où je pense ,

Je saurai tous ses sentimens ,

Et par une apparente & fausse confidence ,

Je pourrai pénétrer ses secrets mouvemens :

Et lors que de son cœur je serai la maîtresse ,

Il me sera facile alors d'en disposer :

Et loin qu'on me puisse accuser

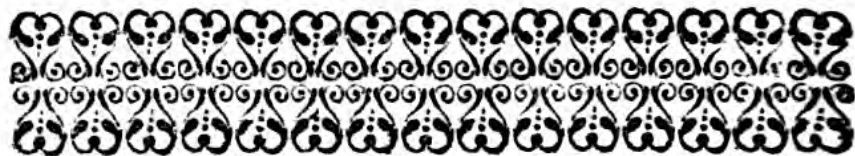
D'avoir mis en usage & la ruse & l'adresse ,

On dira que depuis long-tems

L'Amour la possédoit , qu'elle en estoit séduite ,

Et qu'enfin cet Amour sans doute l'a conduite

Dans les pièges , que je lui tens.



S C È N E VI.

CORISQUE, SATARE.

CORISQUE.

Justes Dieux ! je suis morte.

SATIRE.

Et moi je suis en vie.

CORISQUE.

Revien , Amarillis , Corisque t'est ravie.

SATIRE.

Tu l'appelles en vain , & j'ai ce que je veux.

CORISQUE.

Ah ! tu m'arraches les cheveux.

SATIRE.

Je t'avois si long-tems attenduë au passage,
Que je t'ai fait donner enfin dans le panneau :

J'ai maintenant un autre gage,
Et je ne serai plus trompé par un manteau.

CORISQUE.

Quoi , Satyre , peux-tu , sans que je te résiste,
Me traiter si cruellement ?

S A-

SATIRE.

J'avois pour ce dessein suivi toûjours ta piste,
Et je ne prétens pas te traiter doucement.
Quoi , n'es-tu point cette Nimphe fameuse,
Cette Corisque si trompeuse,
Qui par de feints discours , des regards composés,
Et par de vaines espérances ,
As flaté si souvent nos esprits abusés
De l'éclat de tes récompenses ?

CORISQUE.

Je suis Corisque , & tu n'en doutes pas :
Mais enfin , aimable Satire,
Tu ne vis plus sous mon Empire ,
Et tu méprises mes appas.

SATIRE.

Maintenant je suis agréable ;
Mais quand par un esprit léger
Tu m'as abandonné pour l'amour d'un Berger ,
Je n'étois pas alors , sans doute , fort aimable.

CORISQUE.

Non , je ne fis jamais ce tort à ton amour.

SATIRE.

Peut-on voir une plus belle ame ?
Sans doute c'est à tort qu'aujourd'hui je te blâme,
Que je mets tes desseins & ta malice au jour.

Te souviens-tu des vols que j'ai faits pour te plaire ,
 De la robe , de l'arc , du voile que je pris ?
 J'espérois en avoir ton amour pour salaire ,
 D'un autre Amant ce fût le digne prix ,
 Et moi je fus païé d'un injuste mépris.

Te souviens-tu de la belle guirlande
 Dont je t'avois fait une offrande ?
 A Nifus tu la fus offrir.

Enfin à la Caverne , au Bois , à la Fontaine ,
 J'ai veillé , j'ai pris tant de peine ,
 Que tu n'as point d'Amant qui voulut tant souffrir.

Etois-je alors aimable , esprit plein d'artifice ?
 Avois-je l'art de plaire & de charmer tes yeux ?
 Tu te repentiras de ta noire malice ,
 Puis que je te tiens en ces lieux.

CORISQUE.

Tu me traînes , Satire , avecque violence.

SATIRE.

Ne prétens pas , ingrata , échaper de mes mains ,
 De tes mépris je veux tirer vengeance ;
 Et puis que mes efforts ont toujours été vains ,
 Que je n'eus que ton voile autrefois pour conquête ,
 Il faudra qu'à ce coup tu me laisses la tête.

CORISQUE.

Ne me déchire point , je veux bien arrêter ;
 Mais souffre que je parle , & daigne m'écouter.

SATIRE.

Parle.

CORISQUE.

Je ne saurois , & je suis trop contrainte.

SATIRE.

Je ne te laisse point aller ,
 Rien ne peut, en malice, aujourd'hui t'égaller :

Tu

Tu voudrais cependant songer à quelque feinte.

CORISQUE.

Je ne partirai point, je t'engage ma foi.

SATIRE.

Quelle foi, perfide & méchante ?

En oſes-tu parler avecque moi ?

En l'art de me tromper tu n'es que trop ſavante :

Mais je veux t'entraîner, pour me venger de toi,

Dans une Caverne profonde,

Où les mortels n'ont pas encore été,

Où même le flambeau du monde

Ne porta jamais ſa clarté ;

Là je t'expliquerai ce que j'ai projeté,

Tu ſeras le témoin dans cette priſon noire

Et de ta honte, & de ma gloire.

CORISQUE.

Ah ! cruel, peux-tu bien avec tant de rigueur

M'arracher mes cheveux, les liens de ton cœur ?

Peux-tu maltraiter ce viſage,

Qui de ton cœur ſoumis a mérité l'hommage ?

Et pourras-tu faire ſouffrir

Celle, que tu trouvois ſi belle,

A qui tu montrois tant de zèle,

Et pour qui tu voulois mourir ?

O Dieux ! ſur qui doit-on fonder ſon eſpérance ?

Quel ſera deſormais l'appui de l'innocence ?

SATIRE.

Perfide, c'eſt en vain que tu veux me gagner

Par tes engageantes careſſes ;

Je connois tes détours, je connois tes fineſſes,

Et je ne veux point t'épargner.

CORISQUE.

Cher objet de mon cœur , trop aimable Satire,
 Ne pourrai-je point te toucher ?
 Tu n'as pas un cœur de rocher :
 Regarde qu'à tes piés je pleure & je soupire ;
 Pour obtenir pardon , j'embrasse tes genoux ,
 Fai-moi grace aujourd'hui , par cet amour extrême
 Qui te faisoit sentir ce qu'on sent quand on aime ;
 Par ces yeux dont l'éclat te paroissoit si doux ,
 Ces yeux que tu nommois deux Astres pleins de
 charmes :
 Et qui sont maintenant deux fontaines de larmes ;
 Laisse-toi donc fléchir , écoute l'amitié ;
 Si ce n'est par amour , laisse-moi par pitié.

SATIRE.

Elle a touché mon cœur , & je sens la tendresse
 Qui s'empare dé-jà d'un reste de foiblesse
 Qui m'avoit si long-tems arrêté dans ses fers :
 Mais enfin bien loin de me rendre ,
 Je saurai toujours me deffendre
 De tes artifices divers.
 Tu fais l'art de trahir avec plus d'assurance
 La plus secrète confidence ,
 Sous un masque trompeur tu caches tes ressorts,
 Sous une douceur apparente
 On voit toujours Corisque & perfide & méchante ;
 Ainsi pour m'échaper , tu fais de vains efforts.

CORISQUE.

O Dieux ! tu m'emportes la tête ;
 Accorde-moi , Satire , une faveur ; Arrête.

SATIRE.

Quelle faveur ?

CO-

CORISQUE.

Permets que je parle un moment.

SATIRE.

Pense-tu m'inspirer quelque doux sentiment
Par des paroles si flatteuses,
Et par des larmes si trompeuses ?

CORISQUE.

De grace, laisse-moi, veux-tu me déchirer ?

SATIRE.

Tu sauras mon dessein, sui-moi sans murmurer.

CORISQUE.

Tu n'as point de pitié des peines que j'endure.

SATIRE.

Je n'en dois point avoir pour une ame parjure.

CORISQUE.

Rien ne peut t'ébranler ?

SATIRE.

Non, je ne change pas
Pour tes enchantemens, ni pour tes doux appas.

CORISQUE.

Tu serois de mes yeux une indigne conquête.
Infame composé d'un Homme & d'une Bête,
Monstre de la Nature, effroyable Animal,
Qui n'as rien en laideur sur la Terre d'égal,
Si tu crois que pour toi Corisque est insensible,
Qu'à tes soins, qu'à tes vœux son ame est inflexible,
Tu ne te trompes point; hé! que pourrois--je aimer?
As-tu quelques attraits qui puissent me charmer ?
Aimerai-je ce groin, cette barbe crasseuse,
Ces oreilles de Bouc, cette bouche écumeuse,
Ou, pour mieux m'expliquer, cet Antre ténébreux,
Qui, dégarni de dents, est encor plus affreux !

SATIRE,

Ose-tu m'outrager avec tant d'insolence ?

CORISQUE.

Tu ne dois pas attendre une autre récompense,
 Puis que ta cruauté me traite indignement,
 Et qu'à fléchir ton cœur ma voix est impuissante,

SATIRE.

Et je t'arracherai ta langue médisante,
 De tes méchancetés le fatal instrument.

CORISQUE.

O si tu m'approches, infame ?

SATIRE.

Quoi je souffrirai qu'une Femme,
 Qu'aisément sous mes pieds je pourrais écraser,
 Sans craindre mon courroux, vienne me mépriser ?
 Tremble, perfide, tremble.

CORISQUE.

Et que peux-tu me faire ?

SATIRE.

Te manger, pour me satisfaire.

CORISQUE.

Mais tu n'as point de dents je crains peu ton courroux.

SATIRE.

Juste Ciel ! comment souffrez-vous
 Une audace si criminelle,
 Et que ne me vengés-vous d'elle ?
 Malgré tous tes efforts : ingrate, tu suivras,
 Quand j'y devrois laisser mes bras.

CORISQUE.

Je ne suivrai point une Bête,
 Quand j'y devrois laisser ma tête.

S A-

SATIRE.

Nous allons voir qui de nous deux
Se montrera plus vigoureux.

CORISQUE.

Tire, & roms-toi le coup, pour prix de la dispute.

SATIRE.

O Dieux ! quelle crûelle chute !
Malheureux que se suis, j'ai les reins tout brisés,
J'ai la tête cassée, & les os écrasés,
Il s'en faut peu que je ne meure.
Qui viendra pour me secourir ?
Mais comment peut-elle courir,
Lors que sa tête me demeure ;
Vous, Nymphes & Bergers, venés voir promptement
L'effet d'une Magie incroyable & nouvelle,
Une Nimphe sans tête, & qui court librement.
Qu'elle est légère, hélas ! qu'elle a peu de cervelle !
Le sang n'en coule point, c'est mon étonnement :
Mais qu'est-ce que je voi, mon erreur est extrême.
O Dieux ! que je suis insensé !
Je la croiois sans tête, & je le suis moi-même :
Me voila bien récompensé,
Tous mes efforts sont vains, mon attente est trom-
pée,
Je pensois la tenir, elle m'est échapée.
N'étoit-ce pas assés d'avoir l'esprit trompeur,
Les yeux, la mine, & le visage,
Le ris, le geste, & le langage,
Sans avoir les cheveux de même que le cœur ?
Célebres Cignes du Parnasse,
Voila cet or que vous chanés,

Ces beaux rêts où les cœurs se trouvent arrêtés ;
Voilà ces ornemens qui donnent tant de grace.

Flateurs , rougissés de vos Vers ;

Et montrés à tout l'Univers

Les crimes d'une Enchanteresse ,

Qui violant l'azile des tombeaux ,

Y vole des cheveux , dont avec son adresse

Elle se fait après des ornemens nouveaux.

Les cheveux de cette Bergère

Vous doivent faire horreur comme ceux de Mégère.

Ne dites plus , Amans , que ce sont les beaux nœux

Qui captivent vôtre franchise ?

Si vous croiés qu'elle y soit prise ,

Dégagés-la sans peine , & sans faire des vœux :

Mais je ne trouve pas mon ardeur assés pointe

Pour rendre publique sa honte ,

La celeste Pêruque éclatante en beauté ,

Ne fût jamais si mémorable ,

Que je veux rendre méprisable

Celle, qui m'avoit enchanté.

ACTE

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

1919

1920

1921

1922

1923

1924

1925

1926

1927

1928

1929

1930

1931

1932

1933

1934

1935

1936

1937

1938

1939

1940

1941

1942

1943

1944

1945

1946

1947

1948

1949

1950

1951

1952

1953

1954

1955

1956

1957

1958

1959

1960

1961

1962

1963

1964

1965

1966

1967

1968

1969

1970

1971

1972

1973

1974

1975

1976

1977

1978

1979

1980

1981

1982

1983

1984

1985

1986

1987

1988

1989

1990

1991

1992

1993

1994

1995

1996

1997

1998

1999

2000

2001

2002

2003

2004

2005

2006

2007

2008

2009

2010

2011

2012

2013

2014

2015

2016

2017

2018

2019

2020

2021

2022

2023

2024

2025

2026

2027

2028

2029

2030

2031

2032

2033

2034

2035

2036

2037

2038

2039

2040

2041

2042

2043

2044

2045

2046

2047

2048

2049

2050

2051

2052

2053

2054

2055

2056

2057

2058

2059

2060

2061

2062

2063

2064

2065

2066

2067

2068

2069

2070

2071

2072

2073

2074

2075

2076

2077

2078

2079

2080

2081

2082

2083

2084

2085

2086

2087

2088

2089

2090

2091

2092

2093

2094

2095

2096

2097

2098

2099

2100





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M I R T I L.

Agréable Printems , jeunesse de l'Année,
 Qui formes un tapis de diverses couleurs,
 Qui fais naître & briller les amours & les
 fleurs,

Dont si pompeusement la terre est couronnée ;
 Tu reviens dans ces lieux , mais avec tes zéphirs
 Tu ne ramènes pas ma joie & mes plaisirs ;
 Tu reviens étaler tes beautez & ta gloire ;

Mais de ton aimable retour
 Il ne me reste rien que la triste mémoire
 Du précieux trésor qu'a perdu mon amour :

Tu parois toujours agréable,
 Et l'on te voit sans cesse à toi-même semblable.
 Je trouve dans mon sort beaucoup de changement,
 Celle que j'adore & que j'aime
 Me traite plus cruellement,

Et toutefois mon cœur brûle toujours de même.

Amères douceurs de l'Amour ,

Qui causés aux Amans mille maux en un jour.

Que vôtre apparence est trompeuse !

Sans doute il est fâcheux de ne vous goûter pas ;

Mais après que le cœur a senti vos appas ,

La douleur de la perte est bien plus regoureuse ;

On auroit en aimant un destin trop heureux

Si la félicité des Esprits amoureux

Accompagnoit toujours leur vie & leur victoire :

Ou, si le Sort enfin contraire à leurs desirs,

Les privoit de tous leurs plaisirs ,

Ils seroient trop heureux d'en perdre la mémoire.

Mais si mon esprit n'est déçû ,

Dans le dessein qu'il a conçu ;

Si mes amoureuses pensées

Ne prennent un trop grand effor ,

Je dois voir mon Soleil , mon unique trésor ,

Et lui faire un récit de mes peines passées :

Je verrai cette belle , avec tous ses appas

Arrêter ses yeux & ses pas

Pour écouter ici mes soupirs & ma plainte ,

Et mes yeux affamés de voir cette beauté ,

Dont mon ame souffre l'atteinte ,

S'attacheront sur elle avec avidité.

Cette Beauté qui m'est si chère

Tournera contre moi ses yeux pleins de colère :

Mais si ce bel objet ne me veut secourir,

Et si mon amour ne la touche ,

Qu'elle jette un regard si fier & si farouche ,

Qu'il me perce le cœur , & me fasse mourir ;

C'est en vain que pour toi si long tems je soupire ,

O doux & précieux moment !

Bien-heureux si je puis , après tant de tourment

Voir

LE BERGER FIDÈLE. 115

Voir ces aimables yeux qui causent mon martire.
Tous ces lieux vont être embellis
De la charmante Amarillis :
Ergaste m'a promis que j'y verrois la Belle ,
Et Corisque avec elle ;
Du beau jeu de l'Aveugle elles ont fait le choix
Pour se mieux divertir à l'ombre de ce Bois :
Mais je ne trouve ici d'aveugle que toi-même ;
Quand on est Amoureux , on veut tout éprouver :
Par les soins d'un Ami que j'aime ,
Je cherche la lumière , & ne la puis trouver.
Mais quel retardement vient traverser ma joie ?
N'est-ce point que le Sort, jaloux de mon bonheur,
Exerce contre moi son injuste rigueur ,
Et ne veut pas que je revoie
Celle , à qui j'ai donné mon cœur ?
D'un trouble inopiné je ne puis me défendre.
Et je reconnois bien que les moindres momens,
Quand on a le cœur un peu tendre ,
Durent plus d'un siècle aux Amans ,
Lors qu'ils sont obligés d'attendre
Ce qui doit finir leurs tourmens.
Peut-être de Corisque ai-je trompé l'attente ,
Et lassé malgré moi son ame impatiente :
Peut-être dans ce Bois suis-je arrivé trop tard ,
Malgré toute ma diligence ;
Et mon malheur , ou le hazard ,
Ravit à mes desirs toute leur espérance.
Ah ! si je dois souffrir un si rigoureux sort,
Rien ne peut m'empêcher de me donner la mort.



SCÈNE II.

AMARILLIS, MIRTIL, CORISQUE.
Chœur de Nymphes.

AMARILLIS.

Enfin , puis que le fort l'ordonne,
Me voila donc les yeux bandés.

MIRTIL.

O Dieux ! quel éclat l'environne !
Tous mes sens en sont possédés.

AMARILLIS.

Nymphes , qu'est-ce qui vous amuse ?

MIRTIL.

Douce & charmante voix, dont mon ame confuse
Reçoit du même coup qui trouble ma raison
La blessûre & la guérison.

AMARILLIS.

En quels endroits du Bois êtes-vous retirées ?

Où vous êtes-vous égarées ?

Corisque , Lisette , approchés ,

Est-ce ainsi que vous-vous cachés ?

MIRTIL.

Incomparable objet pour qui mon cœur soupire,

Et

Et que je veux aimer au delà du tombeau,
 C'est maintenant que l'on peut dire,
 Que l'Amour est aveugle, & qu'il porte un bandeau.

A M A R I L L I S.

Vous qui prenés ici le soin d'être mes guides,
 Et d'afsûrer mes pas timides ;
 Nymphes , éloignés-moi des arbres d'alentour,
 Quand vous verrés ici les autres de retour :
 Menés-moi dans un grand espace,
 Afin que rien ne m'embarasse ;
 Et tout autour de moi vous pourrés commencer
 Le jeu divertissant qui nous doit exercer.

M I R T I L.

Que deviendrai-je enfin , & quel est l'avantage
 Que me peut apporter cet innocent plaisir ?

Rien ne flate ici mon desir ;
 Et Corisque qui m'encourage,
 Et qui seule guide mes pas .

Pour mon mal-heur ne paroît pas,
 O Ciel ! favorisés un Amant misérable.

A M A R I L L I S.

Toute nostre Troupe agréable
 Est enfin arrivée , & le bruit que j'entens
 M'avertit ahsés qu'il est tems
 De commencer nôtre exercice.
 A quoi songés-vous donc ? quelle est vôtre malice ?
 Toujours sous le bandeau retiendrés-vous mes yeux ?

M I R T I L.

Que vois-je ? où suis je ? hélas ! ô Dieux !
 Souverains maîtres du Tonnerre ,
 Dites-moi si je suis au Ciel , ou sur la Terre ?
 Sa presence a surpris tous mes sens à la fois :
 Vos Globes azurés , dont la belle harmonie
 Est d'une douceur infinie ,

Ont-

114 LE BERGER FIDÈLE.

Ont-ils rien de si doux que le son de sa voix ?
Et vos plus brillantes étoiles,
Lors que la nuit estend ses voiles,
Ont-elles un aspect si doux & si charmant,
Que ce divin objet dans son aveuglement ?

A M A R I L L I S.

Tout de bon, Licoris, je croiois t'avoir prise,
Et c'est un arbre que j'ai pris :
Méchant, j'entens que tu ris
De ce que je me suis méprise.

M I R T I L.

Pourquoi ne suis-je pas cet arbre bien heureux ?
Le Ciel, pour comble de mes vœux,
Me devoit accorder cette faveur insigne.
Mais j'apperçois Corisque, elle fait quelque signe,
Je n'entens pas trop bien ce qu'elle veut de moi.

A M A R I L L I S.

Ne cesserai-je point de heurter contre toi,
Arbre le plus fâcheux qui soit dans ce bocage ?
Pourquoi n'es-tu point arraché ?
Elise, tu cours, mais je gage
Que j'irai te surprendre au lieu le plus caché.

M I R T I L.

Que veut encor Corisque ? elle s'offre à ma vûe,
Et me fait signe de la main :
Elle me paroît toute émûe,
Mais je ne fai pas son dessein.
Ne pourrai-je point le connêtre ?
Elle souhaiteroit, peut-être,
Que je fusse au milieu des Nymphes que je vois.

A M A R I L L I S.

Comment, tout le jour dans ce Bois
Faut-il jouer avec des Plantes ?

CORISQUE.

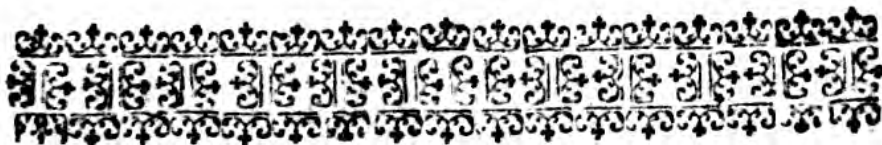
Après ces longueurs surprenantes,
 Il faut que malgré moi je quite ce Buiffon,
 Que je parle à Mirtil, que j'excite son zèle.
 Quoi, n'as-tu point le cœur aussi froid qu'un glaçon?
 Lâche, laisse-toi prendre, & cours au devant d'elle.
 Di-moi, Mirtil, n'atten-tu pas
 Qu'elle se jette entre tes bras?
 A ton heureux Destin ne veux-tu pas te rendre?
 Va, donne-moi ton dard, songe à te laisser prendre.

MIRTIL.

Ah! que j'accorde mal mes vœux & mes soupirs
 Avec si peu de hardiesse!
 Et que mon cœur a de foiblesse
 Avec de si pressans desirs!

AMARILLIS.

En verité je suis Bien lasse.
 Quoi, nulle d'entre-vous ne me vient secourir?
 Encore un coup je veux courir,
 Mais après je quite la place.
 Certes vous avés bonne grace,
 Voulés-vous me faire mourir?



SCÈNE III.

AMARILLIS, CORISQUE, MIRTIL.

AMARILLIS.
 A Glaure, enfin te voila prise;
 Malgré tous vos desseins le sort me favorise;

Tu

116 LE BERGER FIDÈLE.

Tu me veux échaper , mais inutilement ,
Car je t'embrasse étroitement.

CORISQUE.

Si je n'eusse poussé d'une main imprévüe
Cet Amant trop respectueux ,
Pour les faire approcher tous deux,
Je n'aurois jamais pû vaincre sa retenüe.

A M A R I L L I S.

Tu ne dis mot, Aglaure; est-ce quelqu'autre, ou toi ?
De grace parle, répon-moi.

CORISQUE.

Je mets ici son dard, & loin de leur presence,
Je prétens observer si bien
Ce qui se passera pendant leur entretien,
Qu'ils ne sauroient tous deux tromper ma vigilance.

A M A R I L L I S.

A ta taille , à tes cours cheveux,
Je te connois , Corisque, & c'est toi que je veux,
Pour te faire souffrir mille petits suplices,
Et pour te faire cent malices.
Mais quoi, tu ne dis rien quand tu reçois des coups ?
Ote-moi le bandeau dont tu m'avois voilée,
Et tu vas être régalée
D'un baiser si tendre & si doux,
Que ta bouche jamais n'en reçût un semblable ,
Hâte-toi donc, mon cœur, & sois-moi secourable :
Mais quoi, la main te tremble ? as-tu courû si fort,
Qu'il ne re reste plus d'haleine ?
Des ongles & des dents fait un dernier effort
Pour délier enfin ce bandeau qui me gêne.
As-tu si peu d'adresse ? atten donc un moment,
Je l'ôterai plus aisément.
Voila bien des nœux à défaire :

Non

Non , je ne pense pas les dénouer jamais,
Je saurai m'en venger , c'est toi qui les as fais,
Et c'est de ta malice un effet ordinaire :
Enfin j'en viens à bout, je recouvre mes yeux.

O Ciel ! que vois-je dans ces lieux ?

Je suis morte , je suis perduë :
Perfide, éloigne-toi promptement de ma vûë,
Et va porter ailleurs tes pas.

M I R T I L.

Cher objet de mon ame, ah ! ne vous troublés pas,

A M A R I L L I S.

Laisse-moi donc, te dis-je; est-ce ainsi qu'on en use ?
Te fers-tu de la force ainsi que de la ruse !

A moi , mes Compagnes , venés.

Quoi , seule vous m'abandonnés ?

Ne me retien donc plus avec tant d'insolence.

M I R T I L.

Qu'en vous laissant aller je sens de violence.

A M A R I L L I S.

Corisque m'a joué ce tour,

Je découvre ici sa finesse ;

Mais tu ne dois qu'à son adresse

Ce que tu ne pouvois obtenir de l'Amour.

M I R T I L.

Inhumaine , où fui-tu ? contente ton envie ,

Regarde mon tragique sort ;

Et sois le témoin de ma mort ,

Si tu ne peux souffrir ma vie ?

Voi comme de ce dard je me perce le cœur.

A M A R I L L I S.

Que fai-tu, malheureux ? arrête ta fureur.

M I R T I L.

Je fais, ô Nimphe trop cruelle,

Ce que contre mes jours tu voudrois avoir fait ;

De

De ta fière beauté c'est le dernier effet,
Et le dernier effort de mon amour fidelle.

A M A R I L L I S.

Ah ! je meurs.

M I R T I L.

Si tu veux accomplir le dessein
De mon amour & de ma rage;
Si ma mort est un coup réservé pour ta main,
Achève ce funeste ouvrage ;
Cruelle, pren ce dard, & m'en perce le sein.

A M A R I L L I S.

Tu le mériterois ; d'où te vient cette audace ?

M I R T I L.

De l'Amour.

A M A R I L L I S.

Dans ton cœur il n'eut jamais place,
Quand un cœur brûle de ses feux,
Il est toujours respectueux.

M I R T I L.

Si l'on est discret quand on aime,
Tu ne dois pas douter de mon amour extrême,
Puis qu'enfin je n'ai point perdu
Le juste respect qui t'est dû :
Et si je voulois me deffendre,
Je dirois seulement que tu m'es venu prendre ;
Que j'ai gardé les Loix d'un rigoureux devoir,
Loin d'écouter l'Amour qui m'étoit secourable :
Et quand j'ai pû me prévaloir
D'une occasion favorable,
Je l'ai fait si discrètement,
Que j'ai presque oublié tous les droits d'un Amant.

A M A R I L L I S.

Ne me reproche point ce que tu m'as vû faire,
Lors que j'étois aveugle.

MIR

M I R T I L.

Appaise ta colère;
C'est moi qui suis aveugle, & qui sans liberté
Soupire incessamment dans tes fers arrêté.

A M A R I L L I S.

Un Amant dont l'ame est soumise,
Ne met point en usage auprès d'une Beauté,
Les embûches, ni la surprise,
Mais les soins, le respect, & la fidélité.

M I R T I L.

Comme du fond d'un Bois une Bête affamée
Sort avec des desirs pressans,
Et se jette sur les passans,
De faim & de rage animée;
Ainsi moi qui vivois seulement par tes yeux,
Privé de tes regards, je portois en tous lieux
Ma triste & noire inquiétude;
Et j'ai quitté la solitude
Où mon sort & ta cruauté
M'avoient si long-tems arrêté.

J'ai pris pour soulager une si longue absence,
Ce que l'Amour offroit à mon impatience :
Blâme donc ta rigueur plutôt que mon transport,
Et si, comme tu dis, les soupirs & les larmes,
D'un véritable Amant sont les plus justes armes.
Et les vents les plus doux qui conduisent au port ;
Que ne m'as-tu permis de les mettre en usage,
Et d'employer ce beau secret ?

Le grand soin que tu prens d'éviter mon visage,
M'a ravi le moien d'être un Amant discret.

A M A R I L L I S.

Tu pouvois le paroître en changeant de conduite,
Et me laissant vivre en repos.
Pourquoi vien-tu mal à propos,

Par une inutile poursuite,
 Me chercher en tous lieux, moi qui fuis de te voir ?
 Que préten-tu de moi ? je voudrois le savoir.

M I R T I L.

Que du moins avant que j'expire,
 Tu daignes une fois seulement m'écouter !
 C'est la grace que je desire ;
 Et que je ne puis mériter.

A M A R I L L I S.

Ne la demande plus cette grace accordée,
 Tu viens de l'obtenir sans l'avoir demandée.

M I R T I L.

Crüelle, cause de mes pleurs,
 Tout ce que je t'ai dit des peines que j'endure,
 Du triste amas de mes douleurs,
 N'est qu'une légère peinture.
 Ah ! si je ne puis être écouté par pitié,
 Si tu n'es point sensible aux traits de l'amitié,
 Ne songe qu'à te satisfaire ;
 Et pour augmenter tes plaisirs,
 Ecoute les derniers soupirs
 D'un malheureux Amant, qui ne sauroit te plaire.

A M A R I L L I S.

Si tu veux retrancher les discours superflus,
 Je veux bien écouter ta plainte,
 Pour souûlager ta peine, & finir ma contrainte :
 Mais pars soudain après, & ne retourne plus.

M I R T I L.

Inhumaine Beauté qui régnes sur mon ame,
 Comment puis-je donner des bornes à ma flâme,
 Et t'expliquer en peu de mots
 Ce violent amour qui trouble mon repos ?
 L'esprit humain ne peut comprendre (dre:
 Ce que pour toi mon cœur sent de doux & de ten-
 Oui

Oui je t'aime plus chèrement
 Et que mes yeux , & que ma vie ;
 Et si tu doutois un moment
 De cette belle ardeur dont mon ame est ravie ,
 Demande à ces sombres Forêts ,
 Apren de ces Bêtes faroûches
 Ce que tu fais sentir à ce cœur que tu touches
 Par tes adorables attraits :
 Interroge ces Mons , interroge ces Plaines ,
 Et tous les Rochers d'alentour ,
 Qui se sont ramollis au récit de mes peines ,
 Ils te feront savoir l'excès de mon amour.
 Mais pourquoi tant de témoignages ,
 Pour te montrer ce que je sens ;
 Ta beauté souveraine , & tes charmes puissans ,
 Sont les garans de mes hommages.
 Voi tout ce que le Ciel & la Terre ont de beau,
 Ramassé toutes leurs merveilles,
 Qui ne seront jamais à tes beautés pareilles ,
 Tu verras que je dois t'aimer jusqu'au tombeau.
 Comme on voit que les Eaux précipitent leur cour-
 Pour aller sans cesse à leur source ; (se
 Que le Feu vers le Ciel monte légèrement,
 Et cherche un repos plus tranquile ;
 Que l'Air est toujours vague, & la Terre immobile,
 Et les Cieux dans le mouvement :
 Ainsi tes beaux yeux & tes charmes
 Sont le centre de mes desirs ;
 C'est où tendent tous mes souûpirs ,
 C'est où coulent toutes mes larmes ;
 Mon ame sans se partager
 Suit cet aimable objet qui la charme & l'entraîne,
 Et quiconque voudroit l'empêcher d'y songer ,
 Pourroit avecque moins de peine.

Renverser l'Univers jusqu'à ses fondemens,
 Et suspendre le cours de tous les Elemens.
 Pourquoi m'ordonnes-tu, lorsque mon cœur soupi-
 De parler peu de mes douleurs, (re
 Et de l'excès de mon martire ?

Oui je te dirai peu, si je dis que je meurs ;
 Je ferai peu pour satisfaire
 Et tes desirs & mon amour ;
 Mais au moins en perdant le jour,
 Je cesserai de te déplaire.

Dans un état si malheureux,
 Puis que l'Amour m'est si funeste,
 Il faut que par la mort je couronne mes feux,
 C'est l'unique espoir qui me reste ;
 Mais après mon trépas, di-moi, si par pitié
 Tu voudras de mes maux ressentir la moitié ?

Agréable objet de ma flâme,
 Qui faisois autrefois ma joie & mon bonheur,
 Suspen avant ma mort ta funeste rigueur
 Et jette un doux regard qui console mon ame ;
 Tourne sur moi ces yeux que je vis se sérains,
 Ces Astres dont le cours me fût si favorable,

Ils doivent être plus humains
 Lors que je suis plus misérable :
 Après cette faveur, il me sera bien doux
 De mourir à tés piés tout percé de tes coups,
 Oui, parmi les malheurs dont ma flâme est suivie,

Tes yeux décideront mon sort ;
 Et s'ils m'ont annoncé la vie,
 Il faut qu'ils m'annoncent la mort ;

Il faut que ce regard si doux & si propice,
 Qui d'abord pour aimer me servit de flambeau,
 Pour achever mon sacrifice,

Me montre le chemin qui conduit au tombeau.

Ces

Ces beaux ennemis que j'adore,
 Qui d'un amour naissant furent la belle Aurore,
 Et l'Etoile du point du jour,
 Paroîtront pour marquer la nuit de mon amour :
 Mais , crüelle , rien ne te touche,
 Et loin de te flêchir, mon discours t'êfarouche,
 Quoi donc tu m'entendras parler
 Des maux , dont je ressens l'extrême violence,
 Et tu garderas le silence,
 Sans me dire un seul mot, & sans me consoler ?
 Malheureux que je suis, quelle est mon aventure !
 J'entretiens un Rocher des peines que j'endure :
 Du moins commande-moi, cruelle, de mourir,
 Et soudain au trépas tu me verras courir.
 Ah ! c'est bien à cette heure, amour impitoiable,
 Que je vois le malheur d'un Amant misérable :
 J'éprouve maintenant la rigueur de mon sort ;
 La Nimphe, dont le cœur est pour moi tout de glace,
 Me refuse même la mort,
 De peur de me faire une grâce,
 Et sans vouloir répondre à mes tristes accens,
 Elle ne daigne pas me montrer sa colére,
 Ni terminer mes jours , & les maux que je sens,
 Par une parole sévère.

A M A R I L L I S.

Tu me blâmerois justement ,
 Si je t'avois promis de répondre à ta plainte ;
 Mais je t'ai promis seulement
 D'écouter la douleur dont ton ame est atteinte :
 Tu m'appelles cruelle , & tu crois sans raison
 Me faire devenir plus tendre :
 Ce reproche est un fin poison
 Dont je saurai bien me deffendre :
 Je ne me laisse point flater

Du titre d'adorable, & du titre de belle,
 Je ne saurois les mériter,
 Et j'aime beaucoup mieux qu'on me nomme cruel-
 Peut-être que la cruauté (le,
 Pour un autre sujet seroit digne de blâme;
 Mais c'est une vertu sous le nom de fierté,
 Qui des traits de l'Amour fait deffendre nôtre ame,
 Et ce que tu nommes rigueur,
 Est un chemin ouvert pour aller à l'honneur:
 Mais soit que l'on nous louë, ou que l'on nous accu-
 D'exercer la fierté contre un cœur amoureux, (le
 De crainte qu'un Amant n'abuse
 D'un traitement moins rigoureux;
 Ingrat, ose-tu bien te plaindre
 Et de ma rigueur & de moi ?
 Et ce quand tu devois tout craindre,
 Et qu'on ne devoit point avoir pitié de toi ? (blée,
 Tu fais bien que j'en eus, quand dans nôtre assen-
 Comme un Amant folâtre, indiscret, emporté,
 Et sous un habit emprunté,
 Tu vins d'une ardeur déréglée
 De nos chastes baisers souïller la pureté:
 Le souvenir encor me fait rougir de honte;
 Dans ce fâcheux discours la pudeur me surmonte.
 Mais je prens à témoin les Dieux
 De mon aveugle erreur & de mon innocence;
 J'en eus du déplaisir, quand j'examinai mieux
 Le succès de ton insolence:
 Alors je conservai l'empire à ma raison,
 Et deffendis mon cœur de l'amoureux poison,
 Enfin, ce qui le plus me console & me touche,
 C'est que tu n'as souïllé que les bords de ma bou-
 che;
 Et lors que par surprise on dérobe un baiser,

Si le cœur y résiste , on doit le mépriser.
 Si j'eusse découvert ton larcin téméraire
 Aux chastes Nymphes de nos Bois,
 Elles eussent sur toi déchargé leur colère :
 Comme on fait qu'Orphée autrefois
 Par une funeste disgrâce
 Eût le corps déchiré par les Femmes de Thrace :
 Et celle dont tu viens de blâmer la rigueur,
 T'a sauvé par pitié de ce cruel malheur.
 Mais je devrois bien être encor plus rigoureuse,
 Et n'être pas si généreuse :
 Si tu n'es point respectueux
 Quand je te traite avec rudesse :
 Quelle seroit ta hardiesse,
 Si j'étois plus facile à seconder tes vœux ?
 Oui , je t'ai fait assez connoître
 La pitié que j'avois pour toi ,
 Autant que mon devoir a pu me le permettre :
 En vain espères-tu d'autre pitié de moi ;
 Quand on l'accorde à ce qu'on aime ,
 Ah ! que malaisément peut-on s'en réserver ;
 Et si l'on en veut pour soi-même,
 Souvent on n'en sauroit trouver.
 Si ton Amour est véritable,
 Chéris & ma gloire & mes jours,
 De tes ardens desirs arrête un peu le cours,
 Et ne me ren pas misérable ;
 Tu ne peux arriver au but où tu prétens,
 Et que ton amour se propose.
 N'espère rien de moi , n'espère rien du tems,
 Le Ciel à tes desseins s'oppose,
 La Terre résiste à tes vœux,
 Et la Mort puniroit nos feux :
 Mais ce qui sur mon ame a bien plus de puissance ,

Et qui doit régler mes desirs,
 Mon honneur me deffend d'écouter tes soupirs,
 Et de flater ton espérance.
 Ainsi redonne-moi la paix
 Que ta poursuite m'a ravie,
 Evite ma présence, & prend soin desormais
 De ton repos & de ta vie :
 Se laisser vaincre à la douleur,
 Et desirer la mort pour vaincre son malheur,
 N'est pas le sentiment d'une ame magnanime :
 Mais le cœur qui résiste aux doux charmes des sens,
 Quand ils ne sont point innocens
 Mérite une éternelle estime.

M I R T I L.

Lors qu'on nous arrache le cœur,
 En vain contre la mort on prétend se deffendre.

A M A R I L L I S.

Armé de la Vertu on peut tout entreprendre.

M I R T I L.

La Vertu ne peut vaincre où l'Amour est vainqueur.

A M A R I L L I S.

Qui ne peut parvenir à tout ce qu'il aspire,
 Se borne à ce qu'il peut, non à ce qu'il desire.

M I R T I L.

Un violent amour nous en ôte le choix.

A M A R I L L I S.

L'absence bien souvent affranchit de ses Loix.

M I R T I L.

Quand on a dans le cœur la mortelle blefsûre,
 L'absence ne peut rien sur les maux qu'on endure.

AMA-

A M A R I L L I S.

Tâche de soupirer pour une autre Beauté,
Rom tes premiers liens, repren ta liberté.

M I R T I L. (me

Il faudroit que les Dieux m'eussent fait une autre a-
Mon cœur ne peut brûler d'une seconde flâme.

A M A R I L L I S.

Le temps qui détruit tout, peut détruire l'Amour.

M I R T I L.

Avant qu'il me l'arrache, il m'ôtera le jour.

A M A R I L L I S.

Quoi, le mal que tu sens seroit-il sans remede ?

M I R T I L.

Je ne vois que la mort au mal qui me possède.

A M A R I L L I S

La mort ? Ah ! je n'approuve pas,
Que pour guérir ton mal tu cerches le trépas :
Ecoute, & dans ton cœur imprime ces paroles.
Je sai que les Amans, pour orner leurs discours,
Disent incessamment qu'ils vont finir leurs jours;
Mais ce sont des discours frivoles,
Et les maux qu'on leur voit souffrir
Ne leur inspirent pas le dessein de mourir.
Mais enfin, si jamais il t'en prenoit envie,
Et si le desespoir te pouffoit à la mort,
Sache, que par un même sort
Tu ternirois ma gloire en t'arrachant la vie.
Conserve donc tes jours, si je suis dans ton cœur,
Et tu me feras voir ton amoureuse ardeur ;
Evite ma rencontre avec un soin extrême,
Et fai en ma faveur cet effort sur toi-même.

M I R T I L.

Que cet Arrêt est rigoureux !
Et qu'il me va coûter de larmes !

128 LE BERGER FIDÈLE.

Puis-je vivre éloigné d'un objet plein de charmes,
Qui seul soutient ma vie, & conserve mes feux ?
Ou comment, sans mourir, puis-je finir les peines
Qu'Amour me fait souffrir sous le poids de mes chaînes.

A M A R I L L I S.

Mirtil, il est tems de partir,
J'ai trop écouté ton martire :
Mais certes je veux bien encore t'avertir,
Que tu n'es pas le seul dans l'amoureux Empire
Qui se plaigne de son destin;
On en voit en tous lieux, le nombre en est sans fin,
Et bien d'autres que toi vivent dans la souffrance;
Châque blessure a ses douleurs,
Et mille Amans versent des pleurs,
Qui les versent sans espérance.

M I R T I L.

Je croi que parmi les Amans
Je ne suis pas le seul, de qui la destinée
Soit à de rigoureux tourmens,
Sans nul secours, abandonnée :
Mais quel Amant est ici-bas
Le rebut de la vie ainsi que du trépas ?
Est-il quelque douleur à la mienne semblable ?
Je pers tout espoir de guérir,
Et mon sort est si déplorable,
Que je ne dois pas vivre, & ne saurois mourir.

A M A R I L L I S.

Console-toi, Mirtil, dans le mal qui te presse :
Adieu, montre moins de foiblesse.

M I R T I L.

Ah ! triste & funeste départ

Qui

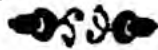
Qui viens par ce dernier regard
Renouveler tous mes supplices,
Et finir toutes mes délices !
Beaux yeux si charmans & si doux,
Puis-je bien , sans mourir , me séparer de vous ?
Je souffre en ce moment les peines effroyables
Que la mort fait souffrir à tous les misérables ;
Et je sens au fond de mon cœur
Une certaine mort vivante ,
Qui rend mon ame languissante ,
Qui consume ma vie , & nourrit ma douleur.



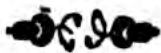
S C È N E VI.

A M A R I L L I S seule.

Cher Objet , pour qui je soupire,
 Mirtil , qui causes ma langueur,
 Si tu pouvois voir le martire
 Que tu fais souffrir à mon cœur,
 Loin de m'appeller inhumaine,
 Tu connoitrois bien tôt ce qui je sens pour toi,
 Et tu accorderois sans peine
 Certe même pitié, que tu voudrois de moi.

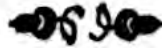


Mais hélas ! qu'en Amour je suis infortunée !
 Et que ton sort est rigoureux !
 Une cruelle destinée
 Nous fait pousser en vain des soupirs & de vœux :
 Car enfin , que me sert de posséder ton ame ?
 Et de quoi peut servir à ton cœur amoureux,
 Que le mien brûle aussi d'une pareille flâme ,
 Si je ne puis te rendre heureux ?

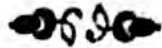


Pourquoi , cruel destin , par une loi barbare,
 Vien-tu rompre des nœuds que l'Amour a formés ?
 Et

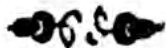
Et toi , perfide Amour , qui nous as enflâmés,
Pourquoi nous uni-tu , si le Ciel nous sépare.



Que vous êtes heureux , mais heureux mille fois ,
Sauvages habitans des Bois ,
Où vous errés à l'avanture ;
Et qui dés le moment que vous verrés au jour
Ne recevés de la Nature
D'autre régle, en animant, que celle de l'Amour.

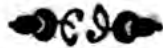


Nos Loix sont bien plus inhumaines,
D'imposer à l'Amour la dernière des peines,
Lors que le penchant est si doux,
Et que c'est une Loi pour nous,
De vaincre l'attrait qui nous presse.
Quel parti doit prendre mon cœur ?
La Nature a trop de foiblesse,
Et la Loi nous condamne avec trop de rigueur.
Vous qui voiés du Ciel les peines que j'endure,
Revoqués vos Arrêts , ou combatés pour moi ;
Grands Dieux , corrigés la Nature,
Ou bien reformés vôtre Loi

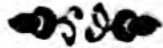


Mais qui craint de mourir pour un objet aimable,
N'a jamais de l'Amour ressenti le pouvoir.
Ah ! Mirtil , que la mort me seroit agréable,
Si je pouvois t'aimer sans blesser mon devoir !
Sainte Loi de l'honneur que je garde & que j'aime,
Mon unique Divinité,
J'immole à ta sévérité,

Par les mains de la pudeur-même ,
Cette amoureuse volonté.



Et toi, mon cher Mirtil , qu'une Loi rigoureuse
M'empêche de pouvoir guérir ,
Pardonne à cette malheureuse
Qui voudroit bien te secourir ;
Sache que dans le cœur je suis tendre & fidelle,
Que j'ai pitié de ton tourment ,
Et que je ne te suis crüelle
Qu'en apparence seulement.



Que si de ma rigueur tu veux tirer vengeance,
Tu me punis assés par ta propre souffrance :
Car enfin , si je puis t'appeler mon Amant,
Mon espoir , mon cœur , & ma vie ,
Comme tu l'es assûrément,
Malgré tous les traits de l'Envie
Et malgré la Terre & les Cieux,
Lors que je vois couler les larmes de tes yeux,
C'est mon sang que je vois répandre ;
Je pousse de mon cœur tes soupirs languissans ,
De tes propres douleurs je ne puis me deffendre ;
Et ces pitoiables accens ,
Que ta foible voix fait entendre,
Sont les tristes échos des peines que je sens.



S C E N E V.

CORISQUE , AMARILLIS.

CORISQUE.

NE dissimules plus ta passion secrète,
En vain voudrois-tu la cacher.

AMARILLIS.

Helas ! que je suis indiscrette !

CORISQUE.

Je sai ce qui t'a pû toucher.
N'avois-je pas raison , quand tu m'entendois dire,
Que ton cœur gémissoit sous l'amoureux empire :
Maintenant je n'en puis douter,
Et ce que je viens d'écouter
Soutient ma première créance.
Je te suis donc suspecte , & loin d'avoir en moi
Une parfaite confiance ,
Ma Sœur , tu doutes de ma foi :
Cependant tu fais que je t'aime
Aussi chèrement que moi-même.
Mais d'où vient cette émotion
Qui change tout à coup ta couleur ordinaire,
L'Amour est un mal nécessaire,
Il ne faut point rougir de cette passion.

A M A R I L L I S.

Je ne puis te cacher plus long-tems ma foiblesse,
J'aime, il est vrai, je le confesse.

C O R I S Q U E.

Certes il est tems d'en parler ;
Quand tu ne saurois plus me le dissimuler.

A M A R I L L I S.

Ah ! je reconnois bien par mon expérience,
Que lors que l'Amour régne avecque violence,
Le cœur est un Vaisseau, qui dans ses foibles bords
Ne sauroit retenir les amoureux transports.

C O R I S Q U E.

Crüelle à ton Berger qui t'adore & qui t'aime,
Songe que tu deviens plus crüelle à toi-même.

A M A R I L L I S.

Voudrois-tu nommer crüauté
Ce que la pitié seule inspire à ma bonté ?

C O R I S Q U E.

Voit-on par un effet contraire
Naître un mortel poison d'un Arbre salutaire ?
La crüauté qui fait souffrir,
Dans ses plus rudes coups n'est pas si dangereuse
Que cette pitié rigoureuse
Qui refuse de secourir.

A M A R I L L I S.

Ah ! Corisque.

C O R I S Q U E.

Ma Sœur, ces soupirs tout de flâme
Qui sortent du fond de ton ame,
Me font voir ta foiblesse, & sont les vrais témoins
De tes peines & de tes soins.

A M A R I L L I S.

Sans doute je serois encore plus crüelle,
Et j'aurois pour Mirtil moins d'amour & de zèle,

Si

Si j'entretenois sans espoir
 Une ardeur, qui s'oppose aux loix de mon devoir:
 Lors que j'évite sa présence,
 Et que je fais son entretien,
 Je montre assés par ma souffrance
 Que je plains son mal & le mien.

CORISQUE.

Pourquoi ravir l'espoir à son ame affligée ?

A M A R I L L I S.

Quoi, ne sai-tu pas bien que je suis engagée,
 Et que si je manquois de foi,
 J'éprouverois bien-tôt la rigueur de la Loi ?

CORISQUE.

Inocente, faut-il que cela te retienne ?
 Di-moi quelle des Loix est la plus ancienne,
 Ou celle de Diane, ou celle de l'Amour ?
 Celle-ci naît en nous quand nous venons au jour,
 Et se fortifie avec l'âge,
 Les préceptes de l'art n'en montrent pas l'usage;
 La Nature elle-même, & de sa propre main,
 Comme une savante Maîtresse,
 L'imprime dans nos cœurs sur un fond de tendresse;
 Et quand elle commande, on écoute sa voix;
 Les Hommes & les Dieux fléchissent sous ses Loix.

A M A R I L L I S.

Mais si l'autre Loi rigoureuse
 M'alloit condamner à mourir,
 Celle qu'on voit régner sur une ame amoureuse
 Pourroit-elle me secourir ?

CORISQUE.

Ton esprit est rempli de mille vains scrupules.
 Si les Femmes avoient ces craintes ridicules,
 Il faudroit étoufer les amoureux desirs,
 Et banir loin de nous les jeux & les plaisirs.

Les mal-habiles sont fujettes
A souffrir de nos Loix le rude châtement ;
 Mais ces Loix n'ont pas été faites
 Pour celles, qui sauront aimer adroitement.
 Si l'on donnoit la mort à toutes les coupables ,
Ces lieux se changeroient en un desert affreux.
 Que d'Amans seroient mal-heureux !
 Et que de Femmes misérables !
 Celles qui n'ont pas l'esprit fin ,
 Eprouvent sottement une Loi si sévère ;
 Et certes il est bon de punir le larcin
Qu'on ne fait pas cacher dans l'amoureux mystère :
 Enfin , cet honneur délicat
 Où nôtre Sexe nous engage ,
A proprement parler , n'est rien qu'un faux éclat ,
 Et qu'un art de paroître sage :
Chacun sur ce sujet parle diversément ;
 Pour moi c'est là mon sentiment ,
 Et je tiens toujours ce langage.

A M A R I L L I S.

Corisque ton discours est vain,
Ce n'est qu'un feu brillant que ton esprit fait naître ;
 Il faut abandonner soudain (tre,
Ce qu'on ne peut garder , & dont on n'est pas mai-

C O R I S Q U E.

Di-moi , qui t'en empêche, & pourquoi t'affliger ?
Le Ciel de nôtre vie a borné la carrière ;
 Veux-tu si mal la ménager ,
 Et dans un seul amour la passer toute entière.
Les Hommes maintenant ne sont pas ce qu'il faut ,
 Ils sont trop fiers & trop avarés ,
 Leurs faveurs deviennent trop rares ,
 Et c'est là leur commun défaut :
Nous ne leur sommes agréables

Qu'aa-

Qu'autant que nous avons d'éclat & de blancheur ,
 Et ce qui peut nous rendre aimables ,
 C'est la jeunesse & la fraîcheur.
 Si-tôt que la beauté nous quite , (rite :
 Nous sommes sans Amans , nous sommes sans mé-
 Quand le tems a ravi cette faveur du Ciel ,
 Nous n'avons plus la préférence,
 Nous sommes de rûches sans miel ,
 Le jouët du mépris & de l'indifférence.
 Des Hommes de ce tems méprise les discours ,
 Ils sont libres par tout , ils vivent à leur mode ,
 Nôtre façon de vivre est bien plus incommode ,
 Et mille vains respects la traversent toujourns :
 Les Hommes avec l'âge aqvièrent la sagesse ,
 Ils deviennent parfaits en perdant la jeunesse :
 Mais quand nous perdons la beauté ,
 La jeunesse , & les autres charmes,
 (Qui par une agréable & douce autorité
 Aux Esprits les plus forts ont fait rendre les armes)
 Il ne nous reste rien alors :
 Nous voions expirer toute nôtre puissance ,
 Et nous perdons tous nos trésors.
 Sans retour , & sans espérance.
 On ne sauroit rien voir plus digne de mépris ,
 Que les Femmes abandonnées
 A la merci de leurs années ,
 Qui pour tout agrément n'ont que des cheveux gris.
 Si tu suis mon conseil , prévien cette infortune
 Si rigoureuse & si commune ;
 Connoi mieux ton mérite & tes rares appas ;
 Amarillis , croi-moi , ne leur refuse pas
 Les plaisirs les plus doux où l'âge te convie :
 Enfin ménage mieux les momens de ta vie :
 Le Lion auroit vainement

Recû tant de force en partage;
 Et l'homme le rare avantage
 De l'esprit & du jugement,
 S'ils ne mettoient jamais ces beaux dons en usage.
 Ainsi la fleur de la Beauté,
 Qui nous tient lieu d'esprit, de force, & de pruden-
 Ne seroit qu'une ingrate & vaine qualité, (ce,
 Si nous n'en avons pas la douce jouissance.
 Pendant qu'elle est à nous, il faut en bien user,
 Et jouir d'un trésor qu'on ne peut trop priser :
 Il faut que les plaisirs viennent à nous, en foule,
 Pour nous faire passer les plus beaux de nos jours;
 Et puis qu'on ne sauroit en arrêter le cours,
 Profitons du tems qui s'écoule
 Dans un âge plus avancé.
 Nous voions mourir toutes choses;
 Et quand le Printems est passé,
 Il ne nous reste plus de roses;
 La jeunesse ne revient plus,
 Et pour la rappeler, les vœux sont superflus :
 L'Amour, malgré les ans, peut enflâmer nos ames,
 Par un rigoureux châtement :
 Mais s'il revient avec ses flâmes,
 Il ne ramene pas l'Amant.

A M A R I L L I S.

Ma chere Corisque, j'admire
 Tout ce que tu viens de me dire;
 Mais je veux croire aussi que par cet entretien
 Tu me caches ton cœur, & tu fondes le mien.
 Si tu ne trouves point quelque prétexte honnête
 Pour rompre cet Himen qui menace ma tête,
 Ah ! j'aime mieux cent fois en souffrir la rigueur,
 Que de laisser ternir l'éclat de mon honneur.

CORISQUE.

Dieux ! que je te trouve obstinée !
 Hé bien , il faut te contenter ;
 Et si tu veux changer ta triste destinée ,
 Daigne seulement m'écouter.
 Croi-tu que Silvio, ce Berger si rebelle,
 Se pique fort d'être fidelle ;
 Pense-tu qu'il soit comme toi
 Délicat sur l'honneur, & jaloux de sa foi ?

A M A R I L L I S.

Pour la foi, ce n'est pas, je croi, ce qui le gêne,
 Lui qui porte à l'Amour une si grande haine.

CORISQUE.

Tu crois donc que son cœur soit un cœur de rocher,
 Et qu'Amour de ses traits ne sauroit le toucher ?
 Ah ! que tu connois mal son cœur & sa tendresse !
 Pour mieux cacher ses feux , il use de finesse :
 Il faut se défier de ces esprits cachés ,
 Qui semblent de l'Amour n'être jamais touchés :
 Le larcin amoureux est bien plus agréable,

A qui fait aimer finement ,

Et se fait bien plus sûrement,

Quand on le peut cacher sous un voile honorable.

Enfin ce Berger aime, & son cœur amoureux
 N'adresse point à toi ses soupirs , ni ses vœux.

A M A R I L L I S.

Apren-moi donc quelle est la Beauté qui le blesse,

Quels attraits ont pû le charmer ?

Sans doute c'est une Déesse.

Les Beautés d'ici bas ne sauroient l'enflâmer.

CORISQUE.

Celle à qui son cœur songe à plaire,

Et qui retient sa liberté.

N'est pas une Divinité,



Ni même une Nimphe ordinaire.

A M A R I L L I S

Dois-je à tout ce discours ajouter quelque foi ?

Ne te raille-tu point de moi ?

C O R I S Q U E.

Di-moi, connoi-tu pas Lisette ?

A M A R I L L I S.

Celle qui garde tes troupeaux ?

Et qui sur le bord des ruisseaux

Fait entendre souvent le son de sa Musette ?

C O R I S Q U E.

C'est celle qu'il adore, & qu'il voit tous les jours.

A M A R I L L I S.

Voilà de fort belles amours

Pour un esprit si difficile.

C O R I S Q U E.

Pour elle il en quitteroit mille

Dont les attraits seroient plus nobles & plus doux

Son cœur en est épris, il en ressent les coups :

Et feignant d'aller à la chasse,

Il la voit tous les jours sans que rien l'embarasse.

A M A R I L L I S.

Avant le lever du Soleil,

Tous les jours de son Cor il trouble mon sommeil

C O R I S Q U E.

Et quand sur le Midi tout le monde travaille,

Il vient par un secret chemin,

Et se tend, sans témoins, auprès de mon jardin,

Qu'une haie environne, & lui sert de muraille :

C'est là que pour flater ses amoureux desirs,

Et soulager l'ennui de son esprit malade,

Au travers d'une palissade,

Lisette écoute ses soupirs :

Après elle vient me le dire,

Et

LE BERGER FIDÈLE. 141

Et presque tous les soirs nous ne faisons qu'en rire
Voici ce que j'ai projeté,
Pour donner à ton cœur le repos qu'il desire,
Et te rendre la liberté:
Tu fais bien que la Loi, dont la rigueur mortelle
Punit toute femme infidelle,
La dispense de son serment,
Quand on voit son Epoux manquer de foi pour elle,
Et qu'elle peut alors chercher un autre Amant.

A M A R I L L I S.

Je sai bien cette circonstance
Qui nous est confirmée assés,
Par l'infailible expérience
De quelques exemples passés.

C O R I S Q U E.

Donc pour te rendre un bon office,
Et pour te faire un sort plus doux,
Lisette par mon ordre, & par mon artifice,
Dans la Grote voisine a donné rendés-vous
A ce crédule Amant, qui d'une attente vaine,
Croit finir aujourd'hui son amoureuse peine:
Tu pourras l'y surprendre avec un peu de soin,
Et je seray de tout un fidèle témoin;
Mon témoignage est nécessaire
Pour bien conduire cette affaire.
Ainsi tu peux te dégager
Des nœuds de ce triste Himenée,
Et retirer la foi donnée
Avec honneur & sans danger.

A M A R I L L I S.

Corisque, cet avis me paroît admirable:
Ah! que je te suis redevable:
Mais est-ce-là tout le dessein?

CORISQUE.

Tu sauras que sur la main droite
 Cette Caverne a dans son sein
 Un Antre , dont la forme est longue & fort étroite,
 Cavé dans le Roc par hazard,
 Mais si bien, qu'on diroit que l'Art
 A voulu dans ce lieu seconder la Nature :
 Il reçoit du Soleil un favorable jour
 Par une petite ouverture,
 Qui le rend fort commode aux larcins de l'Amour
 Un Lière l'entoure, & le rend agréable,
 Et c'est-là qu'aux Amans Venus est favorable.

Dans cet agréable Rocher
 Les deux Amans doivent se rendre ;
 Avant leur arrivée , il faudra t'y cacher,
 Et là fort sûrement tu pourras les attendre.
 Selon que nous avons concerté toutes deux,
 Lisette y fera la première :
 Moi je suivrai de loin le Berger amoureux,
 Et ne viendrai que la dernière :
 En entrant, je pourrai le saisir par le corps,
 Pour empêcher sa fuite, & rompre ses efforts.
 Au bruit que nous ferons, il te faudra parêtrer,
 Et lui reprocher hardiment
 Le larcin qu'il alloit commettre
 Contre la foi promise & contre son serment;
 Après nous irons voir ensemble le grand Prêtre,
 Qui te délivrera de ce perfide Amant.

A M A R I L L I S.

Mais comment l'accuser? le grand Prêtre est son Pe-

CORISQUE.

Qu'importe : Pense-tu que tout Pere qu'il est,
 Il nous laisse périr pour son propre intérêt ?
 Et qu'aveuglément il préfère

(re.

Le

Le profane au sacré , sa maison aux Autels .
Les droits de la Nature aux droits des immortels .

A M A R I L L I S .

Sans caindre d'en être séduite ,
Je m'abandonne à ta conduite .

C O R I S Q U E .

Entre donc dans la Grotte , & sans plus différer ,
Atten-y le succès que tu dois espérer .

A M A R I L L I S .

Souffre que j'aïlle au Temple avant que je m'engage
A t'accorder ce que tu veux :
L'événement n'est point heureux ,
Lors que nous n'avons pas le celeste suffrage .

C O R I S Q U E .

Un cœur ardent trouve en tous lieux
Un temple & des Autels pour invoquer les Dieux :
Tu perdras trop de tems , & l'affaire te presse .

A M A R I L L I S .

Puis-je mieux l'employer qu'à demander sans cesse
Le secours nécessaire , à ceux dont je l'attens ,
Et qui sont les maîtres du tems .

C O R I S Q U E .

Va donc vite , & revien avoqe diligence ,
L'affaire , ce me semble , est en assés bon train ;
Sa scrupuleuse bien-séance

Va retarder un peu l'effet de mon dessein ;
Il faut que par ma ruse elle me serve encore .

Le Berger Coridon qui m'aime , & qui m'adore ,
Ne pourra pas me refuser ,
Quand je lui ferai proposer

Qu'aujourd'hui je l'attens dans la Grotte voisine ;
C'est-là qu' Amarillis trouvera sa ruine .

Si-tôt qu'il y fera venu ,
Je conduirai Montan dans ce lieu solitaire ,

Non par le chemin ordinaire,
Mais par un sentier inconnu.
Ainsi ma Rivale surprise
Sera condamnée à mourir,
Et je pourrai mieux m'aquérir
Ce Berger, qui pour elle aujourd'hui me méprise.
Mais il vient à propos, & selon mon desir ;
Servons-nous du peu de loisir
Qu'Amarillis me laisse prendre,
Et tâchons de le faire rendre
A la force de mes appas.
Amour, ne me refuse pas
D'animer à ce coup mes yeux & mon visage ;
Je devrai la victoire à ta divine ardeur ;
Et paroi au dehors sans sortir de mon cœur.



S C È N E VI.

M I R T I L , C O R I S Q U E .

M I R T I L .

E Sprits condamnés aux ténèbres ,
 Qui ne voiés jamais que des objets funebres ,
 Sortés du profond des Enfers ,
 Ecoutés mon tourment , & ma nouvelle peine ;
 Voiés la Beauté que je fers ,
 Qui soûs une apparence humaine
 Est plus crüelle que vos fers .
 Ce n'est pas affés pour lui plaire .
De vouloir une fois expirer à ses yeux ,
 Il faut pour calmer sa colére
 Un suplice plus ennuieux ;
 Elle me commande de vivre ,
 Et ne veut pas me laisser suivre
 D'un juste desespoir les violens transports ,
 Pour me faire souffrir tous les jours mille morts .

C O R I S Q U E .

Pour mon dessein il me faut feindre
De ne l'avoir point vû paroître devant moi ,
 Mais j'entens une voix se plaindre .
 Ah ! mon cher Mirtil , est-ce toi ?

G

M I R -

MIRTI L.

Que ne suis-je aujourd'hui privé de la lumière,
Ou plutôt réduit en poussière.

CORISQUE.

Hé bien, en quel état est maintenant ton cœur ?
Amarillis par sa présence
A-t'-elle soulagé ton amoureuse ardeur,
Et par son entretien flaté ton espérance ?

MIRTI L.

Je suis comme un malade ardemment alteré,
Et qui long-tems a soupiré
Après une liqueur, qu'on lui deffend de boire;
S'il ne peut sur soi-même obtenir la victoire,
Et s'il se laisse vaincre à son brûlant desir,
Lors qu'il contente son envie,
Il voit par ce foible plaisir

Eteindre en même-tems & sa soif & sa vie.
Ainsi je me sentoïis tous les jours consumer
Par les vives ardeurs d'une soif amoureuse ;
Je voulois voir les yeux qui m'avoient sceu charmer,
Espérant que mon ame en seroit plus heureuse.
Je les ai vus ces yeux, si propres à toucher,
Mais que j'ai cherement obtenu certe grace ?
Ils ont été pour moi deux fontaines de glace,
Dont la source secrète est un cœur de rocher:
J'ai puisé dans ses yeux un venin qui me tuë,
Et qui cause mon desespoir :
Oui, je me meurs pour l'avoir veuë,
Et je conserve encor le desir de la voir.

CORISQUE.

Si l'Amour a de la puissance,
Il la reçoit de nôtre cœur,
Et n'a le titre de vainqueur,
Que parce qu'on le flatte au point de sa naissance :

On peut dire que les Amours
 Naissent comme les petits Ours ,
 Qui sont sans forme & sans figure ,
 Et que leur Mere lèche avecque tant d'effet ,
 Que d'une masse où la Nature
 N'a pas tracé le moindre trait ,
 Par sa langue elle en forme un ouvrage parfait.
 Un Amant en use de même ,
 Lors que flaté d'un doux plaisir
 Il sent au dedans de soi-même,
 Sans trouble & sans effort, naître un simple desir,
 Dont le commencement n'a que de la foiblesse :
 Mais il devient plus fort , si l'esprit le caresse :
 Et quand il est puissant, on voit paroître au jour
 Un effet merveilleux que l'on appelle Amour.
 Cet Amour en naissant est délicat & tendre,
 C'est un petit Enfant dans un berceau de fleurs,
 Et de qui l'on ne doit attendre ,
 Dans ce premier état, qu'un amas de douceurs ;
 Mais lors qu'il avance dans l'âge ,
 Il est cruel & plein de rage ;
 Enfin s'il s'établit dans le cœur d'un Amant ,
 Il y fait un triste ravage ,
 Et ne donne que du tourment.
 Que si l'ame est ensevelie
 Dans cet unique souvenir,
 Et qu'elle veuille entretenir
 Cette ingénieuse folie.
 C'est alors que l'Amour , qui ne devrait avoir
 Que joie & que plaisir, que douceur, & qu'espoir,
 Degénère en mélancolie,
 Qui par un insensible effort
 Nous ôte la raison , ou nous donne la mort.
 Ainsi loin de juger qu'un Amant est volage ,

LE BERGER FIDÈLE

Lors qu'il vient à changer d'amour,
 Il faut croire qu'il est bien sage
 Quand il en change chèque jour.

M I R T I L.

Ah ! plutôt que ma triste vie
 Me soit cruellement ravie,
 Avant que je puisse changer :
 Et bien qu'Amarillis, insensible & cruelle,
 Refuse de me soulager.
 Je ne veux vivre que pour elle.
 Que si je pouvois concevoir
 Le dessein de brûler d'une seconde flâme,
 Certes il me faudroit avoir
 Et plus d'un cœur, & plus d'une ame.

C O R I S Q U E.

Berger infortuné, que tu fais mal user
 Des plaisirs que l'Amour ici-bas nous presente ;
 Tu te laisses tyranniser
 Avec ton humeur trop constante ;
 Peux-tu te résoudre d'aimer
 Une fière Beauté qui se rit de ta peine ;
 Et ton cœur peut-il s'enflâmer
 Par le mépris & par la haine ?
 Pour moi j'amerois mieux mourir,
 Que d'être constant pour souffrir.

M I R T I L.

Comme l'or dans le feu se polit & s'épure,
 De même la fidélité,
 Dans les maux qu'un Amant endure,
 Reçoit & plus de force, & plus de pureté.
 Enfin rien ne sert tant d'épreuve à la constance
 Qu'une impitoyable fierté
 Qui nous laisse dans la souffrance :
 Mais ce qui me console en répandant des pleurs,

Et

Et ce qui flate mes douleurs,
C'est le sujet de mon martyre,
Il est digne de mes soupirs,
Il mérite tous mes desirs ;

Et si mon cœur languit, s'il brûle, s'il soupire,
Quand ce seroit jusqu'au tombeau,
Il est doux de souffrir pour un objet si beau; (née;
Le nœud qui tient mon âme à mon corps enchaî-
Se rompra bien plutôt que le nœud de ma foi,
Et je choisirai sans effroi
De finir par la mort ma triste destinée,
Plûtôt que de changer & de vivre ici-bas,
Sans adorer ses doux appas.

C O R I S Q U E.

O l'Amant généreux ! ô la belle entreprise !
Aimeras-tu toujours celle qui te méprise ?
Et feras-tu comme un Rocher
Que le mépris ne peut toucher ?
La peste, cher Mirtil, n'est pas si dangereuse,
Et l'on ne peut trouver de plus mortel poison
Que cette vaine foi, dont une âme amoureuse
Contre son repos-même infecte sa raison.
Certes un Amant est à plaindre,
Lors qu'il laisse piper son cœur
A ce vain fantôme d'erreur,
Que toute la Terre doit craindre,
Qui fait par tout des malheureux,
Et trouble les plaisirs de l'Empire amoureux.
Amant infortuné, qui vis dans la souffrance,
Et qui te picques de constance,
Di-moi ce que tu peux aimer
En celle qui t'a sceu charmer ?
Est-ce sa beauté qui te tue,
Et que pour ton mal-heur le Ciel t'a deffenduë ?

Est-ce la joie & ses appas,
 Ou sa tendre pitié, que tu ne ressens pas?
 Est-ce la récompense à tes feux préparée,
 Et que ton triste cœur a long-tems désirée?
 En vain elle te fait en tous lieux soupirer,
 Il ne t'est pas permis, Mirtil, de l'espérer:
 Enfin tu n'aimes rien, plus je te considère,
 Que tes pleurs & que ta misère.
 Es-tu donc résolu de garder ton amour,
 D'aimer jusqu'au trépas, & d'aimer sans retour ?
 Rappelle tes esprits, & revien à toi-même,
 Dissipe ton erreur extrême,
 Mille petits Amours te suivront en tous lieux.
 Et tu trouveras d'autres Belles
 Qui ne te feront pas cruelles,
 Et qui t'aimeront beaucoup mieux.

M I R T I L.

Ah! j'aime mieux mourir pour celle qui m'enflâme,
 Que d'être caressé de mille autres Beautés:
 Et si le sort jaloux des fers que j'ai portés
 Me ravit cet objet qui régné sur mon ame,
 Qu'il étouffe tous mes desirs,
 Et qu'il fasse mourir tous mes autres plaisirs; (nes;
 Pourrois-je vivre heureux en portant d'autres chaî-
 D'autres feux aigriroient mes douleurs & mes pei-
 Je ne puis soupirer après d'autres appas. (nes;
 Que si par un mal-heur étrange
 Je pouvois, ou voulois m'abandonner au change,
 O Ciel, & vous Amour, qui fondés mon espoir,
 Ôtés-m'en le desir, ôtés-m'en le pouvoir.

C O R I S Q U E.

Dieux! quel enchantement & quelle frénésie
 S'empare de ton cœur & de ta fantaisie ?

Faut-

Faut-il te ravalier, pour rehausser le prix
De celle, qui te traite avec tant de mépris?

M I R T I L.

Celui qui n'attend de personne
Ni de secours dans ses travaux,
Ni même de pitié sous le poids de ses maux,
Aux plus rudes tourmens sans crainte s'abandonne.

C O R I S Q U E.

Tu te flates peut-être, & tu crois que son cœur
N'est pas toujours d'accord avecque sa rigueur;
Tu crois peut-être qu'elle t'aime:
Mais, croi-moi, sur ce point ton erreur est extrême;
Si tu savois comment elle parle de toi,
Tu te picquerois moins de constance & de foi.

M I R T I L.

De ma fidélité ce sont les beaux trophées,
Et les éternels monumens;
Sous le nombre de mes tourmens

On ne verra jamais mes flâmes étouffées:

Avec cette fidélité

Je veux vaincre sa dureté.

Et tous les ennemis qui me livrent la guerre.

Ainsi je fléchirai la rigueur de mon sort,

Et je triompherai du Ciel & de la Terre,

De la Fortune & de la Mort.

C O R I S Q U E.

Que ne feroit-il pas encore,
S'il croioit être aimé de celle qu'il adore?

Mirtil, j'ai pitié de ton mal,

Et je le trouve sans égal:

Mais, di-moi, n'as-tu point aimé quelqu'autre Belle,

Et n'aurois-tu jamais soupiré que pour elle?

M I R T I L.

La belle Amarillis fût le premier objet

Qui posséda mon cœur, & régna sur mon ame;
 Ce sera le dernier sujet
 De mes soupirs & de ma flâme.

C O R I S Q U E .

Tu n'as donc éprouvé jamais
 Que d'un cruel Amour les rigoureux supplices ?
 Ah ! si ton cœur goûtoit ses aimables délices,
 Après avoir senti la rigueur de ses traits !
 Epreuve ses douceurs, donne ton ame en proie
 A tous les doux transports d'une sensible joie,
 Auprès d'une beauté qui te cherisse autant
 Que pour Amarillis ton cœur paroît constant.

Apren par ton expérience
 Quels sont les plaisirs infinis
 D'une parfaite jouissance,

Lors que deux tendres cœurs ensemble sont unis:
 Certes il est bien doux après un long martire,
 D'avoir tout ce qu'on aime, & tout ce qu'on desire;
 De pousser tour à tour mille amoureux soupirs,
 Et goûter à l'envi les plus tendres plaisirs.

Ce bon-heur n'est-il pas extrême ?
 Ne comble-t'il pas pleinement
 Le cœur d'un véritable Amant,
 Lors que l'unique objet qu'il aime
 Le regarde amoureuxment,

Et lui dit dans l'excès de l'ardeur qui le presse;
 Cher objet de mon cœur, digne de ma tendresse,

Les appas que tu vois en moi,
 Cette bouche, ce sein, ces cheveux, ce visage,
 A qui tes yeux rendent hommage,
 Ne sont réservés que pour toi:

C'est pour toi seulement que je veux être belle,
 Tu causes toute mon ardeur,
 Je rends à ton amour une amour mutuelle,

Et

Et c'est toi seul enfin qui possède mon cœur:
 Mais ce n'est qu'un ruisseau de la source féconde
 Des plaisirs, dont l'Amour abonde,
 Quand on fait tendrement aimer,
 Et qui ne l'a senti, ne le peut exprimer.

MIRTI L.

Bien-heureux est celui qu'un Astre favorable
 Regarde avec des yeux si doux !
 Le Ciel, de mon bon-heur jaloux ,
 M'a voulu rendre misérable.

CORISQUE.

Ecoute-moi, Mirtil (j'allois sans y penser
 T'appeller mon ame & ma vie)
 Ton destin est digne d'envie,
 Et rien ne peut le traverser :
 Une Nimphe agréable & blonde,
 Digne de ton amour comme tu l'es du sien,
 De qui le charmant entretien
 Fait le plaisir de tout le monde ;
 Elle est l'amour des cœurs, l'ornement de nos Bois,
 Nos Bergers les mieux-faits soupirent sous ses loix,
 Mais au lieu d'appaîser l'ardeur qui les dévore ,
 Elle t'aime, Mirtil, c'est toi seul qu'elle adore ,
 Croi-moi, ne la méprise pas,
 Cette Beauté n'est point commune ,
 En tout tems, en tous lieux elle suivra tes pas ,
 Tu peux facilement posséder ses appas ,
 Ne sois point ennemi de ta bonne fortune.
 Que ce plaisir est doux, qu'on n'a point acheté
 Par les soupirs, ni par les larmes !

154 LE BERGER FIDÈLE.

C'est un trésor sans prix, un bon-heur plein de charmes,

Une pure félicité ;

Jouï de ce plaisir si commode & si rare,

Que ton heureux destin aujourd'hui te prépare ;

Quitte l'ingrate qui te fuit,

Et répon à l'amour de celle qui te fuit :

On n'entretiendra point d'une espérance vaine :

Les doux transports de ton amour,

Et tu peux soulager ta peine,

Avant que de finir ce jour ;

Elle n'est pas bien loin, la Nimphe qui t'adore ;

Commande, & tu verras le feu qui la dévore.

M I R T I L.

Mon cœur ne pousse point de vœux

Pour jouïr des plaisirs de l'Empire amoureux.

C O R I S Q U E.

Sache au moins une fois ce que l'on en peut dire ;

Et s'ils sont dégoûtans, revien à ton martyre.

M I R T I L.

Un goût comme le mien abhorre les douceurs.

C O R I S Q U E.

Ne laisse pas mourir, sans flater son envie,

Celle de qui tes yeux entretiennent la vie ;

Tu fais ce qu'il en coûte à qui veut des faveurs,

Combien il est fâcheux de demander sans cesse,

Et ne rien obtenir qui flate nôtre espoir.

Ne refuse donc pas à celle qui t'en presse,

Cette même pitié que tu voudrois avoir.

MIR-

MIRTI L.

Comment veux-tu que je lui donne
 Ce que je ne possède pas ?
 Enfin, quoi que le sort ordonne,
 Je veux garder ju' squ' au trépas,
A mon Amarillis insensible & crüeie,
 Un cœur amoureux & fidèle.

CORISQUE.

Aveugle & malheureux Berger ,
A qui veux-tu garder une foi si constante ?
 Je ne voulois point t' affiger,
Ni rendre ta douleur encor plus violente :
 Mais on te trahit lâchement ;
 Et moi qui t'aime tendrement,
Je ne saurois souffrir qu' on fasse un sacrifice
 De ton amour & de ton cœur ,
 Et qu' Amarillis te trahisse
 Sous un faux prétexte d'honneur.
Ce n'est pas cet honneur qui la rend si farouche ,
Un autre a pris ta place , un autre objet la touche ;
Et quand un autre rit, ton sort est de pleurer
Le trésor précieux, que son amour te vole :
 Mais as-tu perdu la parole ?
 Tu m'écoutes sans murmurer.

MIRTI L.

Si je garde un profond silence ,
 Et si je ne te répons pas,
 C'est que mon ame est en balance
 Entre la vie & le trépas :
Je doute, en t'écouter, d'une action si noire,
Et mon cœur ne fait pas encor ce qu'il doit croire.

CORISQUE.

Tu doutes donc, Mirtil, de ma sincérité ?

MIRTI L.

Si je ne doutois pas de certe verité ,
 Tu me verrois finir ma vie & ma disgrâce ;
 Et si ton discours est certain ,
 Et qu'un autre occupe ma place ,
 Je veux mourir sur l'heure, & mourir de ma main.

CORISQUE.

Ce feroit te punir de sa propre inconstance :
 Il faut te conserver pour en tirer vengeance.

MIRTI L.

Non, non, je ne crois point qu'elle manque de foi ,
 Et ce honteux soupçon est indigne de moi.

CORISQUE.

Tu ne crois pas encor mon discours veritable : :

Cependant tu voudrois savoir
 Ce qui rend ton sort déplorable ,
 Et ce qui va causer ton juste desespoir.
 Voi-tu cette Grote voisine,
 C'est la Caverne d'Ericine ,
 C'est le lieu qui garde l'honneur
 De l'ingrate Beauté, qui captive ton cœur :
 C'est l'endroit où cette inhumaine :
 Se rit en secret de ton mal,
 Et c'est là qu'elle fait de l'excés de ta peine
 Mille nouveaux plaisirs à ton heureux Rival :
 Enfin c'est où l'Amour l'invite
 Aux doux embrassemens d'un Berger sans mérite.
 Soupire maintenant , plain-toi , verse des pleurs,
 Comme un fidèle Amant signale ta constance ;
 Voila la digne récompense
 De tes soins & de tes douleurs.

MIRTI L.

Mais di-tu vrai, Corisque, & faut-il que je croie
 Ce qui m'ôte toute ma joie ?

CO-

LE BERGER FIDÈLE. 157
CORISQUE.

Plus dans sa trahison tu chercheras de jour,
Et plus tu plaindras ton amour.

MIRTIL.

Ah ! Corisque, as-tu veu ce qui me desespère ?

CORISQUE.

Non seulement j'ai veu ce qui fait ton ennui ;
Mais tu peux toi-même aujourd'hui
T'éclaircir de tout ce mystère ;
L'heure est prise, & bien-tôt ils se rendront ici,
La belle Amarillis, & son Berger aussi :
Derrière ce Buiffon tu pourras les attendre,
Et dans l'Antre tous deux tu les verras descendre.

MIRTIL.

Ah ! courrons plutôt au trépas.

CORISQUE.

Voi comme elle vient pas à pas
Par le chemin du Temple, au lieu de ses délices ;
De son perfide cœur ses piés sont les complices :
Atten ici quelques momens,
Et tu verras bien-tôt venir les deux Amans ;
Aprés nous parlerons ensemble.

MIRTIL.

Je suis affés prés, ce me semble,
De savoir ce qui fait la rigueur de mon sort :
Ainsi jusqu'à ce tems je suspendrai ma mort.



S C E N E VII.

A M A R I L L I S.

DANS une entreprise importante
 Qui fait le repos de nos jours,
 Nôtre industrie est impuissante,
 Si nous n'implorons pas le celeste secours.
 J'étois auparavant dans une incertitude
 Qui rendoit mon esprit confus ;
 A mon retour je ne l'ai plus,
 Et je suis, grace aux Dieux, libre d'inquiétude,
 Pendant que je pouffois des vœux avec ardeur ;
 Il sembloit qu'une voix secrète,
 Des volontés du Ciel la fidèle interprète,
 Rasseuroit mon esprit, & relevoit mon cœur.
 Ainsi puis que le Ciel me guide,
 Je veux marcher sans crainte, & n'être plus timide.
 Divine Mere de l'Amour,
 Daignés seconder en ce jour
 Les justes desseins de ma flâme ;
 Et si vôtre fils par ses feux
 A rendu sensible vôtre ame,
 Favorisés les miens, & rendés-les heureux ;
 Du perfide Berger à qui je suis promise,
 Excités aujourd'hui les desirs amoureux,

Et

Et secondés son entreprise.
Et toi, chere Caverne, á mon juste deſſein
Si propice & ſi néceſſaire,
Dérobe aux yeux de tous, & reçois dans ton ſein
Cette eſclave d'Amour, qui veut ſe ſatisfaire :
Mais entrons ſans plus différer.
D'où me vient encore ce doute ?
Perſonne ne me voit, perſonne ne m'écoute,
Et j'ai tout ſujet d'eſpérer.
Ah ! Mirtil, je voudrois que tu puſſes comprendre
Quel ſujet dans ce lieu m'oblige de me rendre !



SCÈNE VIII.

MIRTIÈ.

Ce n'est pas un songe trompeur
 Qui trouble mon esprit , & seduise mon cœur;
 Ah ! je ne vois que trop le mal-heur déplorable
 Qui me va rendre misérable.
 Que ne suis-je sans yeux, ou pourquoi mon berceau
 N'est-il devenu mon tombeau ?
 Falloit-il venir dans le monde
 Pour traîner une vie en misère féconde ?
 Ne m'as-tu conservé, Destin trop rigoureux,
 Que pour me rendre malheureux ?
 La rage, les douleurs, les feux, & la torture ,
 Et les autres tourmens divers
 Que l'on souffre dans les Enfers ,
 Ne sont pas si cruels que les maux que j'endure.
 Puis-je douter de mon mal-heur,
 Et suspendre encor ma créance ;
 Infortuné témoin de sa lâche inconstance,
 J'ai vu, malgré mes yeux, ce qui fait ma douleur ;
 Ce ne sont point les Loix qui me séparent d'elle,
 L'Amour me la ravit cette Nimphe cruelle ,

Je

Je me plaindrois à tort de la rigueur des Loix,
Il ne faut accuser que son injuste choix.

Cruelle Amarillis, inconstante & volage,
N'étoit-ce pas assés de me donner la mort ?
Faloit-il augmenter la rigueur de mon sort,
Et trahir un Amant qui te rendoit hommage,
Et de qui tu reçeus autrefois les soupirs,
Les innocens transports & les tendres desirs ?

Aprés une action si noire
Qui rend mon tourment infini,
Mon nom est sans doute bani
De ton cœur, & de ta memoire ;

Il ne t'en souvient plus dans tes plus doux transports ;
Et lors qu'il m'en souvient ce n'est que par remors.
Celle qui par ses yeux entretenoit ma vie,
Pour un autre me l'a ravie ;

Et puis que mes plaisirs meurent en ce moment,
Finißons tout d'un coup ma vie & mon tourment ;
Il ne faut plus languir, Mirtil, brise tes chaînes,
Termine par la mort ton amour & tes peines.

Mais, dois-je mourir sans venger
L'affront, que me fait ce Berger ?

Il faut qu'au desespoir mon ame s'abandonne ;
Punißons par la mort celui qui me la donne,
Suspendons le desir qui me pousse à la mort,
Jusques à ce moment propice
Où je dois terminer le sort

De celui, qui m'arrache avec tant d'injustice
Mon cœur, ma joie, & mes plaisirs,
Et qui dans ce cœur-même étouffe mes desirs.

Il faut que la douleur laisse agir la vengeance,
Que la pitié cède au couroux ;
Les sentimens tendres & doux
Sont d'une trop foible deffense ;

Je

Je veux survivre à ma douleur,
 Pour venger en vivant mon funeste mal-heur :
 Il faut que mon Rival perisse,
 Ce dard lui percera le flanc,
 Avant qu'il fume & qu'il rougisse,
 Tout trempé de mon propre sang ;
 Et mon bras repoussant ce qui me desespere,
 Avant que de finir mon mal,
 Sera le Ministre fatal

Des transports violens de ma juste colere :
 Je saurai te punir, infame ravisseur
 De l'adorable objet qui regne dans mon coeur ?
 Je prepare à mes feux un sanglant sacrifice :
 Deussai-je en te perdant trouver un precipice,
 Je veux dans ce Buisson l'attendre & me cacher ;
 Et de l'Antre voisin le voyant approcher,

Je veux tout à coup le surprendre,
 Ayant que de mon dard il puisse se deffendre.
 Mais ne seroit-ce point l'attaquer lâchement ?
 Il vaut mieux qu'un combat décide pleinement
 A qui doit être la victoire ;
 Il faut par un coup de valeur

Couronner mon amour d'une immortelle gloire,
 Et faire triompher mon extrême douleur,
 Mais les Bergers du voisinage
 Qui viennent ici tous les jours,
 Accourront à nôtre secours,

Et je ne pourrai pas satisfaire ma rage :
 Ils voudront peut-être savoir
 Le sujet de nôtre querelle ;
 Et le cachant je ferai voir
 Que la crainte me rend à moi-même infidèle.
 Que si je dis la verité,
 Et que mon devoir me surmonte ,

Le nom d'Amarillis fera convert de honte,
 Par mon trop de sincérité :
 Et cette Nimphe m'est si chère,
 Qu'il faut à son honneur immoler ma colère ;
 Et j'y respecte encor ce quelle eût autrefois,
 Lors que je commençay de vivre sous ses loix :
 Mais je balance trop à m'immoler ce traître
 Qui ravit son honneur, & qui devient son Maître.

Quoi, je ne verrai pas perir
 Ce Berger qui m'outrage, & qui me fait mourir ?
 Mais son sang repandu decouvra mon crime,
 Et peut-être ma vie en sera la victime.
 Qu'importe, soutenons la cruauté du sort ;
 Quand je cherche à mourir, dois-je craindre la mort ?
 Mais ce qui fait ma peine, & qui me rend timide,
 On saura le sujet d'un si prompt homicide.

Et je pretens sauver l'honneur
 De l'ingrate Beauté qui captive mon cœur.
 Entrons dans la Caverne, & cherchons le silence,
 A la clarté du jour dérobons ma vengeance ;
 Aux yeux d'Amarillis je puis bien me cacher,
 Elle est avant dans le Rocher :
 Sur la main gauche est un passage
 Propre pour mon dessein, & couvert de feuillage.
 Là je veux accomplir ce que j'ai projeté,
 Et quand il sera mort, exposer à la vue
 De cette perfide Beauté,

Cet Amant trop heureux, sans l'avoir mérité,
 A ce funeste objet sensiblement émeü,
 Elle succombera sans doute à sa douleur ;
 Et moi du même fer je m'ouvrirai le cœur.
 Ainsi deux par le fer verront finir leur vie,
 A l'autre de douleur elle sera ravie :
 Cette ingrate verra le Destin rigoureux

164 LE BERGER FIDÈLE.

Du malheureux amant , & de l'Amant heureux ;
Et dans cette Caverne obscure,
Destinée aux plaisirs d'une douce aventure ,
Par un sort étrange & nouveau,
L'Honneur & les Amans trouveront leur tombeau.
A se petit sentier je me laisse conduire ;
Corisque, tu ne mentois pas ,
Tu ne m'as point voulu séduire,
Je te crois maintenant, & tu guides mes pas.

SCE-



SCÈNE IX.

SATIRE.

IL est bien-aisé de comprendre,
 Par le discours de ce Berger ,
 Que pour lui Corisque est fort tendre,
 Et qu'elle veut le soulager :

Il la tient mieux que moi par de plus fortes chaînes
 Que par celles de ses cheveux ;
 Les presens le rendent heureux ,
 Et finissent toutes ses peines :

La perfide a vendu chèrement ses faveurs ;
 Et c'est dans cette Grote, où secondant sa flâme,
 Elle donne le prix de ce commerce infame ,
 Qu'elle avoit differé par ses feintes rigueurs :
 Mais peut-être le Ciel , à mes vœux favorable,
 Veut en la punissant venger un misérable.

Sans doute elle est dans ce Rocher ,
 Il faut que cette pierre en ferme l'ouverture,
 Et que j'apprenne l'avanture
 A Montan, que j'irai chercher.

Ses Ministres viendront pour rendre témoignage
 De l'indigne mépris qu'elle fait de la Loi:
 Je sai qu'à Coridon elle a donné sa foi ,
 Qui n'ose se vanter d'un si cher avantage ;

Mais

Mais je veux venger en ce jour
Et Coridon , & mon amour.

Sans perdre en vains discours , & mon tems & ma
peine,

Il me faut arracher une branche de chêne ,
Pour remuër la terre , & la déraciner.

Mais que j'y sens de résistance !

Et plus je m'y veux obstiner,
Plus je connois mon impuissance.

Je sens pourtant que ce Rocher
Semble vouloir se détacher ;
Je l'ébranle un peu , ce me semble ;
Il faut qu'encore je rassemble
Toute la force de mon corps.

○ Ciel ! ne rendés pas impuissans mes efforts:

Et toi Pan, de qui la science

Egale l'extrême puissance,

Si tes feux mal recompensés

Ont laissé dans ton cœur un desir de vengeance ,

Fai que mes vœux soient exaucés ;

Venge-toi sur Corisque, & puni son offence.

J'éprouve de-ja ton pouvoir ,

Et je sens que bien-tôt cette masse va choir ;

Elle m'est enfin échappée

Et l'attente où j'étois n'a pas été trompée.

Certes c'est maintenant que le Renard est pris,

Il faut le punir par les flâmes ;

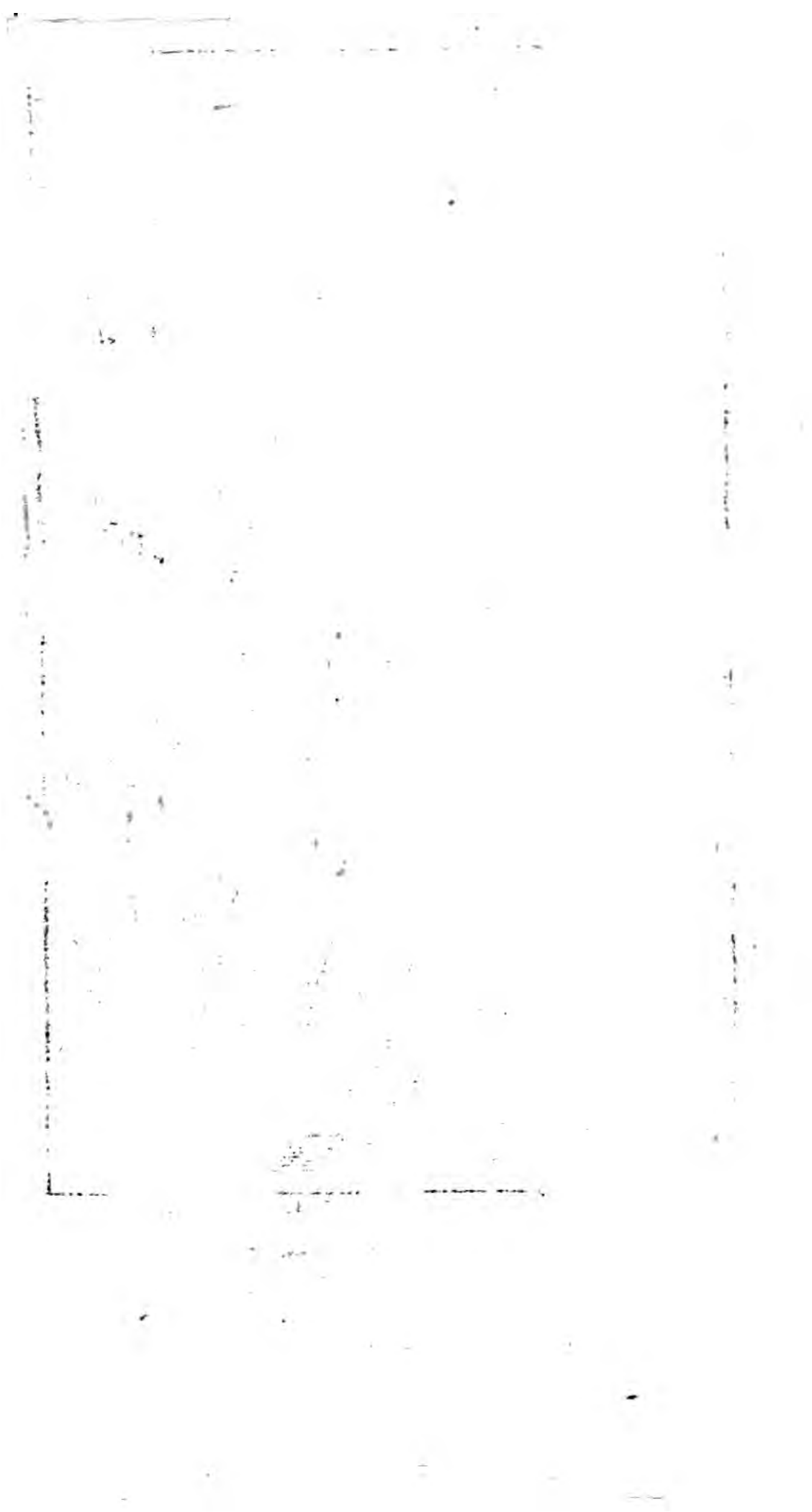
Corisque va payer ses injustes mépris.

Je voudrois que toutes les Femmes

Qui trahissent impunément ,

Eussent pour nous venger un pareil traitement.

ACTE







ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORISQUE.



Le soin de tromper ma rivale
 A si fort partagé mon esprit & mon cœur,
 Et ce que l'artifice étale,
 A durant si long-tems suspendu ma dou-
 leur,

Que j'ai presque oublié l'ornement de ma tête,
 Qu'un Satire insolent, infame, & demi-bête,
 M'avoit arraché dans le Bois,
 Pour n'avoir pas voulu me soumettre à ses Loix,
 Et je ne sai comment, après un tel outrage,
 Je pourrai retirer ce gage.

Quel fût mon déplaisir en ce funeste jour,
 De me voir ravir cet atour,

Pour me tirer des mains de l'infame Satire!

H

Je

Je ne puis aisément le penser , ni le dire :
 Comme il est sans honte & sans cœur ,
 Il eût usé de violence
 Pour satisfaire sa vengeance,
 Et me punir de ma rigueur.
 J' ai ris de ses soupirs , j' ai méprisé sa flâme ,
 Et je l' ai fait servir toujours à mes desseins ;
 C' est injustement qu' il me blâme
 D' avoir rendu ses vœux inutiles & vains :
 Si je l' avois aimé , je me croirois coupable,
 Mais on ne peut aimer ce qui n' est point aimable ;
 Mon cœur n' en fût jamais charmé ,
 Je le regarde & je le traite
 Comme les herbes qu' on réjette,
 Quand le suc en est exprimé.
 Sachons si Coridon s' est rendu dans cet Antre ,
 De ces plus doux plaisirs cette Grote est le centre.
 Mais que vois- je devant mes yeux ?
 Est- ce une illusion qui surprenne ma veuë ?
 Suis- je de raison dépourveuë ?
 Ou seroit- ce du Ciel un coup prodigieux ?
 Par quelle soudaine aventure
 Une si lourde pierre a pû se détacher ,
 Et tomber sur cette ouverture
 Qui conduisoit dans le Rocher ?
 Il n' est point arrivé de tremblement de Terre ,
 Et le Ciel n' a pas fait éclater son Tonnerre :
 Tous mes vœux seroient accomplis ,
 Si Coridon étoit avec Amarillis
 Dans cette paisible retraite ,
 Guidé seulement de l' Amour
 Il doit être arrivé dans ce sombre séjour ,
 Si j' ai bien entendu ce que m' a dit Lizette.
 Mirtil de fureur animé ,

L'a peut-être dans l'Antre avec elle enfermé,
Un Amour en courroux a beaucoup de puissance,
Il peut tout renverser au gré de sa vengeance.
Mirtil pouvoit-il mieux seconder mes desirs,
Quand j'eusse été l'objet de ses tendres soupirs ?
Mais pour m'éclaircir de ce doute,
Du costé de ce Mont prenons une autre route.



SCÈNE II.

DORINDE, LINCO.

DORINDE.

SI tu veux parler franchement ;
 Dès le moment que tu m'as veüe,
 Tu ne m'aurois point reconnüe
 Sous ce sauvage habillement

LINCO.

Hé ! pourroit-on te reconnoître,
 En te voiant ainsi paroître ?
 Quoi , Dorinde avec tant d'attraits
 Se cache sous les peaux des Hostes de Forêts ?
 Si les Chiens t'avoient veüe ainsi défigurée,
 Sans doute ils t'auroient déchirée :
 Mais quel est ton dessein , veux-tu perdre le jour ?

DORINDE.

Tu vois un effet de l'Amour ,
 Aussi nouveau que déplorable.
 Qui m'ôte le repos , & me rend misérable.

LINCO.

Toi , Dorinde , qui fors à peine du berceau,

Qui

Qui viens d'ouvrir les yeux au celeste flambeau,
 A qui je formois le langage,
 Que je portois entre mes bras,
 Et dont je conduisois les pas
 Dans ce foible & ce premier âge.
 Toi qu'un Lézard & qu'un Oiseau,
 Ou le moindre bruit d'un Rameau,
 Avant que de sentir les amoureuses peines,
 Effraioit si légèrement,
 Tu cours sans cesse, incessamment
 Les Forêts, les Monts, & les Plaines;
 Et depuis que tu fais aimer,
 Il n'est rien dans nos bois qui te puisse alarmer.

DORINDE.

Un cœur blessé d'amour, craint-il d'autre blessure ?

LINCO.

Je connois que l'Amour, plus fort que la Nature,
 Sur ton cœur amoureux exerce son pouvoir,
 Puis que dans une fille il peut nous faire voir
 Le courage d'un Homme, & d'un loup la figure.

DORINDE.

Ah! si tu pouvois voir les peines que j'endure,
 Tu verrois que mon cœur, sans oser soupirer,
 Par un Loup dévorant se laisse déchirer
 De même qu'un Agneau, qui souffre sans murmure.

LINCO.

Ce Loup est Silvio, qui déchire ton cœur.

H 3

DO.

DORINDE.

C'est lui de qui je sens la funeste rigueur.

L I N C O.

Tu ne l'as pû toucher sous une forme humaine ,
Ce cruel fût toujours insensible à ta peine ,
Et tu veux attirer son amour & ses yeux
Par tout ce qui le charme, & qu' il aime le mieux :
Tu prens pour le gagner une forme sauvage ,
Lors qu' il n' a pû se rendre aux traits de ton visage
Mais qui t' a pû servir à ce déguisement ?

D O R I N D E,

Je t'expliquerai tout , écoute seulement.
Ce matin , pour flater ma peine & mon attente ,
J'avois porté mes pas au pied de l' Erimante ,
C'étoit là des Chasseurs le commun rendez-vous ,
Ils devoient terrasser sous l'effort de leurs coups
Cét affreux Sanglier , l'effroi de la Campagne)
J'ai rencontré Melampe au bord de ce Ruisseau/
Qui d' un rapide cours décend de la Montagne :
J'ai veu qu' il reposoit à la fraicheur de l' eau
 Dans un pré que borde cette Onde.
 Moi qui chéris plus tendrement
 Que toutes les choses du monde ,
Ce qui plaît à celui que j'aime uniquement ,
 Et dont je chéris , quand il passe ,
 Jusqu'à l'ombre & jusqu'à la trace ;
 Lors que je rencontrai son Chien,
Je ne puis t'expliquer quel plaisir fût le mien ,
 Je le caresse & je le flate.
Lui comme un doux Agneau me presente la pate.
 Quand je voulus le ramener ,
Croiant par ce present pouvoir plaire à son Maître ;
 J'en-

J'entendis sa voix résonner ,
 Et soudain je le vis paroître.
 Je ne te dirai point quels furent nos discours ;
 Après mille fausses promesses ,
 Après mille & mille détours ,
 Il emmena son Chien , & garda ses careffes ,
 Et loin d'avoir pour moi quelque chose de doux ,
 Cét ingrat est parti transporté de couroux.

L I N C O.

O cœur impitoiable , insensible , & farouche ,
 Que rien n'aprivoise & ne touche !
 Mais , di-moi , cette dureté
 N'a point réveillé ta fierté.

D O R I N D E.

Ce Berger inhumain , par un effet contraire
 Enflâmant mon cœur amoureux ,
 A par le feu de sa colére
 Redoublé mon amour , & fait croître mes feux ,
 Après j'ai marché sur sa trace
 Vers le rendez-vous de la Chasse ;
 J'ai rencontré Lupin , j'ai pris son vêtement ,
 Afin de voir plus aisément
 Dans cet équipage champestre
 Cét incomparable Chasseur ,
 Sans que l'on pût me reconnoître,
 Et sans faire éclater le secret de mon cœur.

L I N C O.

Tu n'étois point accompagnée , (gneeé;
 Et sous la peau d'un Loup les Chiens t'ont épar-
 H 4 C'étoi-

C'étoit bien exposer tes jours,
Et vouloir en borner le cours.

DORINDE.

Les Chiens ont respecté celle qui devoit être
La proie, & le butin de leur aimable Maître :
Cependant j'ai suivi la foule des Bergers,
Et me tenant hors de l'enceinte,
Je regardois l'objet dont mon ame est atteinte,
Qui d'un courage ferme affrontoit les dangers :
Tout mon sang se glaçoit, j'étois dans la souffrance,
Quand l'affreux Sanglier venoit à s'élançer,
La valeur du Berger flatoit mon espérance,
Quand je lui voiois repousser
Du terrible Animal l'extrême violence ;
Mais enfin sa fureur contraire à mes desirs,
Troubloit cruellement ma joie & mes plaisirs ;
Comme une tempête soudaine,
Offusquant tout à coup le Pere des Saisons,
Renverse les Rochers, les Arbres, les Maisons,
Et ravage tout dans la Plaine ;
Ainsi par un desordre égal
Cet épouvantable Animal
Méprisant des Chasseurs les flèches dangereuses,
Et devenant plus furieux,
De ses deffenses écumeuses
Déchiroit les limiers, & brisoit les épieux,
Helas ! dans ce péril extrême
J'ai voulu mille fois composer par mes vœux
Avec ce Sanglier affreux,
Et sauver par mon sang l'unique objet que j'aime :
J'ai mille fois eu le dessein
De faire de mon corps un rempart à son sein ;

Et

Et j'ai dit dans le cœur, au milieu des allarmes
 Qui m'arrachotent souvent des soupirs & des lar-
 mes,

Fier Animal, pardonne à l'objet de mon cœur,
 Et sur ma propre vie exerce ta fureur,
 Quand Silvio poussé du beau feu qui l'anime,
 Voulant du Sanglier se faire une victime
 A détaché Melampe au combat préparé
 Contre cet ennemi, qui de sang altéré
 Redoubloit en tous lieux sa force & son courage,
 Par les sanglans effets de sa funeste rage.

Enfin je ne puis t'exprimer

Quelle fût de ce Chien l'ardeur infatigable ;
 Son Maître a sujet de l'aimer,
 Et son adresse est incroyable :

Comme on voit un Lion ardent & généreux
 Eviter du Taureau la corne meurtrière,
 Et pour mieux s'assurer l'honneur de la carrière,
 Attendre le moment heureux

Qui découvre son dos à ses griffes mortelles,
 Alors, certes, alors il déchire son flanc,

Et par mille atteintes cruelles,

Il rend vains ses efforts, & verse tout son sang ;

Ainsi d'une adresse pareille

Melampe évite à tous momens

Du cruel Sanglier les premiers mouvemens,

Et l'atteint enfin à l'oreille :

C'est en vain qu'il veut résister,

Alors il le secouë, & le fait arrêter,

Il expose son corps aux mortelles atteintes,

Et Silvio saudain a dissipé mes craintes,

Il a pris & lancé le plus fort de ses traits

Sur le monstre de nos Forêts.

À la chaste Diane il a promis la hure,

178 LE BERGER FIDÈLE.

Et cét ennemi redouté
Au dessous de l'oreille a reçeu la blessure
Qui finit les malheurs où nous avons été.
Si-tôt que je l'ai veu terrassé sur le sable
Aux pieds de l'aimable Berger,
Mon cœur s'est réjoui d'un coup si favorable,
Qui d'un si cher objet écartoit le danger :
Une si belle mort vaut bien mieux que ta Vie,
Tu verses ton sang, & tû meurs
Par les mains de celui qui ravit tous les cœurs.

L I N C O.

Mais que fera-t-on de la Bête
Qui du noble Berger est la chère conquête ?

D O R I N D E.

Je n'en ai rien appris, & j'ai quitté ces lieux
Pour me dérober à leurs yeux :
Je pense toutefois que selon la promesse
Que le Berger a faite en cette extrémité,
On doit avec solennité
Aller offrir la hure à la grande Déesse.

L I N C O.

Mais quand veux-tu quitter ce rude habillement :
Veux-tu toujours paroître en ce déguisement ?

D O R I N D E.

Lupin a mes habits, & ce n'est pas sans peine
Que pour le rençontrer je porte ici mes pas ;

Il me devoit attendre auprès de la Fontaine,
Je le cherche par tout , & ne le trouve pas.
Si tu m' aimes , Linco , soûlage ma foiblesse ,
Cerche- le dans ce Bois & ces lieux d' alentour ,
Auprès de ce Buiffon j' attendrai ton retour ;
Le travail m' a lassée , & le sommeil me presse.

L I N C O .

Ne pars donc pas d' ici , je vai pour le chercher ;
Auprès de ce Buiffon tu peux t' aller coucher.



SCÈNE III.

CHOEUR DES BERGERS,
ERGASTE.

LE CHOEUR.

Bergers, avés-vous séu la fameuse victoire
 Que Silvio vient de gagner ?
 La mort du Sanglier l'a couronné de gloire ,
 Au Temple de Diane il faut l'accompagner ;
 Signalons aujourd'hui nôtre reconnoissance,
 Il est nôtre Libérateur ;
 Honorons sa vertu de la bouche & du cœur ,
 Et rendons cét hommage à sa haute vaillance ;
 La vertu n'attend pas ici sa récompense,
 Elle est au dessus des Autels
 Que lui peuvent dresser les profanes mortels ;
 A de plus hauts honneurs elle a droit de prétendre,
 Mais c'est le seul tribut que nous pouvons lui rendre.

ERGASTE.

O funeste accident qui n'a point de pareil !
 Misérable Province aux pleurs abandonnée ;

Triste

Triste & lamentable journée ,
Que ne devoit jamais éclairer le Soleil!

LE CHOEUR.

Quelle est la triste voix qui donne ces alarmes ,
Qui parle de malheurs , de soupirs & de larmes ?

ERGASTE.

Ennemis de nos jours , Astres pernicieux ,
Méprisés-vous la foi que nous devons aux Dieux ?
Ne flatés-vous nos espérances ,
Que pour nous condamner à de rudes souffrances ?

LE CHOEUR.

C'est Ergaste qui vient , Bergers , qu'en dites-vous ?
C'est lui que nous voions , il s'approche de nous.

ERGASTE.

Pourquoi m'en-prendre aux Cieux dans ce malheur
extrême ?

Le Ciel est innocent , je m'accuse moi-même ;

J'ai produit cet embrasement ,
Et causé le malheur qui menace nos têtes ;
Mais les Dieux savent bien que c'est innocemment
Que j'ai sur l'Arcadie attiré ces tempêtes.
Amans infortunés , Mirtil , Amarillis ,
Dans un gouffre de maux tous deux ensevelis,
Que je plains vôtre sort , & que mon cœur soupire
Et toi , triste Montan , misérable Titire ,
Pere trop malheureux sur la fin des tes jours.
Province désolée , Arcadie affligée,
Tu ne seras jamais de tes maux soulagée ;
Je ne vois rien qui puisse en arrêter le cours.

LE CHOEUR.

Quel est cet accident qui nous rend misérables ?

Allons tous au devant de lui ,
 Bergers , apprenons aujourd'hui
 Quelles sont du Destin les Loix inévitables.
 Dieux immortels , lancerés-vous
 Sans cesse & sans pitié vôtre foudre sur nous ?
 Et rien ne pourra satisfaire
 Les ardeurs de vôtre colére ?
 Cher Ergaste , di-nous la cause de tes pleurs ,
 Quelle est ton infortune, & quels sont nos malheurs.

E R C A S T E.

Que voulés-vous que je vous die ;
 Ah ! ne demandés pas un si triste entretien ;
 Je plains vôtre sort & le mien,
 Je déplore les maux de toute l'Arcadie.

L E C H O E U R.

Dieux ! que tu nous surprends par ces tristes discours !

E R G A S T E.

En vain nous attendions d'une illustre Alliance,
 Et du repos , & du secours ;
 Le Ciel ennemi de nos jours
 A renversé l'appui d'une juste espérance.

L E C H O E U R.

(ment.

Quels sont donc nos malheurs ? parle plus claire-

E R G A S T E.

La Fille de Titire , hélas ! quelle disgrâce ?
 L'appui de sa vieillesse , & l'honneur de sa race ,
 De tout nôtre País le plus bel ornement ,
 Celle qui par l'espoir d'un heureux Himenée,
 Au Fils de Montan destinée,
 Devoit enfin tarir nos pleurs ,
 Et par l'ordre des Cieux finir tous nos malheurs :
 Ce modèle parfait d'honneur & de sagesse ,
 Cette incomparable Beauté,
 Ce miracle de pureté.

Je

Je ne puis achever , & la douleur m'opresse.

LE CHOEUR.

Quoi , seroit-elle morte ?

ERGASTE.

Helas ! non , mais son sort

N'est pas fort éloigné d'une tragique mort.

LE CHOEUR.

Quelle triste nouvelle !

ERGASTE.

Ah ! ce n'est rien encore ;

Pleurés , Bergers , pleurés , sa mort la deshonne.

LE CHOEUR.

La belle Amarillis meurt infame ; & comment ?

ERGASTE

C'est qu'on l'a malheureusement

Surprise aujourd'hui dans le crime,

On l'a conduit au Temple , & bien-tôt à vos yeux

On montrera cette Victime ,

Si vous arrêtés en ces lieux.

LE CHOEUR.

Belle Vertu , mais difficile ,

Que tu te soûtiens mal dans un Sexe fragile ?

On voit rarement ici-bas

Briller tes aimables appas.

Quoi , ne régneras-tu que dans ces foibles ames ,

Qui n'ont jamais senti les amoureux desirs ,

Qui n'ont point écouté les vœux , ni les soupirs

D'un Amant, que l'Amour consume de ses flâmes ?

O Siècle malheureux , qui corromps les plaisirs !

ERGASTE.

On pourra soupçonner toutes les autres Femmes ,

L'honnêteté n'a plus d'appui,

Puis que la pudeur-même est tombée aujourd'hui.

LE

LE CHOEUR.

Raconte-nous au long ce malheur déplorable,
Et fai-nous un récit fidelle & veritable.

E. R. G. A. S. T. E.

Je veux vous accorder ce que vous desirés ;
Et pour commencer, vous saurés
Que d'assés grand matin , & Montan , & Titire ,
Sont venus dans le Temple offrir sur les Autels
Un sacrifice aux Immortels,
En faveur de l'Himen pour qui leur cœur soupire.
Jamais présages plus heureux
N'ont secondé les Sacrifices ;
Enfin les Dieux jamais n'ont paru si propices ,
Et les Victimes., & les feux,
Toutes choses sembloient favoriser nos vœux ,
Aussi-tôt l'aveugle Prophète ,
Des volontés du Ciel le fidèle Interprète ,
A dit au Sacrificateur ,
Poussé d'une fureur divine ;
C'est en vain que ton Fils contre l'Amour s'obstine
Il doit perdre aujourd'hui sa franchise & son cœur ;
Et toi , appren que dans cette journée
Ta Fille recevra les Loix de l'Himenées ;
Prépare ce qu'il faut pour célébrer ce jour
Destiné , seulement aux plaisirs de l'Amour.
(Mais que tous ces Devins ont de vaines pensées,
Et que dans leur esprit elles sont mal tracées ;)
Trop aveugle Prophète , & dedans & dehors,
Que tu découvres mal les celestes ressors !
Tu devois bien plutôt , pour être veritable,
Lui prédire la mort de sa Fille coupable.
Tout le peuple pourtant paroissoit consolé ;
Titire s'en étoit allé

Rempli

Rempli de joie & d'espérance ,
De voir bien-tôt l'effet d'une heureuse Alliance :
 Dès qu'il disparut à nos yeux ,
 Nous vîmes tout à coup de sinistres augures ,
 Funestes Messagers des tristes aventures
Qui nous ont annoncé la colère des Dieux ;
 Nous fûmes tous saisis d'une crainte soudaine ,
 Et nous voians desespérés ,
 Les Prêtres se sont retirés.
Pour appaiser du Ciel la vengeance prochaine,
 Nous répandions des pleurs , & nous faisons des
 vœux ,
 Lors qu'un Satire malheureux
Est venu demander au Grand Prêtre audience ,
 Avec beaucoup d'empressement ,
 Pour une affaire d'importance
Qui venoit d'arriver assés subitement.
 Par le devoir de mon office ,
 Je l'ai dans le Temple introduit ,
Où d'abord cet Infame a pleinement instruit
 Les Ministres du Sacrifice.
 Si vous voies , dit-il , des Signes malheureux,
 Si le Ciel reçoit mal vôtre encens & vos vœux ,
 Et si la flâme n'est pas pure,
Apprenés aujourd'hui quelle en est l'aventure ;
 Sâchés qu'une infidèle a violé sa foi ,
 Et c'est dans l'Antre d'Ericine,
Où suivant les transports du feu qui la domine,
 Elle commet un crime au mépris de la loi.
 Allons dans l'Antre , & suivés-moi ,
 Nous surprendrons ces deux coupables.
 (Mais que nos esprits sont plongés ,
 Dans des ténèbres effroiâbles !)
Les Ministres alors ont esté soulagés ,

178 LE BERGER FIDÈLE.

Et cet ennemi redouté
Au dessous de l'oreille a reçu la blessure
Qui finit les malheurs où nous avons été.
Si-tôt que je l'ai vu terrassé sur le sable
Aux pieds de l'aimable Berger,
Mon cœur s'est réjoui d'un coup si favorable,
Qui d'un si cher objet écartoit le danger :
Une si belle mort vaut bien mieux que ta Vie,
Tu verses ton sang, & tu meurs
Par les mains de celui qui ravit tous les cœurs.

L I N C O.

Mais que fera-t-on de la Bête
Qui du noble Berger est la chère conquête ?

D O R I N D E.

Je n'en ai rien appris, & j'ai quitté ces lieux
Pour me dérober à leurs yeux :
Je pense toutefois que selon la promesse
Que le Berger a faite en cette extrémité,
On doit avec solennité
Aller offrir la hure à la grande Déesse.

L I N C O.

Mais quand veux-tu quitter ce rude habillement :
Veux-tu toujours paroître en ce déguisement ?

D O R I N D E.

Lutin a mes habits, & ce n'est pas sans peine
Que pour le rencontrer je porte ici mes pas ;

Ils ont cessé de craindre une commune perte,
 Voiant de leur malheur la cause découverte,
 Nicandre le premier des Ministres des Dieux,
 Fût nommé par Montan pour suivre le Satire;
 Nous l'avons escorté dans ces funestes lieux,
 Où nous avons trouvé ce que je crains de dire;
 Des flambeaux alumés la soudaine clarté
 A de cet Antre noir percé l'obscurité;
 De la Nimphe coupable elle a frapé la veüe,
 Et ne sachant où se cacher
 Elle a voulu sortir par l'endroit du Rocher,
 Dont le malin Satire avoit fermé l'issuë.

LE CHOEUR.

Lui, que faisoit-il cependant ?
 Étoit-il le témoin d'un si triste accident ?

ERGASTE.

Après avoir montré le chemin à Nicandre,
 Et le moien de les surprendre,
 Il s'est retiré promptement.
 Mais hélas ! pourrai-je vous dire
 Quels furent nos soupirs & nôtre étonnement,
 Quand nos yeux eurent veu la Fille de Titire ?
 Si-tôt qu'elle fût prise, on vit sortir soudain
 Mirtil, animé de colére,
 Qui le javelot à la main,
 S'efforça de venger la Nimphe;
 Le trait sur Nicandre lancé,
 Par bon-heur ne l'a point blessé,
 Ou par hazard, ou par souplesse,
 Il évita le coup qui portoit le trépas :

Mais

Mais malgré toute son adresse
Sans ses habits , peut-être , il ne s'en fauvoit pas ;
Et Mirtil accablé d'une douleur extrême ,
Demeura prisonnier avec celle qu'il aime.

LE CHOEUR.

Que devint-il après , quand il fût arrêté ?

ERGASTE.

Par un autre chemin on l'a conduit au temple.

LE CHOEUR.

Et pourquoi ?

ERGASTE.

Pour savoir de lui la vérité :
Ou pour punir , peut-être , un crime sans exemple ;
Car enfin on l'a veu hautement violer.
La majesté Sacerdotale ,
Mais je ne l'ai pû consoler,
Et ma douleur est sans égale.

LE CHOEUR.

Dans cet événement fatal,
Qui pouvoit t'empêcher de soulager son mal ?

ERGASTE.

La Loi, qui nous deffend de parler aux Coupables ,
Sous des peines inévitables :

Ainsi

Ainsi ne pouvant l'aborder,
 Je me suis séparé des autres.
 Chers Bergers, à mes vœux daignés joindre les vôtres ;
 Je m'achemine au Temple, & j'y vai demander
 Qu'il plaise aux justes Dieux d'arrêter les tempêtes
 Qui menacent nos têtes.

LE CHOEUR.

Ergaste, nous allons bien-tôt suivre tes pas,
 Quand nous aurons rendu l'honneur qu'il nous faut
 rendre
 A celui, qui par ses combas
 A feu du Sanglier hautement nous deffendre.
 Grands Dieux, par la pitié montrés-vous immortels,
 Et calmés ce courroux contraire à vos Autels.



S C È N E IV.

C O R I S Q U E.

GLorieux ornemens d'ue illustre Conquête,
 Immortels & fameux Lauriers,
 Qui couronnés le front des plus braves Guerriers,
 Servés de parure à ma tête;
 J'ai veincu dans le Champ d'Amour,
 Et je dois pour ma gloire éterniser ce jour.
 Aujourd'hui le Destin, le Ciel & la Nature,
 Les Amis & les Ennemis,
 Par une surprenante & nouvelle aventure,
 Semblent m'avoir été soumis :
 J'ai tout ce que mon cœur desire ;
 Tout m'a favorisé, même jusqu'au Satire.
 Coridon eût rendu mon sort moins glorieux ;
 Et sans doute j'aime bien mieux,
 Pour rendre Amarillis beaucoup plus criminelle,
 Que Mirtil soit sorti de la Grotte avec elle.
 Qu'importe qu'il soit pris, si par l'ordre des Cieux
 On ne punit jamais que la Femme infidelle ?
 Agréable victoire ! ô triomphe éclatant,
 Qui rendés mon esprit content !
 Mensonges amoureux, qui flatés ma mémoire,
 Dressés un trophée à ma gloire,
 Sur cette langue, & dans ce cœur,

Vous

Vous avés un pouvoir de tout autre vainqueur ,
Mais c'est trop s'arrêter , il faut prendre la fuite ,
Je dois garder cette conduite,
Et dans un lieu secret attendre tout du sort.
Amarillis est prisonnière ;
Mais enfin jusqu'après sa mort
Ma vengeance n'est pas entière.
Avant que de mourir elle peut m'accuser,
Et je ne veux pas m'exposer
A parler devant le Grand Prêtre.
Fuiions , il n'est pas tems encore de paroître,
Il faut favoriser par cet éloignement
Le succès du monsonge & du déguisement;
C'est dans cette Forêt obscure,
Que j'attendrai la fin de toute l'aventure,
Et quand il sera tems ma joie éclatera ;
Peut-être que Mirtil alors m'écouterà.
Que mon entreprise est heureuse !
Tout seconde mes vœux , & de mon amoureuse.



SCÈNE V.

NICANDRE, AMARILLIS.

NICANDRE.

Celui que ne pourroit toucher
 Une si surprenante & si triste aventure,
 Auroit l'ame insensible & dure,
 Ou n'auroit point de cœur, ou l'auroit de rocher;
 Plus on te considère, & moins on le peut croire,
 Que ton cœur ait trahi ton devoir & ta gloire,
 Et que la vertu même ait pû se relâcher.
 Qui pourroit voir sans pleurs une Nimphe adorable;
 L'ouvrage sans pareil de nos Dieux immortels,
 Digne de nôtre encens, digne de leurs Autels,
 Dans un état si déorable ?
 Qui peut voir dans les fers de si charmans appas,
 Et ne s'affiger pas ?
 Mais quand je pense encor quelle est ton origine,
 Qu'elle est noble, qu'elle est divine,
 Que Titire est ton Pere, & que l'Himen un jour
 Au Fils du grand Montan promettoit ton amour;
 Ces deux sages Bergers nos Démons tutélaires,
 Qui

Qui tâchoient d'arrêter le cours de nos misères ,
 Aigrissent nos justes douleurs.
 Et leur fort malheureux me fait verser des pleurs.
 Quoi , faut-il qu'une Nimphe & si jeune & si belle ,
 Qui méritoit d'être immortelle ,
 Eprouve la rigueur du sort ,
 Et soit si proche de la mort ?
 Qui peut voir sans douleur cette funeste image ,
 A plus de dureté qu'une bête sauvage.

A M A R I E L L I S.

S'il estoit vrai que mon mal-heur
 Vint du dérèglement de l'esprit & du cœur ;
 Si je me sentoïis criminelle ,
 Comme je ne la suis que malheureusement ,
 En apparence seulement ,
 Alors , certes , alors la mort la plus cruelle
 Seroit de mon amour le juste châtiment ;
 Il faudroit par mon sang rétablir l'innocence ,
 Et mourant au pied des Autels ,
 Je devrois appaiser la celeste vengeance ,
 Et satis faire encore à la Loi des Mortels :
 Ainsi je serois consolée
 D'avoir mérité cette mort ,
 Et soumettant mon ame à la rigueur du Sort ,
 Je souffrirois d'être immolée :
 L'espoir de jouïr d'un repos
 Et plus tranquille & plus durable ,
 Arrêteroit le cours de mes tristes sanglots ,
 Et me feroit trouver la mort plus agréable.
 Mais quelle est ma douleur , de voir finir mes jours ,
 Avant que la Nature en ait borné le cours ?
 D'un solide bon-heur je flatois mon attente ;

Mais

Mais hélas ! je meurs jeune , & je meurs innocente.

N I C A N D R E.

Si les Hommes t'avoient accusé fausement
D'un crime, assés honteux pour noircir ta mémoire,
On repareroit aisément

Tout ce qu'ils auroient fait au mépris de ta gloire ;
Mais les Dieux de leurs droits paroissent si jaloux,
Qu'on peut mal-aisément appaiser leur couroux.

Dans un mal-heur si déplorable ,

Je ne vois que toi de coupable ;

On vient de te trouver dans le creux d'un rocher
Seule avec cét Amant, qui t'avoit seu toucher.

Au Fils du grand Montan n'étois-tu pas promise ?

N'as-tu pas violé ta foi

Dans ce lieu malheureux où nous t'avons surprise ?

Peut-on être innocente en méprisant la Loi ?

A M A R I L L I S.

Di ce que tu voudras, exagère le crime,
Dont je suis aujourd'hui l'innocente victime ;
Je n'ai point attiré la colére des Cieux,
Ni violé la Loi qui régné dans ces lieux.

N I C A N D R E.

Tu n'as pas violé la Loi de la Nature ,
Qui nous pousse à chercher ce qui plaît à nos yeux ,
Mais tu viens de pécher contre la Loi des Dieux,
Qui veut que nous brûlions d'une flâme plus pure.

A M A R I L L I S.

Les Hommes & les Dieux ont causé mon mal-heur,

Et puis que le Ciel est l'auteur

De toutes les tempêtes

Qui tombent sur nos têtes,

Peut-on me punir aujourd'hui

D'une faute étrangère, & du crime d'autrui.

I

N I-

NICANDRE.

Nimphe , modère ta colère,
Retien ta langue & tes transports ;
Les Dieux veulent que l'on révere
Leurs impénétrables reforts.

Que c'est injustement que de tous nos désastres.
Nous voulons accuser & le Ciel , & les Astres !
Nous sommes ici-bas de nos propres mal-heurs
Les instrumens & les auteurs,

AMARILLIS.

Aux volontés du Ciel mon ame abandonnée ,
Accuse seulement l'aveugle Destinée ;
Mais plutôt il faut accuser
Celle , dont la malice a voulu m'abuser.

NICANDRE.

Ton erreur amoureuse à ce mal-heur t'expose.

AMARILLIS.

Si je me suis trompée , une autre en est la cause.

NICANDRE.

On se laisse tromper , quand on aime une erreur
Qui flate la Nature , & qui charme le cœur.

AMARILLIS.

Avant ce malheur déplorable ,
T'ai-je donné sujet de me croire coupable ?
Et m'a-t'-on jamais veu manquer à mon devoir ?

NICANDRE.

Ta dernière action nous le fait assés voir.

AMARILLIS.

Des sentimens du cœur , souvent les apparences
Donnent à nôtre esprit de fausses connoissances.

NICANDRE.

On ne sauroit du cœur deméler les ressorts,
Et l'on en doit juger sur la foi du dehors,

A M A .

AMARILLIS.

Par les yeux de l'esprit on en voit le mystère.

NICANDRE.

Sans le secours des sens, nôtre esprit ne voit guère.

AMARILLIS.

Les sens, sans la raison, sont dans l'aveuglement.

NICANDRE.

Elle éclaire inutilement

Lors que l'apparence est contr'elle.

AMARILLIS.

Pense-tu me montrer que je suis criminelle ?

NICANDRE.

Quel dessein dans la Grotte a pû guider tes pas ?

AMARILLIS.

C'est ma crédulité, ne m'en accuse pas.

NICANDRE.

Peux-tu, sans mériter de blâme,

Exposer ton honneur à l'objet de ta flâme ?

AMARILLIS.

Une Amie infidèle a trahi mon honneur,

Elle a seule causé mon funeste mal-heur.

NICANDRE.

Ta passion est ton Amie.

AMARILLIS,

C'est Corisque qui m'a trahie.

NICANDRE.

Il est doux de se voir livrer à son Amant ;

C'est une trahison qu'on pardonne aisément.

AMARILLIS.

Quand Mirtil est entré dans l'Antre d'Ericine,

I'ignorois qu'il y fut, & ne m'en doutois pas.

NICANDRE.

Quel est donc le dessein, & quels sont les appas

Qui t'ont conduite à ta ruine ?

A M A R I L L I S.

Ce n'est pas pour Mirtil , si j'eus quelque dessein.

N I C A N D R E.

Nimphe , tu t'excuses en vain,
Ta faute n'est que trop connue ,
Et ta cause est mal soutenue.

A M A R I L L I S.

Que sur cette imposture il soit interrogé.

N I C A N D R E,

Mirtil est dans ton crime un peu trop engagé.

A M A R I L L I S.

Interroge Corisque , écoute son langage ;
Je m'en tiens à son témoignage.

N I C A N D R E.

Et de quel poids peut être une Femme sans foi,
Qui t'engage à trahir ton devoir , & la Loi ?

A M A R I L L I S.

Si tout le monde me condamne,
J'attesterai le nom de la chaste Diane.

N I C A N D R E.

Nimphe , ce seroit te flâter,
Tu ferois à Diane une sensible injure,
Ton crime feroit voir que ta langue est parjure,
Appaise son couroux au lieu de l'iriter ;
Parle plus clairement , & laisse le mensonge ;
Tout ce que tu m'as dit peut passer pour un songe.
Prépare ton esprit quand il faudra parler,
Et ne crois pas toujours pouvoir dissimuler.
On ne se peut laver que d'une eau pure & belle ,
Et le langage est faux quand l'ame est criminelle ;
On se deffend toujours en vain ,
Et même on se fait tort , quand le crime est certain:
Tu devois sur tes sens remporter la victoire,
Et plus que de tes yeux , avoir soin de ta gloire.

Pour-

Pourquoi perds-tu le tems ? pourquoi t'abusés-tu ?
Ce n'est que par la Mort qu'on venge la Vertu.

A N A R I L L I S.

Quoi , mourir de la sorte ! Helas , sage Nicandre,
Nul ne prendra soin de mes jours.
Me l'aïssera-t'-on sans secours,
Sans m'écouter , ni deffendre ?
N'exciterai-je dans le cœur
Qu'une pitié sans assistance ?
Et m'ôtera-t'-on l'espérance
De voir la fin de mon mal-heur ?

N I C A N D R E.

Nimphe , la plainte est inutile :
Si tu n'as pas toujours écouté ton devoir,
Montre dans ta disgrâce une ame plus tranquile,
Et bani de ton cœur un lâche desespoir ;
Vers le lieu de ton origine
Elève ton cœur & tes yeux ;
Tout se fait par l'ordre des Dieux,
Et tout coule ici-bas d'une Source divine.
Comme d'une Fontaine on voit naître un Ruisseau,
Et comme on voit d'une racine
Sortir & croître un Arbrisseau
Bien que par un ordre adorable
Et les maux & les biens-soient mêlés ici-bas,
Ce qui paroît un mal , bien souvent ne l'est pas.
Et tel nous semble heureux, qui n'est qu'un miséra-
Le Souverain Maître des Dieux, (ble.
Et la Divinité qui je sers en ces lieux ,
Peuvent voir aisément la peine & la tristesse
Que me fait ressentir le mal-heur qui te presse.
Si je t'ai parlé librement,
C'est comme un Médecin qui sonde hardiment
L'endroit, le plus profond d'une grande blessure,

Et malgré les maux qu'on endure.
 N'a pas le cœur touché des plaintes ni des pleurs ;
 Sa pitié deviendroit mortelle.
 Si sa main étoit moins crüelle,
 Et si de son malade il flatoit les douleurs.
 Rassure ton esprit , appaise tes alarmes,
 Retien tes soupirs & tes larmes ,
 Souffre ce que le Ciel a de toi résolu ,
 Et révere en tremblant son pouvoir absolu.

A M A R I L L I S.

Helas ! cette Sentence est un coup de Tonnerre ,
 Soit qu'elle soit écrite au Ciel , ou sur la Terre :
 Mais le Ciel ne peut pas me soumettre à ce sort ;
 Puis qu'il connoît mon innocence
 N'est-il pas obligé de prendre ma deffence,
 Et de me délivrer d'une honteuse mort.
 Mais dequoi me sert de me plaindre ?
 Et que puis-je espérer , lors que j'ai tout à craindre ?
 Nul ne vient pour me secourir ;
 Mourons donc sans tarder, puis qu'il me faut mourir
 Ha ! qu'il est mal-aisé de subir sans murmure
 Une Loi, si triste & si dure !
 Nicandre , si mon sort a pû toucher ton cœur,
 Diffère encor un peu de me conduire au Temple ,
 Et retarde l'effet de ce tragique exemple ,
 Qui doit m'abandonner à mon dernier mal-heur.

N I C A N D R E.

Nimphe affligée & malheureuse ,
 Tu rens ta destinée encor plus rigoureuse ;
 Appaise ta douleur , modère tes transports ,
 Celui qui craint la mort endure mille morts ;
 La mort n'a rien d'affreux , que la crainte qu'impré-
 La rigueur du suplice, & la honte du crime; (me
 Et quiconque meurt promptement ,

Se

Se dérobe à la crainte , & finit son tourment.

A M A R I L L I S.

Il est vrai; mais enfin le mal qui me possède
Me permet d'espérer encor quelque remede.

Ha ! Pere infortuné , doux espoir de mes jours,

Me laisserés-vous sans secours ?

Abandonnerés-vous une Fille si chere ?

Et ne ferés-vous pas encore un coup mon Pere ?

Ha ! si je dois mourir , ne me refusés pas

Les derniers baisers du trêpas.

Dans cette funeste avanture ,

Le même fer , sans doute , ouvrira nos deux cœurs:

Vôtre sang coulera d'une même blessure,

Et nous aurons mêmes douleurs.

Pere trop malheureux , écoutez ma prière ,

Je n'invoquai jamais vôtre nom vainement ,

Venés pour me donner quelque soulagement ,

Avant que de fermer les yeux à la lumière.

Quoi , faut-il que je sois sans appui , sans espoir ,

Epouse le matin , & Victime le soir ?

N I C A N D R E.

Appaise ta douleur , ô Nimphe infortunée ?

Tu murmures en vain contre la Destinée ;

Ne vien plus nous troubler par tes tristes accens ,

Et souffre constamment la douleur que tu sens ;

Il est tems de partir , & mon devoir m'oblige

A te conduire au Temple au pied de nos Autels ;

Quoi que ton infortune & me touche & m'afflige ,

Il me faut ebeïr aux Loix des Immortels.

A M A R I L L I S.

Adieu donc , paisibles retraites ,

Agréables Forêts , doux séjour des zéphirs ;

Vous fûtes les témoins de mes peines secrètes

Recevés mes derniers soupirs ;

Et dans vôtre demeure sombre,
 Quand le fer de ma vie aura tranché le cours,
 Recevés encore mon ombre,
 Et dans ces lieux sacrés conservés-la toujours :
 Puis qu'il faut enfin que je meure,
 Je ne puis dans le monde avoir d'autre demeure,
 L'enfer n'est destiné que pour les criminels,
 C'est-là qu'ils sont punis par des feux éternels.
 (Et puis qu'il plaît aux Dieux, je ne suis point cou-
 pable)

Le Ciel est un séjour digne de tous nos vœux;
 Mais hélas ! une misérable
 Ne seroit point reçue au rang des Bien-heureux.
 Ah ! Mirtil, que cette journée
 Qui me fit voir aimable à tes yeux abusés,
 Rend funeste ma destinée,
 Par les Maux qu'elle m'a causés !
 De quoi te sert enfin d'avoir chéri ma vie,
 Puis qu'elle va pour toi bien-tôt m'être ravie ?
 Quoi qu'on me condamne à la mort,
 Je ne suis pas plus criminelle ;
 C'est pour t'avoir esté cruelle,
 Que j'éprouve aujourd'hui la cruauté du Sort :
 Et tu fais que mon innocence
 Ne s'est jamais rendue à ta persévérance.
 Amant, pour moi trop amoureux,
 Ou pour toi trop respectueux,
 Il valoit mieux, sans doute, après t'avoir seu-plaire,
 Eviter ta presence, ou bien te satisfaire.
 Oui, je meurs innocente en ce funeste jour,
 Malgré ma retenuë, & malgré ton amour,
 Je meurs sans toi, Mirtil, doux espoir de mon ame.
 Je meurs sans te donner aucun fruit de ta flâme.
 Ah ! Mirtil....

NICANDRE.

Justes Dieux ; elle finit ses jours,
 Venés la soutenir , venés à mon secours.
 Que cette aventure me touche !
 Et que cet accident paroît prodigieux !
 Cette Nimphe expire à mes yeux,
 Le nom de Nirtil à la bouche ?
 L'amour & la douleur dans cet événement
 Ont prévenu le châtement
 Que lui réservoit la Justice
 Par un rigoureux sacrifice :
 Mais elle n'est pas morte , & je sens que son cœur
 Palpite encore avecque peine ;
 Il faut secourir sa langueur :
 Portons-la , sans tarder , au bord de la Fontaine,
 Rappelons avec l'eau ses esprits égarés
 Qui se sont près du cœur sans doute retirés.
 Mais quoi , cette pitié n'est-elle pas crüelle ?
 Peut-être il vaudroit mieux ne la point secourir ,
 Elle cède à l'excès d'une douleur mortelle
 Pour éviter le fer, dont elle doit mourir.
 Ce seroit lui manquer , & manquer à moi-même,
 Il faut la soulager dans ce péril extrême ;
 Il n'appartient qu'aux Dieux de savoir l'avenir ,
 Et jamais nôtre esprit ne le doit prévenir,



SCÈNE VI.

CORIDON.

JE crois mal-aisément tout ce que le Satire
 Contre Corisque a pû me dire.
 Il l'a , pour me tromper , finement inventé ;
 C'est un piège qu'il tend à ma crédulité :
 Il la veut à mes yeux faire voir infidelle.
 Quoi l'auroit-on surprise avec un autre Amant
 Dans l'Antre , où je devois me trouver avec elle ?
 Si Lizette ne ment.
 Mais , que vois-je ? cette ouverture
 Est fermée ainsi qu'il m'a dit ;
 C'est une forte conjecture
 Qui trouble ma raison , & me rend interdit.
 Connoissant ton humeur volage ,
 J'avois bien prévu ton mal-heur ;
 Corisque, un esprit si trompeur
 Etoit de ta ruine un assuré présage,
 Ou plutôt un remede à mon cœur enflâmé ,
 Si de tes feins regards il n'eût été charmé.
 Que je suis aise que mon Pere
 M'ait fait arrêter près de lui ;

J'en

J'en avois un mortel ennui,
 Et ce commandement me sembloit bien sévère.
 Que d'ennuis & de soins m'alloit coûter ce jour,
 Si j'eusse esté dans l'Antre au gré de mon amour !
 Mais , dois-je en ce mal-heur courir à la vengeance?
 Et contre cette ingrante exciter mon courroux?
 Ah j'ai pour elle encor , malgré son inconstance ,
 Des sentimens tendres & doux ;
 Mais sa perfidie est extrême,
 Elle m'a trompé lâchement.
 Non , non , elle s'abuse, & se trompe elle-même,
 Lors qu'elle me préfère un misérable Amant :
 Je vivois sous ses loix , & je n'aimois rien qu'elle,
 J'étois discret , j'étois fidelle ;
 Celui qu'elle caresse est un petit Berger
 Perfide , vagabond , indiscret , étranger :
 L'outrage est réparé , cette ingrante me vange
 Lors qu'elle m'abandonne, & qu'elle court au chan-
 Et quand je pers son amitié , (ge;
 J'ai bien moins de courroux que je n'ai de pitié :
 Elle me fait honneur, lors qu'elle est inconstante,
 Et je suis redevable à son humeur changeante.
 Quelle est la gloire & le plaisir,
 D'avoir part à l'amour d'une Femme indiscrete.
 Perfide , légère , & conquête,
 Qui se laisse emporter à son premier desir ?
 Mais si tant de mépris ne peut toucher ton ame ,
 Regréte au moins le bien qu'on dérobe à ta flame,
 Songe à ce que tu pers par une injuste Loi.
 Non , non , je ne l'ai point perduë,
 En vain l'aurois-je retenuë,
 Puis qu'elle n'étoit point à moi ;
 J'ai dissipé la nuit de mon erreur extrême,
 Et je me suis rendu pleinement à moi-mémême,

Après avoir repris & mon cœur & ma foi.
 Est-ce une perte enfin , qu'une Femme volage,
 Et qu'une Beauté sans pudeur,
 De qui les sentimens cachés au fond du cœur
 Estoient aussi fardés que l'étoit son visage ?
 C'étoit une ingrate Beauté,
 Un fantôme d'amour & de fidélité,
 Une Femme sans cœur , & pleine d'artifice ;
 Et ce favorable accident
 Me dérobe à son injustice ,
 Et malgré ses desseins , je gagne en la perdant :
 Oui , je saurai trouver de plus aimables Femmes ,
 Qui me traiteront mieux que celle que je pers ;
 Mon cœur brûlera d'autres flâmes ;
 Et ne gémera plus sous de si rudes fers :
 Elle ne peut gagner un cœur aussi fidèle
 Que celui, qu'elle perd par son indigne choix ,
 Et l'Amant qui vivra sous ses injustes Loix,
 N'aura pas tant que moi de constance & de zèle :
 Elle m'avoit donné sa foi ;
 Mais n'étant plus sous son empire,
 Je pourrois l'accuser d'avoir blessé la Loi ,
 Selon le conseil du Satire:
 Mais je suis au dessus de mon ressentiment,
 Un cœur comme le mien doit agir autrement ;
 L'inconstance d'une Maîtresse
 Ne doit causer en lui ni trouble , ni tristesse ;
 Et quiconque en est alarmé,
 N'a pas le cœur bien-fait , & doit être blâmé.
 Je consens donc , quoi qu'il m'arrive,
 Que Corisque aujourd'hui me quitte, & qu'elle vive,
 Qu'elle se dérobe au trépas.
 Et qu'un autre Berger adore ses appas :
 Je veux qu'elle survive à sa lâche inconstance ,

Et

Et que sa trahison me serve de vengeance ;
Je ne l'aime , ni ne la hais ,
Je l'abandonne pour jamais ,
Sans dépit & sans jalousie ,
Aux desirs de son Favori ,
Son inconstance m'a guéri
De l'amoureuse frénésie ,
Et je méprise enfin ce que j'avois chéri.



S C E N E VII.

S I L V I O.

Non, tu n'es pas une Déesse,
 Et les esprits impurs te dressent des Autels ?
 Ce sont, lâche Venus, de profanes mortels
 Qui vivent sous tes Loix, & cherchent ta molesse.
 Tes temples sont toujours ouvers
 Aux crimes de tout l'Univers ;
 Mais ce sont plutôt des aziles
 Du Vice & de la Volupté,
 Où, sous le nom fameux de la Divinité,
 L'injustice est permise, & les crimes faciles,
 Tu produis le dérèglement
 Par des amorces agréables,
 Et par le nombre des coupables
 Tu péches plus impunément.
 La raison est ton ennemie,
 Le crime & les larcins sont l'objet de tes vœux,
 Tu gâtes les esprits, tu les rends mal-heureux,
 Et tu les couvres d'infamie.
 Digne Fille du Flot amer,
 Cruel Monstre conçu dans le sein de la Mer,
 Tu n'excites que des orages ;
 Sous l'espoir des appas, qui nous tiompent toujours

Tu

Tu ne causes que des naufrages ,
 Et l'on doit t'appeler la honte de nos jours ,
 La mere du desordre , & non pas des amours.
 Dans quel gouffre de maux, & dans quelle infortune

As-tu plongé ces deux Amans ?

Si ta force n'est pas commune ,
 Brise, brise leurs fers, & fini leurs tourmens ,
 Sauve-la , si tu peux , cette Ninphe opprimée,
 Et de tes vains appas honteusement charmée.
 Belle & chaste Diane , ah ! qu'heureux est le jour
 Que je vous consacrai mon cœur & mon amour !
 Vous êtes mon secours , vous êtes ma Déesse,
 C'est pour vous seulement que j'ai de la tendresse;
 Les Astres les plus beaux qui brillent dans les Cieux
 Ont moins d'éclat que vous, moins pures sont leurs
 flames ,

Et vous régnez dans ces bas lieux
 Sur les cœurs généreux, & sur les belles ames.
 Vos devots ont toujours de plus nobles emplois
 Que ces efféminés, qui vivent sous les Loix
 D'une Divinité sans honneur & sans gloire.
 La mort des Sangliers fait nos plus doux ébas ,
 Nous remportons sur eux une pleine victoire,
 Et ces lâches Amans en souffrent le trépas.

Bel Arc & vous Traits invincibles,
 Deffendés-moi toujours de ces traits invifibles:

Dont Amour attaque les cœurs;
 Paroi, efféminé , paroi avec tes armes ,
 Je me môque de tous tes charmes,
 Je ne ferai jamais de tes adorateurs :

Non, je ne te crains point, Enfant plein de foiblesse,
 Je veux, malgré ton Arc, te mépriser sans cesse,

Cesse. Il me semble avoir ouï
 Echo , qui dans ce bois résonne ;

Mais

Mais n'est-ce point Amour qui toujours m'environne-
Et qui vient me vanter son pouvoir inouï ? (ne

Oui. C'est toi qui répons, Enfant plein d'imposture:

N'es-tu pas le Fils de Venus ?

Ses larcins amoureux ne sont que trop connus ,
Et tu dois ta naissance à cette Mere impure.

Pure. Elle étoit fort pure , & conservoit sa foi ,
Quand Mars avoit pour elle une ardeur légitime.

N'es-tu pas conçu par un crime ?

Peux-tu me démentir , infame ? répon-moi ?

Moi. Toi-même & Vulcan, ne fût jamais ton Père,

Il faut te découvrir cet important mystère.

Taire. Dois-je obéir à ce commandement ?

Cerche ailleurs de l'obéissance.

Que feras-tu de moi , qui crains peu ta puissance,
Et qui sai t'opposer un cœur de diamant ?

Amant. Jeune insensé, quelle est ta rêverie,

Tu crois m'inspirer de l'amour :

Mon ame est-elle propre à ton afféterie ?

Quand veux-tu dans mon cœur établir son séjour ?

Ce jour. Si promptement ? ah ! ne vien pas encore:

Mais quelle est la Beauté qu'il faudra que j'adore ?

Dori.... C'est bégayer , c'est mal articuler ,

Tu veux dire Dorinde , appren donc à parler.

N'est-ce point cette Nimphe à qui je suis rebelle ?

Dorinde à qui je porte une haine mortelle ?

Elle. Veux-tu dompter mon cœur comme le sien ?

Est-ce avec mon Arc , ou le tien ?

Le tien. Quoi donc , mon Arc serviroit à me nuire ?

Je saurai bien mieux me conduire.

Tu te vantes à tort d'avoir l'espoir divin ;

Tu n'es qu'un faux Prophète, & tout rempli de vin.

Divin. Mais c'est un Loup que je vois, ce me semble,

Caché dans ce Buisson épais ;

Cette

Cette bête au moins lui ressemble.
 C'en est un , préparons le plus fort de mes traits.
 O que ce jour m'est agréable !
 Que Diane aujourd'hui me paroît favorable !
 Elle couronne mes travaux
 Par la mort de deux animaux.
 Mais pourquoi différer plus long-tems ma victoire ?
 Belle & chaste Diane à qui je dois ma gloire,
 Je prens en vôtre nom le trait le plus fatal
 Pour terrasser cet animal :
 Conduisës cette flèche , assurés ma conquête,
 C'est vous que je veux implorer,
 Et je prétens vous consacrer
 La dépouille de cette Bête.
 O le beau coup , qu'il est heureux !
 Qu'il a bien secondé mes vœux !
 Il faut que les cailloux rendent sa mort certaine,
 Il faut que j'en aille chercher ,
 (Il pourroit ici se cacher)
 Mais je n'en trouve qu'avec peine.
 Sais-je pas aveuglé du bon-heur de mon sort ;
 Ce que j'ai dans les mains va lui donner la mort.
 Justes Dieux ? quel objet se presente à ma veüe ?
 Quelle aventure si impréveuë !
 Mal-heureux que je suis , quel coup a fait ma main ?
 Helas ! qu'il est funeste , & qu'il est inhumain ?
 Accident triste & déplorable,
 Qui me va rendre misérable !
 Quoi , sous la peau d'un Loup un Berger est blessé ?
 Helas ! qui l'eût jamais pensé ,
 Si je ne suis déçu, je croi le reconoître :
 Linco le soutient par les bras.
 Comment oserai-je paroître ,
 Le voiant si près du trépas ?

O flèche

210 **L E B E R G E R F I D È L E**

**O flèche infortunée ! ô funeste Diane !
Chasseur mal-heureux & profane ,
Brise ton Arc , brise tes traits ,
Et quitte le soin des Forêts :
Pour sauver mes amis j'eusse donné ma vie ,
Et j'ai versé le sang d'autrui ,
Mais voici le Berger à qui je l'ai ravie ,
Je suis plus malheureux que lui.**

S C È.



SCÈNE VIII.

LINCO, SILVIO, DORINDE.

LINCO.
Soutien-toi sur mes bras ; soulage ta foiblesse,
 J'ai pitié du mal qui te presse,

SILVIO.

O Dieux ! c'est Dorinde : Ah ! je meurs.

DORINDE.

Cher Linco , dans l'excès de mes vives douleurs,
 Que ton secours m'est salutaire !

Tu me donnes la vie , & tu me fers de Pere.

SILVIO.

Oui , c'est Dorinde , c'est sa voix.

O funeste aventure ! elle est presque aux abois.

DORINDE.

Par une suprême puissance

Qui nous fait dépendre du Sort,

Tu reçeus mes soupirs le jour de ma naissance ,

Et tu vas recueillir les soupirs de ma mort ;

Tes soins dans le berceau m'ont esté salutaires,

Ils me feront encor au tombeau nécessaires.

LINCO.

Quand je te vois souffrir tant de vives douleurs

Je ne puis te répondre , accablé de tristesse :

Tu fais mourir ma voix , & le mal qui te presse

Dissoud mes paroles en pleurs ,

SIL-

SILVIO.

O terre , sous mes pas ouvre tes noirs abîmes,
Et ne retarde point la vengeance des crimes,

DORINDE.

Modère ta plainte & tes pas
Cher Linco, ta vitesse augmente ma blessure,
Et ta pitié ne guérit pas
La douleur que je sens , & les maux que j'endure.

SILVIO.

Ah ! malheureuse Nimphe à qui j'ôte le jour,
C'est mal récompenser tes soins & ton amour.

LINCO.

Ne te ren pas , Dorinde , à ta douleur cruelle,
Ta blessure n'est pas morrelle.

DORINDE.

Ah ! je n'ignore pas que le même Destin
Qui nous fait commencer , nous conduit à la fin :
Mais di-moi par quelle aventure,
Et de qui j'ai reçu cette grande blessure ?

LINCO.

Dorinde, il n'est pas tems encor de se venger,
Il faut fonder ta plaie , il faut te soulager.

SILVIO.

Que fais-je dans ces lieux ? souffrirai-je sa veuë ?
Et mon cœur aura-t'-il assés de dureté ?
Evitons ses regards , cherchons l'obscurité,
Sa presence dé-ja me tourmente & me tuë ,
Ses yeux redoublent ma douleur,
Sa voix est un poignard qui me perce le cœur ;
Mais hélas ! je ne puis éviter sa presence,
Et mon Destin m'entraîne avecque violence.

DORINDE.

Avant que de céder à la rigueur du Sort ,
Que je sache du moins, qui m'a donné la mort.

LIN-

L I N C O.

C'est Silvio qui t'a blessée
En chassant dans ce Bois d'une ardeur insensée.

D O R I N D E.

Helas ! comment fais-tu que c'est un de ses coups ?

L I N C O.

Je reconnois le trait.

D O R I N D E.

Ah ! que ce coup m'est doux !

Je ne regréte point la vie
Si Silvio me l'a ravie.

L I N C O.

Le voila qui paroît, ce Chasseur malheureux,
Cét indigne objet de tes feux ;
Il a les yeux baissés, & le visage blême,
Et semble s'accuser soi-même.

Hé bien es-tu content de ce coup, inhumain ?
Voi ce qu'a fait ton Arc, voi ce qu'a fait ta main,
Mêprise mes conseils & mon expérience,
Aux plaisirs de nos Bois donne la préférence ;
Pour suivre ton humeur, tu causes le trépas
D'une Nimphe qui t'aime, & que tu n'aimes pas.
Mais que deviendras-tu, si par cette blessure
Elle finit sa vie, & les maux qu'elle endure ?
Pourras-tu t'excuser sur ton aveugle erreur ;
Mais quoi, dois-tu chasser avec tant de fureur ?

Tous les Bergers du voisinage

Sont couverts de la peau des Loups :

Tu devois regarder où tu vises tes coups,
Et veincre les transports de ton humeur sauvage,
Qui présume de soi, par soi-même est séduit,
Et c'est de son orgueil le misérable fruit.

Cét accident triste & funeste,

Sans doute est arrivé par un ordre Celeste;

Ce

Ce n'est point par hazard , & ce fantôme vain
 N'a pas guidé le trait qui partoit de ta main ;
 Les Dieux ont des desseins qui sont impénétrables,
 Ils permettent souvent ces mal-heurs déplorables ?
 Ta cruauté déplaît aux Dieux ,
 Le mépris de l'Amour leur est injurieux ,
 Ils ne peuvent souffrir qu'on ait tant de constance ;
 Qui veut être comme eux , irrite leur vengeance.
 Mais tu ne parles point , toi qui d'un ton altier
 Me répondois tantôt ; & paroissois si fier ?

DORINDE.

Laisse dire à Lince tout ce qu'il voudra dire ,
 Il ne connoît pas bien le pouvoir & l'empire
 Que l'Amour , Silvio , te donnoit sur mon cœur,
 Depuis l'heureux moment qu'il en étoit vainqueur.
 C'est injustement qu'il te blâme ;
 Tu m'as percé le sein , mais il étoit à toi ;
 Malgré ta cruauté, tu régnois sur mon ame,
 Je ne vivois que sous ta loi ;
 Ce qu'avoient fait tes yeux , tes mains l'ont voulu
 faire,
 Et l'Amour avoit fait ce qu'a fait ta colére.
 Tu me vois maintenant dans l'état malheureux
 Qui fait le comble de tes vœux ;
 J'ai rendu parfaite ta joie ,
 Tu m'as voulu blesser , & c'étoit ton dessein.
 Hé bien , tu m'as percé le sein ,
 Et je suis à ce coup ta mal-heureuse proie :
 Si tu n'es pas encor satisfait de mon sort,
 Tu le vas être par ma mort ;
 La pitié dans ton cœur n'a point trouvé de place,
 Tu fus toujours pour moi de rocher ou de glace ;
 Tu

Tu te môquois toûjours d'un air plein de rigueur,
 Quand je disois qu'Amour m'avoit blessé le cœur.
 Crüel, peux-tu douter que tes mains m'ont blessée ?
 Tu vois ta flêche encor dans mon sein enfoncée,
 Insensible à l'amour tu riois de mes pleurs,
 En croiras-tu mon sang, & mes vives douleurs ?
 Que si ton ame encore est assés généreuse,
 S'il reste dans ton cœur quelque doux sentiment
 Pousse au moins un soupir à mon dernier momet,
 Et je me croirai trop heureuse :
 Tu couronneras mes souhais,
 Si d'une parole obligeante,
 Lors que tu me verras mourante,
 Tu me dis seulement, Dorinde meurs en paix.

SILVIO.

Ah ! ma chere Dorinde, objet digne de larmes,
 Je souffre mille maux divers :
 Helas ! tu n'es à moi que lors que je te pers,
 Et tu meurs sous l'effort de mes crüelès armes.
 Si par le caprice du Sort, (belle,
 Pendant tes plus beaux jours mon cœur te fut re-
 Il vivra sous tes loix, malgré même la mort,
 Et te fera toûjour fidelle.
 Je viens de te blesser, avance mon trêpas ;
 Oui, venge ton amour, & venge tes appas,
 Sois crüelle à ton tour, & sois inexorable,
 Si je suis l'ennemi de tes plus doux plaisirs,
 Tu me vois à tes pieds, méprise mes soupirs,
 Et ne m'accorde pas un regard favorable.
 Voila mon Arc, voila mes traits,
 Ne puni pas mes yeux pour venges tes attraits,
 C'est

C'est peu que la clarté par toi leur soit ravie ;
 Perce , perce mon sein , & m'arrache la vie ,
 Je le découvre à tes regards ;
 Tu feras aujourd'hui justement inhumaine ,
 Je suis trop digne de ta haine ;
 Que mille traits sur moi volent de toutes pars.

DORINDE.

Quoi , fraper ce beau sein ! cêt écueil de mes larmes,
 Batu du vent de mes soupirs !

Ah ! tu ne devois pas m'en faire voir les charmes,
 Pour me faire approuver tes violens desirs.

Quoi , Berger , est-il bien possible
 Que ton cœur à mes maux soit devenu sensible ?
 Je me trompe peut-être , & ce sein que je vois
 Est un marbre poli dont la blancheur éclate ;
 Peut-être qu'il résiste aux amoureuses Loix
 Qui peuvent rendre une ame & tendre & délicate.
 Non , non , je ne veux pas m'abuser à mon tour,
 Et s'il faut te blesser , j'en conjure l'Amour :

Pour satisfaire ma vengeance ,
 J'appelle à mon secours son Arc & sa puissance ,
 Je ne puis me venger plus agréablement,
 Que de te voir enfin devenir mon Amant.

Heureux soupirs , heureuses peines,
 Bien-heureux est le jour que je sentis vos coups,
 Et qu'Amour me donna des chaînes
 Qui m'ont fait un destin si charmant & si doux !
 Mais c'est trop à mes pieds marquer ton esclavage ;
 Et si je suis l'objet de tes tendres amours,
 Quite cette posture , & conserve tes jours ;
 Je ne veux de ta foi que ce seul témoignage,
 Que le Ciel à son gré dispose de mon sort,
 Qu'il m'ordonne de vivre ou de souffrir la mort ;
 Le pouvoir de l'Amour est un pouvoir suprême,

En

En dépit du tombeau je vivrai dans toi-même;
 Et quoi qu'il me faille souffrir,
 Silvio, si tu vis, je ne saurois mourir.
 Que s'il faut venger ma blessure,
 Brise l'Arc qui l'a faite, & qui seul m'a causé
 Toutes les peines que j'endure,
 Puis qu'il en est coupable, il doit être brisé.

L I N C O;

Sentence juste & favorable!

S I L V I O.

Qu'il périsse donc aujourd'hui
 Cét Arc funeste & misérable,
 Qui fait mon crime & mon ennui;
 Et vous flèches encore teintes
 Du sang de l'aimable Beauté
 A qui je rends ma liberté,
 Vous ne causerés plus de mortelles atteintes,
 Soeurs d'un Arc funeste & fatal,
 Vous ne serés plus décochées,
 Vous m'avez causé trop de mal,
 Vos plumes seront arrachées.
 Tu me l'avois bien dit, Amour, à qui nos cœurs
 Rendent tôt ou tard un hommage,
 Par la voix de l'Echo dans ce sombre Bocage:
 Tu m'avois annoncé ma joie & mes douleurs.
 Amour, à qui les Dieux rendent obéissance,
 Mon supplice autrefois, maintenant mon plaisir,
 Si ton pouvoir éclate au gré de ton desir,
 A te soumettre un cœur rebelle à ta puissance,
 Deffen-moi du trait de la mort.
 Si Dorinde périt, je périrai comme elle,
 Et nous aurons un même sort:
 Si tu ne sauves cette Belle,
 La mort triomphera de ses divins appas,

K

Elle

Elle te ravira ta gloire.
Et tu perdras enfin sous les loix du trépas
Et ta conquête & ta victoire.

L I N C O.

Vous êtes donc blessés tous deux également.
Que vous êtes heureux dans ce nouveau tourment!
Mais il faut empêcher, pour assurer ta joie,
Que de l'affreux trépas Dorinde soit la proie.

D O R I N D E.

Ote-moi, cher Linco, ces sauvages habits,
Avant que d'arriver au logis de mon Pere;
Dans cet habillement je pourrois lui déplaire:
Songe, sans différer, à ce que je te dis.

S I L V I O.

Dorinde, voudrois-tu dans ce péril extrême
Aller autre part que chés moi?
Non, non, quoi que le Ciel par un pouvoir suprême
Puisse avoir résolu de toi,
Soumettons-nous tous deux aux Loix de l'Hime-
Je veux bien t'engager ma foi, (nées;
Et suivre dès ce jour la même destinée.

L I N C O.

J'admire la conduite & le pouvoir des Dieux,
Par leurs ordres secrets tout roule en ces bas lieux:
Après qu'Amarillis vient de perdre la vie,
L'espoir de l'Himen, & l'honneur,
Soudain le Ciel permet que d'un autre bonheur
Cette disgrâce soit suivie.

O Dieux ne laissés pas cet ouvrage imparfait,
Conservés aujourd'hui ce que vous avés fait,
Et par la guérison d'une seule blessure,
Donnés la vie à deux Amans.

D O R I N D E.

Helas Silvio, que j'endure!

Je

Je sens que ma douleur redouble à tous momens.

SILVIO.

Pren courage, mon cœur, dans le mal qui te presse,
Nous soulagerons ta foiblesse,
Nous te soutiendrons aisément.

Linco, donne ta main, donne-la promptement ;
Un juste devoir nous engage

A lui former tous deux de ton bras & du mien,
Un siège aisé qui la soulage,
Et qui lui serve de soutien ;

Affie-toi sur nos bras, Dorinde, & nous embrasse,
Je te vois si foible & si lasse....

DORINDE.

O Dieux ! le mouvement augmente ma douleur.

SILVIO.

Cerche un plus doux repos, cher objet de mon cœur

DORINDE.

Enfin me voila bien.

SILVIO.

Linco, ne va pas vite,
De peur que son mal ne s'irrite.

LINCO.

Silvio, tien ferme ton bras,

Je saurai bien régler mes pas.

N'es-tu pas plus heureux de servir cette Belle,

Que d'être à l'Amour si rebelle?

Et ne vaut-il pas mieux te soumettre à ses Loix,

Que d'être le vainqueur des Hostes de nos Bois.

220 LE BERGER FIDÈLE.

SILVIO.

La douleur que tu sens est-elle violente ?

DORINDE.

J'en ressens vivement les coups :

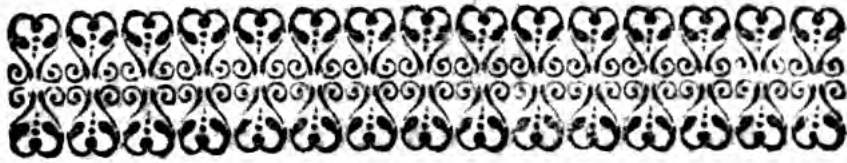
Mais enfin, quoi qu'elle s'augmente,

La mort entre tes bras rend mon sort plus doux.

ACTE







ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE

URANIN, CARIN.

URANIN.



Quoi bon affecter un séjour ordinaire ?

Le Sage en tout País trouve à se satisfaire.

CARIN

Je le fai par moi-même , & j'en suis le témoin :

Car enfin dés mon premier âge

Je quittai ma maison , j'abandonnai le foin

Des troupeaux , & du labourage.

J'errai depuis en divers lieux

A la merci des Destinées ;

Mais je me trouve enfin où furent mes Aïeux,

Plus foible & plus chargé d'années.

Après tant de travaux , respirer l'air natal

Est un plaisir si doux, qu'il n'en est point d'égal :

K 4

Nous

Nous avons pour les lieux où nous prîmes naissance
 Un penchant agréable & doux,
 Qui ne vieillit jamais, & vit toujours en nous
 Malgré les longueurs de l'absence.
 Comme l'aimant au Pôle est toujours attaché,
 (Quoi que sur la liquide plaine
 Du Levant au Couchant le Pilote l'entraîne)
 Il ne peut en être arraché ;
 Ainsi quand nous voions les plus superbes Villes,
 Après avoir couru l'un & l'autre Elément,
 Et les Païs les plus fertiles,
 Chacun trouve le sien encore plus charmant.
 Agréable Contrée , ô ma chere Patrie,
 Terre que j'ai toujours chérie,
 Je te revois enfin au gré de mes desirs :
 Mais quand l'injuste Sort m'auroit ôté la vueë,
 Je t'aurois toujours reconnüe,
 Puis que tu m'as causé mille secrets plaisirs,
 J'ai senti couler dans mes veines
 Une sensible joie avec un doux transport,
 Qui par un agréable effort
 A soulagé toutes mes peines.
 Cher Compagnon de mes travaux,
 Si tu fûs sensible à mes maux,
 Partage avecque moi les transports de ma joie,
 Et ressens le bonheur que le Destin m'envoie.

U R A N I N.

J'ai souffert avec toi les plus cruëls ennuis,
 Et les fatigues du voiage ;
 Mais loin de ma famille, en l'état où je suis,
 Je ne vois rien qui me soulage :
 Je traîne mon corps languissant ;
 Et je pouvois ici lui donner du relâche,
 Mon esprit me tourmente , & la douleur qu'il sent,

Aux

Aux charmes du repos me dérobe & m'arrache,
 Je me souviens toujours de ce que j'ai quitté,
 Et j'en suis en secret sans cesse inquiète :
 Tout autre que Carin n'eût point eû la puissance
 De me faire sortir du lieu de ma naissance,
 Pour me faire entreprendre un voiage ennuyeux,
 Sans savoir le sujet qui nous mene en ces lieux.

CARIN.

Tu fais bien que Mirtil par l'ordre de l'oracle,
 A qui rien ne peut faire obstacle,
 Après avoir souffert tout ce qu'on peut souffrir,
 Est venu dans ces lieux afin de se guérir.
 Depuis deux ou trois mois je souffre son absence,
 J'en suis tourmenté nuit & jour,
 Et pour apprendre son rerour
 J'ai consulté le Ciel dans mon impatience.
 Le Ciel répondit à mes vœux,
 Que si je retournois à ma chère Patrie,
 Malgré ma jeunesse flêtrie,
 Avec mon cher Mirtil je pourrois être heureux ;
 Mais qu'ici seulement je saurois le mystère
 De ce qu'il m'a promis , & de ce que j'espère.
 Toi , donc, cher compagnon des maux que j'ai soufferts,
 A qui tous mes secrets furent toujours ouverts,
 Délasse ton esprit , pren part à ma fortune ;
 Uranin , entre nous elle sera commune :
 Enfin , quoi qu'il m'arrive ici,
 Je ne puis être heureux , si tu ne l'es aussi.

URANIN.

Si mon travail te plaît , c'est le but où j'aspire,
 Et j'ai tout ce que je desire ;

Mais di-moi quel sujet, ou quel événement,
T'a fait abandonner un Pais si charmant ?

C A R I N.

Le desir d'acquérir une plus grande gloire,
Et d'immortaliser ma Muse & ma mémoire :
Je voulois par mes Vers être ailleurs estimé,
Et d'un desir d'honneur mon cœur fût enflâmé.
Le séjour d'Elide & de Pise,
Qui rend les esprits si fameux,
Fût d'abord l'objet de mes vœux,
Et d'un si beau Climat ma muse fût éprise.
J'y vis le grand Egon de Lauriers couronné,
Et d'écarlate environné,
Mais de qui les vertus ne se peuvent décrire :
Je le pris pour le Dieu des Vers,
Tous mes vœux lui furent offerts,
Et je lui consacrai ma Lire ;
Heureux si j'eusse pû conserver mon bonheur,
Si des appas de la Fortune
Que fuit une foule importune,
J'eusse pû garentir mon cœur.
Je fûs voir Argos & Micéne ;
Mais que malheureux est le jour
Qui me fit souffrir tant de peine,
Et qui rendit mon cœur esclave de la Court !
Mes jours auparavant étoient doux & tranquiles,
Je commençai dès-lors à souffrir mille maux ;
Mais tous mes soins sont inutiles,
Et j'ai perdu tous mes travaux ;
J'ai donné de l'encens aux Dames,
Je me suis plaint du siècle & de sa dureté,
J'ai composé des vers , j'ai couru , j'ai chanté
Mars , venus , l'Amour , & ses flames.

J'avois

J'avois beau m'élever au rang des beaux Esprits,
 J'ai languï sans espoir , j'ai souffert le mépris,
 Mon esprit s'est tourné de diverse manière ,
 Dans cette trompeuse carrière ;
 De même que le Fer , quand il sort du Fourneau,
 A quoi qu'on le destine , obéit au marteau.
 J'ai changé de dessein , de mœurs , & de langage,
 J'ai pris d'autres cheveux , & changé de visage :
 Mais tous ces changemens ne m'ont point soulagé,
 Et mon sort n'en est point changé.

Enfin après beaucoup de peine
 J'abandonnai la Cour , cette inconstante Scène,
 Ce dangereux écueil de la félicité ;
 Et mon cœur soupirant après la liberté,
 Je fus revoir encor la maison de mon Pere,
 Où par un inconnu mystère,
 Réservé seulement aux Dieux,
 Mirtil me fût donné comme un present des Cieux ;
 Il est seul devenu l'objet de mes pensées,
 Et le soulagement de mes peines passées.

U R A N I N.

Heureux , mais mille fois heureux,
 Qui content de son sort règle ses espérances
 Et qui sans se flater de vaines apparences
 Donne des bornes à ses vœux.

C A R I N.

Auroit-on jamais crû devenir misérable
 Dans une Cour pompeuse, au milieu des grandeurs,
 Et dans le séjour agréable
 Des richesses & des faveurs ?
 Quand je vois la Cour si riante & si belle,
 Je croiois que l'humanité
 Estoit inséparable d'elle,
 Et que l'on y trouvoit de la fidélité,

Mais j'éprouverai tout le contraire,
 Elle brille à nos yeux d'un éclat décevant,
 Son bon-heur est imaginaire,
 Et ce n'est qu'un amas de titres & de vent ;
 Rien de si doux que son langage.
 Les dehors en sont beaux , tout y rit , tout y plaît ;
 Mais quiconque peut voir le dedans tel qu'il est,
 N'y trouve qu'envie & que rage.
 C'est une Nation tranquille apparemment ;
 Mais pire que la Mer par les vents agitée,
 Elle est sans cesse inquiétée,
 Sans trouver de soulagement ;
 Elle se plaît au faste , elle aime l'apparence,
 Sous un visage gracieux
 Elle cache un cœur envieux
 Où régne l'injustice avec la violence.
 Ce n'est qu'un art continuel,
 Les regards en sont doux , l'esprit fourbe & cruel ;
 Elle pense à trahir lors qu'elle vous caresse ;
 La Vertu qui par tout a des adorateurs
 N'y trouve point de protecteurs,
 Et passe pour une foiblesse ;
 Qui fait gloire d'aimer avec fidélité,
 Qui se pique de probité,
 D'un injuste mépris est la triste victime ;
 Et si l'on n'est méchant , on n'acquiert point d'esti-
 Le vice auprès des Courtisans (me.
 Trouve toujours des Partisans :
 La malheureuse politique
 De cette Nation, en titres magnifique,
 Consiste à s'élever par la chute d'autrui,
 A chercher bassement quelque nouvel appui ,
 Et trahir en secret l'ami le plus fidèle ;
 Et sans considérer l'amitié , ni le sang,

Ni le mérite , ni le rang,
 Pratiquer tous les jours quelque ruse nouvelle.
 Le devoir le plus saint cède à l'ardent desir
 Qui nous pousse à chercher l'honneur & les richesses,
 Et qui nous fait aimer avec tant de plaisir
 Et la Fortune , & ses caresses ;
 Moi qui de ces détours divers
 Ignorois le fin artifice,
 Et qui ne suivois pas tous ces chemins couverts,
 Je fûs le but de l'injustice ;
 Et comme sur mon front on lisoit mes secrets ,
 Ils me firent tomber aisément dans leurs rets.

U R A N I N.

Qui pourra se vanter d'être heureux sur la terre,
 Si l'Envie aux Vertus a déclaré la guerre ?

C A R I N.

Si depuis le moment que je fûs voir Argos,
 Et que je quittai ma Province,
 J'eusse pû goûter le repos,
 J'eusse chanté si haut les exploits de mon Prince,
 Qu'il n'eût point envié le sort des demi-Dieux,
 Ni la juste beauté des chants harmonieux
 Dont la Muse d'Homère en merveilles fertile
 Honora la valeur d'Achile ;
 Et mon cher País où sont nés
 Les Poètes infortunés,
 Eût mérité , sans ma disgrâce,
 Le second Laurier du Parnasse ;
 Mais dans nôtre siècle pervers
 On est trop malheureux dès que l'on fait des Vers.
 Les Esprits que Phebus inspire,
 Qui savent accorder les beaux Vers à la Lire,
 Demandent les appas d'un honête loisir ,
 Un accueil favorable , un tranquile plaisir ;

Les soins & les soucis , cette foule importune
Qui suit toujours de près la mauvaise fortune,
Les empêche d'entrer dans le sacré Valon,
Et qui contre le Sort sans cesse s'inquiette,
Loin d'être chéri d'Appollon
Perd tout le feu des Vers , & sa Muse est muette;
Mais enfin il est tems de chercher en ces lieux
Celui , qui m'est plus cher que ne le font mes yeux.
Ce País est changé , la face en est nouvelle ;
Toutefois , Uranin , tu peux suivre mes pas,
Je serai ton guide fidelle :
Lors que l'on fait parler on ne s'égare pas.
Je vai dans ces Maisons prochaines
CERCHER une retraite à soulager tes peines.



SCÈNE II.

TITIRE, LE MESSAGER.

TITIRE.

Dois-je plaindre ta vie, ou plaindre ton hon-
 neur,
 Trop chère Amarillis, & trop infortunée,
 Hélas ! quelle est ma destinée !
 Je sens de tous côtés une extrême douleur.
 Je plaindrai ton honneur & ta gloire ravie ;
 Car si je te donnai le jour,
 Tu le reçûs de moi pour le perdre à ton tour,
 Et non pas pour souiller le reste de ma vie ;
 Mais plaignons-nous plutôt de la rigueur du sort,
 D'avoir jusqu'à ce jour de deuil & de disgrâce,
 Empêché le coup de ma mort,
 Pour voir des-honorer & voir périr ma race.
 Montan, tes Oracles trompeurs,
 Et ton Fils à l'Amour rebelle
 Sont cause de tous mes mal-heurs,
 Et malgré nos desseins ont fait une infidelle :
 Mes Oracles sont plus certains,
 Et mes discours ne sont pas vains.
 Quand je dis que l'honneur a trop de foibles armes
 Dans

232 LE BERGER FIDÈLE.

Dans un jeune cœur où l'Amour
Commence d'établir son aimable séjour
Par ses appas & par ses charmes,
Et qu'enfin une jeune & charmante Beauté,
Quand elle est sur sa foi maîtresse d'elle-même,
Ne fait pas trop long-tems garder sa liberté
Contre un fidelle Amant, qui l'adore & qui l'aime.

LE MESSAGER.

Si les Vents ne l'ont enlevé
Dans la région du Tonnerre,
Ou s'il n'est englouti sous terre,
Je devrois bien l'avoir trouvé ;
Mais il se presente à ma veüe.
O trop infortuné Vieillard,
Mon attente n'est pas déceüe
Mais c'est trop tôt pour toi, comme pour moi trop
tard,
Si tu favois quelle est la funeste nouvelle
Qui doit percer ton cœur d'une atteinte mortelle.

TITRE.

Ma Fille est-elle morte ? annonce-moi son sort ;
Sur la fin de mes jours dois-je pleurer sa mort ?

LE MESSAGER.

La mort n'a pas fermé sa tremblante paupière,
Elle voit encor la lumière
Et la vie est en son pouvoir :
Mais comment as-tu pô savoir
Le danger où nous l'avons veüe ?

TITRE.

Dans l'extrême douleur qui m'alloit accabler,
Que cette joie est impréveüe !
Que le Ciel de ses dons puisse un jour te combler !
Mais s'il dépend d'elle de vivre,
Pourquoi ne le veut-elle pas ?

LE MESSAGER.

C'est qu'elle veut d'un autre empêcher le trépas,
Ou s'il court à la mort, elle prétend le suivre ;
Et si tu ne viens l'empêcher,
Ce desir de son cœur ne se peut arracher.

TITIRE.

Ne différons donc point, allons en diligence,
LE MESSAGER.

Modère ton impatience,
Paroi un peu moins allarmé,
Le Temple est encore fermé,
Et l'on n'y peut entrer sans crime,
Avant qu'on ait conduit jusqu'au pied des Autels
La triste & mourante Victime,
Qu'on doit sacrifier aux vœux des immortels.

TITIRE.

Mais si pendant ce tems il lui prenoit envie,
De finir par ses mains sa languissante vie.

LE MESSAGER.

Ta Fille est bien gardée, & ce seroit en vain
Qu'elle s'efforceroit d'accomplir ce dessein.

TITIRE.

Soi donc à mes vœux favorable,
Parle-moi sans déguisement,
Et fai un récit véritable
De ce qui s'est passé dans cet événement.

LE MESSAGER.

Si-tôt qu'Amarillis fût devant le grand Prêtre,
Sa disgrâce toucha les cœurs ;
Des Colonnes du Temple elle eût pû faire naître
Une source amère de pleurs ;
Tout le monde plaignoit sa triste destinée,
Mais soudain à la mort elle fût condamnée.

TITI-

TITRE.

Pauvre Fille ! Eh pourquoi si-tôt la condamner ?

LE MESSAGER.

C'est que tout faisoit soupçonner

La perte de son innocence,

Et rien n'appuioit sa deffense ;

Même on avoit cherché d'un inutile soin

La Mimphe, qu'elle vouloit prendre

Pour un veritable témoin ,

De qui le témoignage auroit pû la deffendre.

Cependant on a veu des signes pleins d'horreur ,

Et qui nous ont glacé le cœur

Depuis la triste mort d'Amite,

(Lors que le Ciel vengea sur tout nôtre Païs,

Sa flâme méprisée , & ses amours trahis)

On n'en avoit point veu dont on eût tant de crainte

La terre a tremblé sous nos pas ;

D'une sueur de sang la Déesse couverte ,

Sembloit présager nôtre perte,

Et nous annoncer le trêpas.

Soudain la Caverne sacrée,

Dont on avoit ouvert l'entrée,

A poussé de son sein des hurlemens divers,

Et d'un air infecté la dangereuse haleine

Nous a fait ressentir la peine,

Et nous a figuré la terreur des Enfers :

Montan se préparoit a conduire ta Fille

Au lieu funeste de sa mort,

Quand Mirtil touché de son sort

Voulut en la sauvant garentir ta Famille.

Arrêtés , arrêtés , Ministres inhumains,

S'écria ce Berger fidelle,

Et déliés ces belles mains,

Je veux souffrir la mort pour elle;

Au

Au lieu de l'immoler au celeste coûroux
 Je suis prêt de mourir, tournés sur moi vos coups;
 Vous satisferés la Déesse,
 Tous mes vœux seront accomplis,
 Je serai par ma mort, comme par ma tendresse,
 La victime d'Amarillis.

TITIRE.

O que cette action est belle & généreuse,
 Et qu'elle est d'une ame amoureuse !

LE MESSAGER.

Ecoute seulement & me m'interromp pas.
 Ta Fille jusqu'alors avoit craint le trêpas.
 Mais la voix de Mirtil anima son courage,
 Et soudain cet effet parût sur son visage.
 Quoi, pense-tu, dit-elle, attendri par mon sort,
 Me conserver la vie en t'offrant à la mort ?
 C'est en toi que je vis, suspen ta noble envie,
 Il faudra si tu meurs que je perde la vie.
 Qu'attendés-vous encor, Ministres des Autels ?
 Suivés sans différer l'ordre des immortels.
 Ah ! belle Amarillis, dit le Berger fidelle,
 Souffre que je meure à tes yeux,
 La mort est un present que je reçois des Cieux,
 C'est à moi de mourir, ta pitié m'est cruelle.
 Non, dit Amarillis, trop généreux Berger,
 La Loi veut que je meure, hé ! pourquoi la changer ?
 Ainsi tous deux épris & d'amour & de gloire,
 Ils se disputoient le trêpas
 Comme le prix de la victoire,
 Et comme si la mort eût eû beaucoup d'appas.

O gé-

236 LE BERGER FIDÈLE.

O généreux Amans , de qui les belles flâmes
Méritent justement un digne souvenir
De tous les siècles à venir ;
Que n'ai-je pour chanter la grandeur de vos ames ,
Plus nobles que celles des Rois,
Autant de langues & de voix
Que le Ciel nous fait voir de brillantes Etoiles
Lors qu'une belle nuit étend ses sombres voiles,
Ou que de grains de sable a la Mer sur ses bords !
Je ferois mille beaux efforts
Pour en conserver la mémoire.
Et vous , Fille du Ciel , qui dérobes au Temps
Les projets glorieux & les faits éclatans,
Recueillés cette belle Histoire,
Et gravés sur les Diamans
La générosité de ce couple d'Amans.

TITRE.

Comment se termina cette guerre amoureuse ?

LE MESSAGE.

La flâme de Mirtil fût la victorieuse ;
Montan dit à ta Fille , Appaise ta douleur,
C'est lui qui de la mort doit souffrir la rigueur,
Il s'est offert pour toi , c'est la Loi qui l'ordonne ,
Elle n'en exempte personne.
Après , pour éviter un triste desespoir ,
Dont son ame eût esté peut-être possédée ,
Il commanda d'un plein pouvoir
Qu'avec soin elle fût gardée.
Je suis parti soudain , & quand je l'ai quitté,
Tout étoit dans l'état que je t'ai raconté.

TITIRE.

Certes il est bien vrai , que plutôt les rivages
Se trouveront sans fleurs pendant les plus beaux
jours;

Et l'on verra plutôt les Forêts sans ombrages,
Qu'il n'est aisé de voir la Beauté sans Amours;
Mais comment pourrons-nous apprendre
En quel tems vers le Temple on peut s'acheminer.

LE MESSAGER.

C'est en ce lieu qu'il faut attendre
Le Berger , qu'on y doit mener.

TITIRE.

Est-ce ici le lieu du supplice ?
Le Temple n'est-il pas plus propre au Sacrifice ?

LE MESSAGER.

Lors que l'on a commis quelque honteux forfait,
On fait souffrir la peine où le crime s'est fait.

TITIRE.

Il faut donc l'immoler dans l'Antre d'Ericine.

LE MESSAGER.

Le Soleil ne le verroit pas.
C'est à Ciel découvert que l'ingrate Lucrine
Reçût autrefois le trépas ;
C'est Montan qui l'a dit , il le fait de Tirene.

Mais

238 LE BERGER FIDÉLE.

Mais enfin il est tems de partir de ces lieux,
La Pompe se montre à nos yeux,
Et descend dé-jà dans la Plaine;
Si tu veux voir ta Fille , & soulager sa peine,
Allons au Temple de nos Dieux,
Par un'autre chemin il faut que je t'y mène.

SCE-



S C È N E III.

CHOEUR DE BERGERS.

CHOEUR DE PRESTRES.

MONTAN, MIRTIL.

CHOEUR DE BERGERS.

Fille de Jupiter, qui dans l'obscurité
Comme un second soleil fais briller ta clarté;
Dans ce solemnel Sacrifice
Sur nos vœux innocens jette un regard propice.

CHOEUR DE PRESTRES.

Eclatant flambeau de la nuit,
Qui tempères l'ardeur de l'astre qui nous luit,
Et qui par ce secours rends la terre féconde,
Et remplis d'animaux l'air & le sein de l'Onde :
Daigne en nôtre faveur appaiser ce courroux
Qui depuis si longtems éclate contre nous.

MONTAN.

Dressés l'Autel, Troupe sacrée :

Vous,

Vous, Bergers, vers le Ciel poussés toujours des
 Et faites que Diane agrée (vœux,
 Ce sacrifice rigoureux.

CHOEUR DES BERGERS.

Fille de Jupiter, qui dans l'obscurité
 Comme un second Soleil fais briller ta clarté,
 Dans ce solennel sacrifice,
 Sur nos vœux innocens jette un regard propice.

MONTAN,

Bergers, retirés-vous d'ici;
 Vous, sacrés Ministres aussi,
 Entretenés toujours l'ardeur de vôtre zèle,
 Et ne revenés pas que je ne vous r'appelle.
 Fidèle & généreux Berger,
 Tu dois mourir content de ton bon-heur extrême,
 Et rien ne te doit affiger :
 Tu sauves par ta mort celle que ton cœur aime,
 Ce dernier soupir qui fait peur
 A toutes les ames vulgaires,
 N'est qu'un soufle léger qui fait nôtre bon-heur,
 Et qui nous afranchit de toutes nos misères.
 Tu cours par cette mort à l'immortalité ;
 Et quand par le cours des années
 Tous les noms périront au gré des Destinées,
 Sache que tu seras à la Postérité
 Un exemple d'amour, & de fidélité.
 Puis qu'il faut appaiser la celeste vengeance,
 Avant que de mourir, ne veux-tu point parler ?
 Parle, & garde après le silence,
 Sans t'alarmer du coup qui te doit immoler.

MIRTIL.

Mon Pere (car enfin malgré le sacrifice,
 Je vous donne ce nom mal propre à vôtre office)
 Je laisse mon corps icy-bas,

En

Et je prétens laisser mon ame
 A l'unique objet de ma flame,
 En qui seul je puis vivre en dépit du trépas;
 Mais si par un mal-heur extrême
 La belle Amarillis que j'adore & que j'aime,
 Veut suivre la première Loi,
 Rien après son trépas ne restera de moi.
 Ah ! Montan , si je puis obtenir quelque grace,
 Empêche , empêche l'effet de sa menace,
 Pour mon propre repos conservé-lui le jour,
 Et j'irai sans regret dans un plus doux séjour.
 Que le Sort rigoureux satisfait de ma vie,
 Sur mon corps languissant contente son envie :
 Mais au moins quand je serai mort,
 Qu'il souffre que mon cœur s'unisse à cette Belle,
 Et qu'il ne fasse aucun effort
 Pour m'empêcher de vivre en elle.

MONTAN

Je sens couler des pleurs que je voudrois cacher,
 A ses tristes accens je me laisse toucher :
 Pren courage , Mirtil , dissipe ta tristesse,
 Je te promets ce que tu veux :
 Je te donne ma main pour assurer tes vœux,
 Je dégagerai ma promesse.

MIRTIL.

Ah ! que ce doux espoir contente mon desir,
 Et que je meurs avec plaisir !
 Ma chere Amarillis , tout ce qui me console,
 C'est que je t'aime encor en ce dernier moment,
 Et ce n'est que vers toi que mon ame s'envole ;
 Reçois les derniers vœux de ton fidèle Amant.
 En prononçant ton nom je finis me carrière :
 Et ploiant les genoux , je ferme la-paupière.

242 LE BERGER FIDÈLE.

MONTAN.

Vous , Ministres qui m'assistés,
Préparés tout , & m'écoutés,
Sur cet Autel dressé répandés le bitume
Afin que le Bucher s'allume,
Et de la Mirrhe & de l'Encens

Tirés une vapeur qui plaise à la Déesse,
Qui porte jusqu'au Ciel nos parfums innocens,
Et qui fasse cesser le mal-heur qui nous presse

CHOEUR DE BERGERS.

Fille de Jupiter , qui dans l'obscurité
Comme un second Soleil fais briller ta clarté,
Dans ce solennel sacrifice
Sur nos vœux innocens jette un regard propice

SCÈ



SCÈNE IV.

CARIN , MONTAN , NICANDRE,
MIRTI L, CHOEUR DE BERGERS.

C A R I N.

Q uoi, l'on ne trouve point d'Habitâns en ces
lieux ?

Ah ! j'en vois une troupe & nombreuse & fort
belle ;

C'est quelque pompe solennelle,
Et sans doute l'on fait un sacrifice aux Dieux.

M O N T A N.

Donne-moi ce Vase, Nicandre.

N I C A N D R E.

Le voilà.

M O N T A N.

Le sang que nous allons répandre,
Déesse de la Nuit, fléchissez votre cœur
Comme le feu s'éteint avec cette liqueur,
Remet le Vase d'or, & sans me faire attendre
Donne-moi la Coupe d'argent.

L 2

N 12

La voila.

MONTAN.

Donnés-nous un regard obligeant ;
Comme l'eau que je verse amortit cette flame ,
Ainsi puisse mourir le courroux dans vôtre ame.

CARIN.

Ah ! c'est un sacrifice , & je vois à genoux
La fatale victime à la mort condamnée :
Misérable Patrie , aux pleurs abandonnée,
N'as-tu point apaisé le celeste courroux ?

MONTAN.

Puis que l'infidelle Lucrine
N'a pas encor éteint vôtre fureur divine,
Diane , recevés le sang qui va couler
De ce fidèle Amant, que je dois immoler.

CARIN,

Mais j'en voudrois bien voir le visage & la mine,
Et soudain après m'en aller.

MONTAN.

D'où vient donc que mon cœur à mon devoir s'op-
pose.

Une rendre pitié résiste à mon dessein,

Je veux l'immoler & je n'ose,

Quoi , le glaive fatal me tombe de la main ?

Peut-être une victime humaine

Ne doit point en mourant regarder le Soleil.

N'est-ce point la cause soudaine

De cet étonnement qui n'a point de pareil ?

Tourne donc vers ce Mont tes yeux & ton visage,

Et regarde la mort d'un tranquile courage.

CARIN.

Que vois-je, mal-heureux ? n'est-ce pas-là mon Fils ?

A quelle dure Loi , Mirtil, es-tu soumis ?

Arrête,

Arrête, que fai-tu, Ministre impitoyable ?
Helas ! mon cher Mirtil, ta disgrâce m'accable ;
Mon unique trésor, & mon unique appui
Devois-je en cet état t'embrasser aujourd'hui ?

MONTAN.

Oses-tu bien toucher d'une audace profane
Une victime de Diane ?
Téméraire Vieillard retire-toi d'ici.

CARIN,

Si vous plaiés aux Dieux, les Dieux m'aiment aussi.
Au nom de la grande Déesse,
Sacré Ministre, dites-moi
Par quelle aventure, & pourquoi
Ce cher objet de ma tendresse
Souffre la rigueur de la Loi ?

MONTAN.

Je ne puis résister au nom que tu réclames ;
Cette Divinité régne ici sur nos ames ?
A la mort pour un autre il a voulu s'offrir,
Et voilà le sujet qui l'oblige à mourir.

CARIN.

Je puis donc le sauver, & me mettre en sa place ;
Ne me refuse pas cette dernière grace.

MONTAN.

N'es-tu pas Estranger ?

CARIN.

Non, je ne le suis pas.

MONTAN.

Qui s'offre pour un autre à subir le trépas
Ne peut être sauvé lui-même,
Et c'est de nôtre Loi l'ordonnance suprême,
Mais quel est ton Pais ? Si je m'y connois bien,
Tu n'as ni l'air, ni le visage,

Ni les habits , ni le langage
D'un veritable Arcadien.

CARIN.

Je le suis toutefois ; & bien plus , je suis Pere
De celui, que le Ciel immole à sa colere.

MONTAN.

Toi Pere de Mirtil ? Ah ! quel est ton malheur !
Epargne-toi cette douleur,
Et détourne tes yeux du lieu de son suplice ;
Ne vien pas par tes pleurs troubler le sacrifice.

CARIN.

Ha ! si vous étiez Pere ?

MONTAN.

Apren que je le suis,
Et que je n'ai qu'un Fils unique :
Mais j'en ferois pourtant la Victime publique,
Quand j'en devrois souffrir les plus cruels ennuis,
Un Sacrificateur doit avoir l'ame forte,
Et digne du nom que je porte.

CARIN.

Que je le baise au moins, avant que de mourir.

MONTAN.

Ne l'attens pas de moi , tu ne peux m'attendrir.

CARIN.

Quoi , tu ne répons rien à ce Pere qui t'aime ?
N'as-tu point de pitié de ma douleur extrême ?

MIRTI L.

Eh ! de grace , mon Pere , arrêtés vos soupirs,

La

La mort est maintenant l'objet de mes desirs.

MONTAN.

Craignons la celeste vengeance,
Il vient de rompre le silence.

MIRTILO.

Qu'ai-je fait, malheureux ?

MONTAN.

Ah ! ne balançons plus,
Tous les regrets sont superflus ;
Reconduisez-le au Temple, afin qu'il renouele
Le vœu qu'il vient de faire, ne s'offrant à la mort.
Ministres, à ce coup redoublés vôtres zèle,
Et faites un nouvel effort,
Ramenés ce Berger fidèle,
Et portés ici de nouveau
Du vin, du bitume, & de l'eau,
Dè-ja le Soleil panche où le destin l'appelle.



SCÈNE V.

MONTAN, CARIN, DAMETE.

MONTAN.

Ouy, je pardonne à ton amour ;
 Car enfin si tu n'étois Pere,
 Je t'aurois fait sentir en ce funeste jour
 Les dangereux effets de ma juste colere.
 Sais-tu point qui je suis, & que je tiens des Dieux
 Le pouvoir, qu'ils ont en ces lieux ?

CARIN.

On ne s'offense point des vœux & des prières.

MONTAN.

Quoi, tu me dis encor des paroles si fières ?
 Sais-tu que le courroux retenu dans le cœur,
 Quand on nous pousse, éclate avec plus de fureur.

CARIN.

Quand la colere anime un généreux courage,
 Elle ne produit point la fureur ni la rage ;
 C'est une noble ardeur que la raison conduit,
 Qui nous pousse à la gloire, & que la gloire suit :
 Mais ta Charge t'oblige à me faire justice ;
 Plus ton pouvoir est grand, & plus tu me la dois ;
 Je ne demande pas que tu me sois propice.

Sois juste seulement , & respecte les Loix ;
Mirtil est Estranger.

MONTAN.

Quoi , n'es-tu pas son Pere ?
Serois-tu maintenant à toi-même contraire ?

CARIN.

Il peut être mon Fils , sans être né de moi.

MONTAN.

L'extrême douleur qui te presse,
Et ta languissance vieillesse,
T'ont fait perdre le sens , & triomphent de toi ,

CARIN.

C'est un Fils de l'Amour , & non de la Nature

MONTAN.

Si ce n'est pas ton Fils , pourquoi mal à propos
Vien-tu troubler nôtre repos ?

Tu viens de faire aux Dieux une sensible injure.

CARIN.

Si mon sort ne peut t'affliger,
Et si tu ne veux pas m'entendre,
Vous , Diane , écoutez , Mirtil est Estranger,
Vous le savés , grands Dieux , on ne peut vous sur-
prenpre.

MONTAN.

L'as-tu donc acheté ? fût-il pris , ou trouvé ?
En quel lieu fût-il élevé ?

CARIN.

On m'en fit un present , & ce fût en Elide ;
Celui qui me l'offrit , l'avoit reçu de moi.

MONTAN.

Tu n'as plus de raison pour guide,
Tu te troubles sans doute , & j'ai pitié de toi.

C A R I N.

Près d'un Myrthe touffu , dans une petite Ile,
 Il fût entraîné par les eaux ;
 Je le nommai Mirtil , du nom des arbrisseaux
 Qui dans ce jour fatal lui servirent d'azile :
 Je le trouvai dans un Berceau,
 Entouré d'écume & de mousse,
 Avec une façon si douce
 Qu'on ne peut rien voir de plus beau.

M O N T A N.

Quel tems s'est écoulé depuis cette aventure ?

C A R I N.

Ce fût dans ce débordement
 Qui fit dans la campagne un affreux changement,
 Et qui de tous nos champs ruina la culture,
 Quatre lustres encor ne sont pas écoulés
 Depuis que nos guétêts ont esté désolés.

M O N T A N.

Quelle secrette horreur dans mon ame se glisse ?

C A R I N.

Il ne peut résister à cette verité ;
 Mais les esprits des Grands ont cette vanité,
 Qu'on ne les voit jamais céder à la justice ;
 Ils veulent en toute saison,
 Ennemis de la résistance,
 Que rien ne choque leur raison
 Comme rien ne combat leur suprême puissance.
 Il est persuadé de tout ce que j'ai dit ;
 Mais il résiste encor , il ne veut pas se rendre,
 Il ne fait que répondre , & demeure interdit.

M O N T A N.

Mais pourrois-tu bien reconnoître
 Celui qui te fit ce present ?

CARIN.

Oui s'il étoit ici présent ,
Et si je le voiois paroître ;
Il a les cheveux noirs , & les sourcils épais ,
La taille petite & grossière ;
Son habit est rustique , ainsi que sa manière.

MONTAN.

Venés ici , Bergers , avec tous mes Valets.

DAMETE.

Nous voici.

MONTAN.

Carin , que t'en semble ?
Pourras-tu démêler celui qui lui ressemble ?

CARIN.

Celui qui parle à vous est ce même-Berger,
Dont je vous ai fait la peinture ;
Je reconnois son air, sa taille, & sa figure,
Et vingt ans ne l'ont pû changer.
Pour moi, depuis ce tems j'ai veu blanchir ma tête.

MONTAN.

Retirés-vous, Bergers ; & toi , Damete, arrête.
Di-moi , connois-tu ce Vicillard ?

DAMETE.

Je croi l'avoir veu quelque part.

MONTAN.

Répon précisément à ce que je vai dire ;
Ne préten pas me rien cacher.

DAMETE.

Bons Dieux ! quel embaras ? je souffre le martire.

MONTAN.

Vingt ans se sont passés , lors que tu fus chercher
Dans les Pais qu'Alphée arrose de son onde,
Ce cher Fils qui fût emporté
Par ce débordement , dont la rapidité

252 LE BERGER FIDÈLE.

M'ôta ce que j'avois de plus cher dans le monde.
Me dis-tu pas alors , je t'en prens à témoin,
Que tu l'avois cherché d'un inutile soin ?

D A M E T E.

Il est vrai , je le dis.

M O N T A N.

Qu'as-tu fait en Elide ?
Parle sans déguiser , & ne sois point timide.

Quel enfant a reçu de toi
Ce Vieillard, que tu vois paroître devant moi ?

D A M E T E.

Quoi , depuis si long-tems ma fragile mémoire
Peut-elle retenir le tissu d'une histoire ?

M O N T A N.

Ce Vieillard en a bien gardé le souvenir,
Il vient de m'en entretenir.

D A M E T E.

Il ne fait ce qu'il dit, affoibli par son âge.

M O N T A N.

Il te faut changer de langage ;
Connoissés-vous bien ce Berger ?

C A R I N.

Oui , c'est lui qui me fit ce present agréable,
Ce present qui me rend aujourd'hui misérable,
Et dont je ne pourrai jamais me consoler.

D A M E T E,

De quel present veux-tu parler ?

C A R I N.

Te souviens-tu qu'un jour étant mélancolique,
Pour avoir consulté Jupiter Olympique,
Tu fus dans ma maison , où tu vis au Berçeau
Un enfant délicat & beau ?
Tu m'en fis un present.

D A-

D A M E T E.

Hé bien , que veux-tu dire ?

C A R I N.

Je l'élevai comme mon Fils :

Helas ! cet enfant que tu vis,

Et dont le triste sort fait que mon cœur soupire ,

Est celui qu'on doit immoler

Par l'Arrêt d'une Loi , qu'on ne peut violer.

D A M E T E.

O Destin , que vôtre puissance

Trouve en nous peu de résistance !

M O N T A N.

Il faut tout avoüer , & ne déguiser pas

Ce qui te coûteroit sans doute le trépas.

Acheve d'éclaircir cet important mystère :

De quel droit donnes-tu ce qui n'est point à toi ?

D A M E T E.

Mon Maître , c'est assés , de grace laissés-moi.

M O N T A N.

Parle , ou tu vas sentir l'effet de ma colere.

D A M E T E.

Si l'on eût ramené cet enfant chés son Pere,

Il étoit en danger de mourir de sa main ;

L'Oracle l'avoit dit , & je le crus certain.

C A R I N.

Ce qu'il dit est constant , je l'entendis moi-même.

M O N T A N.

Ah ! que ma douleur est extrême !

Où je n'en sai que trop ! hélas ! pourquoi les Dieux

M'ont-ils fait si savant , ou bien si curieux ?

Eclaircissement trop funeste

Qui m'arrache du cœur tout l'espoir qui me reste.

O Carin , que ton sort est bien moins rigoureux

Que celui , qui me rend aujourd'hui malheureux !

Ce Fils dont tu pleurois la funeste disgrâce,
 Est mon Fils , je le pleure , & je suis à ta place ;
 Je ressens toute ta douleur,
 Et je suis accablé de ton propre mal-heur.
 O Fils infortuné , quelle est ton aventure !
 Et quels sont les maux que j'endure !
 Quoi , ne fus-tu sauvé d'un déluge soudain,
 Que pour mourir ici de ma crüelle main ?

C A R I N.

Mirtil est donc ton Fils ? hélas ! quelle merveille !
 Il n'est point arrivé d'aventure pareille.

M O N T A N.

Lors que je te perdis , Mirtil , tu fus sauvé ;
 Mais hélas ! je te perds lors que je t'ai trouvé.

C A R I N.

O Dieux ? qui gouvernés le monde,
 Que vôtre sagesse est profonde !
 Vous tenés en suspen un grand événement,
 Pour le faire éclater avec étonnement.
 Qu'avés-vous résolu ? faut-il par ces présages
 Espérer le repos , on craindre les orages ?

M O N T A N.

C'est l'effet de mon songe , & c'est l'effet trompeur
 Qui m'a flaté d'un faux bon-heur ;
 C'est d'où vient cette horreur soudaine
 Qui m'a causé tantôt une si grande peine ,
 Qui m'a glacé le sang , quand le glaive à la main
 J'allois faire un coup inhumain.

C A R I N.

Mais achéveras-tu ce sanglant sacrifice ?
 Ton Fils ne pourra-t'-il éviter ce suplice ?
 Et lui donneras-tu la mort ?

M O N T

MONTAN.

Nôtre Loi le commande , & l'exemple d'Aminte
Me réduit à ce triste sort,
Et me deffend même la plainte.

CARIN.

A quoi me rédui-tu , fier & cruel Destin ?
Mes maux n'auront-ils point de fin ?
Faut-il que sur moi tu présides ?

MONTAN.

Le Ciel t'a voulu conserver,
Pour voir en même-tems deux Peres homicides :
Carin , tu perds Mirtil , en pensant le sauver,
Lors que tu veux montrer que tu n'es pas son Pere:
Moi par un accident nouveau

Qui me fait ressentir la celeste colere,
Je retrouve mon Fils , & deviens son Boureau.

CARIN.

Grands Dieux , qui savés l'art de faire des miracles,
Est-ce-là le bon-heur promis par vos Oracles ?
Ah ! mon Fils , autrefois l'espérance & l'appui
De ma languissante vieillesse,
Faut-il que tu sois aujourd'hui
Tout le sujet de ma tristesse ?

MONTAN.

Carin , c'est à moi de plurer :
C'est mon Fils que je perds , laisse-moi soupirer.
Dois-je appeler mon sang celui qu'il faut répandre ?
D'une si dure Loi ne puis-je me deffendre ?
O Pere Mal-heureux ! ô Fils infortuné !

A quel sort es-tu condamné ?
Quoi , l'onde pitoiable épargnera ta vie
Afin que par ma main elle te soit ravie ?
Dieux immortels , dont le pouvoir
Règle tout & fait tout mouvoir,

A qui

A qui les Elémens rendent obéissance,
 Quel crime ai-je commis depuis que je vous fers,
 Pour attirer sur moi ce funeste revers

Qui me livre à vôtre vengeance ?
 Si je suis criminel , mon Fils est innocent.

Jupiter , épargnés sa tête,
 Et de vôtre bras tout-puissant
 Faites tomber sur moi cette horrible tempête.

Que si vous épargnés mes jours,
 Mon fer en tranchera le misérable cours,
 Et suivant la douleur dont mon ame est atteinte.

Je renouvellerai la triste mort d'Aminte ;
 Je ferai pour mourir un généreux effort,
 Avant que d'immoler une tête si chere

Le Fils verra mourir son Pere,
 Afin qu'il vive par sa mort.

Cours donc sans différer où la douleur t'appelle ;
 Chercher , chercher , Montan , un trépas glorieux :
 Et vous , Divinités des Enfers , ou des Cieux,
 Qui me faites sentir une douleur mortelle,

Je me livre à vôtre fureur ;
 Déjà le desespoir est maître de mon cœur :

Je ne conçois point d'autre envie
 Que celle, de finir ma misérable vie ;
 Ce funeste desir occupe tous mes sens.

C A R I N.

Ah ! que j'ai de pitié de s maux que tu ressens !

Comme une lumière excessive
 Offusque une moindre clarté ;
 Ainsi ta douleur est si vive

Que la mienne lui cède , & j'en suis surmonté.



SCÈNE VI.

TIRENE, MONTAN, CARIN.

TIRENE.

HAte-toi, mon enfant, & marche d'un pas ferme,
 Afin que je ne bronche pas ;
 Nous allons arriver au terme
 Je guide ton esprit , & tu guides mes pas ;
 Mene-moi devant le Grand Prêtre,
 Et quand nous y serons, arrête devant lui.

MONTAN.

Dieux ! quel homme vois-je parêtré ?
 Qu'a-t'-il à me dire aujourd'hui ?
 D'où vient qu'on voit sortir le Prophète Tirene ?
 C'est quelque grand sujet, sans doute, qui l'aimeine.

CARIN.

Plaise aux Dieux qu'il t'annonce un extrême bon-
 heur,
 Et qu'il fasse cesser ta mortelle douleur !

MONTAN.

Quoi, tu quittes le Temple ! Fh par quelle avanturc ?
 Vien-tu nous annoncer quelque chose future ?

TIRENE.

Montan , je ne viens que pour toi,
 C'est toi seul qui je cherche , & tu sauras pourquoi.

MON-

MONTAN.

Tu devois amener pour ce grand sacrifice
La Victime, qui doit rendre le Ciel propice.

TIRENE.

Ah ! que l'aveuglement du corps
Nous sert à découvrir les plus secrets ressorts !
Et nôtre ame en soi ramassée
Peut jusques dans les Cieux élever sa pensée :
Il ne faut pas légèrement
Regarder ici-bas un grand événement,
Il faut en pénétrer la cause :
Ce que l'on attribue au Sort capricieux
Où l'ignorance se repose,
Ne sauroit arriver que par l'ordre des Dieux.
Les accidens nouveaux qui surprennent nos yeux
Sont comme autant de voix secrètes,
Et de leurs volontés ce sont les interprètes :
Ce n'est point autrement qu'ils s'expliquent à nous
Soit qu'ils soient apaisés, ou qu'ils soient en cour-
Et bien-heureux celui, dont le cœur pur & sage (roux,
Entend ce celeste langage.

Nicandre alloit venir, mais je l'ai retenu
Pour un nouveau prodige au Temple survenu ;
Et quand avec le tien en ce jour je l'assemble.
L'espérance & la crainte ensemble
Par un commun effort me viennent partager,
Mon esprit se confond, & ne fait qu'en juger.

MONTAN.

Ce que tu n'entens point, vénérable Tirene,
Je l'entens, & c'est-là le sujet de ma peine :
Mais pour toi le Destin a-t-il rien de secret ?
Ne pénétrés-tu pas l'avenir comme il est ?

TIRENE.

Le don de pénétrer une chose future,

Est

Est un present du Ciel , & non de la Nature ;
 Nous ne devinons pas toujours comme il nous plaît.
 Je sens bien que des Dieux la sage providence
 Réserve dans son sein un secret d'importance ;
 Un trouble en mon esprit commence à se former,
 Je prévois quelque grand mystère ,
 Et je viens ici m'informer
 Quel homme , de Mirtil s'est déclaré le Pere ?

MONTAN.

Tu ne le connois que trop bien ;
 Parmi tant de mal-heurs je déplore le sien.

TIRENE.

J'approuve ta pitié ; mais , que je l'entretienne,

MONTAN.

Quelle connoissance est la tienne :
 Le Ciel te refuse aujourd'hui
 Cette science prophétique :
 Hélas ! tu vois ce Pere , & tu parles à lui ;
 Faut-il encor que je m'explique ?

TIRENE.

Toi , Pere de celui qu'on destine à la mort ?
 De ce Berger incomparable ?

MONTAN.

Je suis le Pere misérable
 De ce Fils malheureux , dont je pleure le sort.

CARIN.

Ce que te dit Montan n'est que trop véritable.

TIRENE.

Qui me parle ?

CARIN.

C'est moi , qu'on croioit Etranger
 Et Pere de Mirtil , que l'on veut égorger.

TIRENJE.

Mais ce n'est point ce Fils que la fureur de l'onde
Arracha de ton sein , dans une nuit profonde ?

MONTAN.

C'est lui-même.

TIRENE.

Et par-là tu te crois mal-heureux ?
Sache que tu vas être au comble de tes vœux.
Estrange aveuglement , dont les épais nuages
Cachent à nos esprits les celestes ouvrages !
Dans quelle obscurité vivons-nous ici-bas
Lors que le vrai Soleil ne nous éclaire pas ;
Misérables Mortels , quelle est nôtre insolence ?
Quoi nous sommes enflés d'un peu de connoissance ?
Cét esprit qui peut voir l'avenir comme il est ,
N'est pas de nôtre fonds , c'est le Ciel qui le donne,
Et sans faire tort à personne,
Il nous l'ôte quand il lui plaît :
Ton aveuglement est extrême ,
Montan , tes yeux sont ébloüis ;
Rappelle ta raison , & revien à toi-même ;
Que ton bonheur est grand , si Mirtil est ton Fils :
C'est ce jour qui te rend le plus heureux des Peres,
Et le plus favori des Cienx.
Voilà le grand secret que me cachoient les Dieux,
Et le jour est venu qui finit nos miseres ;
Rappelle en ton esprit cet Oracle fameux
Par qui nous espérons un destin plus heureux,
Cét Oracle imprimé dans le fond de nos ames,
Que devoit accomplir l'Amour avec ses flames.
*Vous ne verrés jamais la fin de vos malheurs,
Que l'Amour n'ait uni deux cœurs,*
Le bonheur sans pareil que ie Ciel nous envoie,
M'empêche de parler , & j'en pleure de joie,

VONS

Vous ne verrez jamais la fin de vos malheurs ,
 Que l'Amour n'ait uni deux cœurs,
 Qui descendent tous deux d'une Race immortelle :
 Et qu'un Berger Fidèle & généreux,
 N'ait réparé l'honneur d'une Femme infidelle,
 Par la noble ardeur de ses feux.
 Quoi , Mirtil n'est-il pas de celeste origine,
 Puis qu'il est sorti de ton sang ?
 Amarillis de même est de Race divine,
 Et mérite ce noble rang. (me;
 Ces deux cœurs sont-ils pas unis par l'Amour-mê-
 Et ce Dieu qui fait que l'on aime,
 N'a pas joint Silvio de ses aimables nœuds ;
 Les parens l'ont voulu , sans qu'il fût amoureux ;
 Pour Mirtil l'Oracle s'explique.
 C'est le Berger Fidèle , & le Berger unique,
 Qui depuis la cruelle mort
 Dont Aminte borna son sort,
 S'est offert à mourir pour sauver sa Maîtresse :
 L'outrage de Lucrine est enfin réparé,
 Aujourd'hui nôtre mal-heur cesse,
 Et pour nôtre repos le Ciel s'est déclaré ;
 Mirtil a fait cesser les funestes présages,
 Qui nous annonçoient les orages ;
 Diane est apaisée , & son ardent courroux
 N'éclatera plus contre nous.
 Il sort de la Caverne une odeur agréable,
 Mille doux & charmans concerts
 Se font entendre dans les airs ;
 Enfin tout nous est favorable.
 Dieux souverains qui m'écoutez,
 Pour marquer ma reconnoissance,
 Je révere à genoux vôtre haute puissance,
 Vous êtes les auteurs de nos félicités ,

262 LE BERGER FIDÈLE.

Le Ciel m'a réservé pour ce jour de miracles,
Pour ce jour bien-heureux promis par les Oracles ;
J'ai vécu si long-tems , qu'aujourd'hui je renais
Pour jouir du bon-heur qui remplit nos souhaits.
Ne perdons plus de tems, allons, l'heure nous presse,
Relève-moi , mon Fils , & soutien ma foiblesse.

MONTAN.

Une soudaine joie occupe tous mes sens.

Je ne sens pas ce que je sens.

Quelle faveur le Ciel accorde à ma Patrie ;
Il n'est point ici-bas de tette si chérie,

Je suis sensible à ton bonheur,

Et plus que mon enfant tu me touches le cœur ,
Charmante Verité , tu me parus en songe,
Mon esprit ne fût pas déçu par un mensonge.

TIRENE.

Mais après ces transports , Montan, qu'attendons-
nous ?

Le Ciel a calmé son courroux ;

Au lieu du Sacrifice , achevons l'Himenée :

Avant que de finir cette heureuse journée ,

Mirtil , Amarillis , ce beau couple d'Amans,

Dans le Temple aujourd'hui finiront leurs tour-
mens,

C'est le Ciel qui le veut , la résistance est vaine,

Remène-moi mon Fils ; & toi , Montan , sui-moi.

MONTAN.

Ne précipite rien , atten , sage Tirene.

Peut-elle , sans blesser la Loi,

Donner à Mirtil cette foi

Que Silvio reçut de son obéissance ?

CARIN.

Mirtil portoit ce nom dès sa plus tendre enfance,
Sous ce nom à Mirtil elle donna sa main.

MON-

MONTAN.

Je m'en souviens encor , ton discours est certain ;
Ce Fils qui me restoit eût le nom de son Frere,
Et ce nom me rendit sa perte moins amère.

TIRENE.

Ce point étoit douteux.

MONTAN.

Allons sans différer,
Carin , allons au Temple , & cessons de pleurer !
Mirtil en nous aura deux Peres,
Et tu vois en Montan un Frere plein d'Amour.

CARIN

J'aimai toujours Mirtil jusqu'à cet heureux jour
Où nous voions la fin de toutes nos misères,
Et je prétens l'aimer avec la même ardeur :
Mais si mon sort touche ton cœur,
Careffe cet Ami que j'aime,
Sans lui je ne puis vivre, & je me hais moi-même.

MONTAN.

Tu seras satisfait.

CARIN,

Grands Dieux , que vos desseins
Ont des routes bien différentes
De mille desirs incertains,
Qui rendent nos ames flotantes !



S C È N E VII.

CORISQUE, LINCO.

CORISQUE.

C Et insensible cœur est épris à son tour ?
 Quoi, Silvio soupire, & soupire d'Amour ?
 Mais où portâtes-vous sa charmante Maîtresse ?

LINCO.

On fût chés Silvio soulager sa foiblesse:
 Sa Mere qui la vid en fût touchée au cœur,
 Ses larmes firent voir sa joie & sa douleur,
 Elle voioit son Fils sous l'amoureuse chaîne,
 Et Dorinde faisoit le sujet de sa peine ;
 Elle ne pouvoit voir ses souhaits accomplis,
 Et pleuroit pour Dorinde & pour Amarillis,

CORISQUE.

Quoi donc, Amarillis ne voit plus la lumière ?

LINCO,

Elle devoit borner aujourd'hui sa carrière :
 Je vai chercher Montan pour flater son mal-heur ;
 Dorinde apaisera sa mortelle douleur.

CO.

CORISQUE.

Dorinde est encore vivante ?

LINCO.

Elle est encor en vie , & son ame est contente.

CORISQUE.

Il falloit que le coup ne fût pas dangereux.

LINCO.

Silvio la guérit dès qu'il fût amoureux.

CORISQUE.

Quel souverain remède a guéri sa blessure ?

LINCO.

Ecoute le récit de toute l'avanture :

Nous étions assemblés , & pour la secourir

Chacun se préparoit à faire voir son zèle ;

Mais elle ne voulut souffrir

Que la main du Berger qui soupiroit pour elle.

Silvio seul me doit guérir,

Sa main , dit-elle , m'a blessée ;

Il ôte son habillement ,

Et tâche à tirer doucement

La flèche qu'il avoit lancée ;

Mais ce qui nous désespéra ,

C'est que malgré ses soins le fer y demeura.

Elle sentit alors de cruelles atteintes.

Et poussant quelques douces plaintes,

Ses accens eussent pû ramollir un rocher ;

Mais ce fer malheureux ne pouvoit s'arracher,

Il falloit à cette blessure

Faire avec d'autres fers une grande ouverture :

Mais pour un si cruel dessein

Le cœur de Silvio secondoit mal sa main :

C'étoit pour un Amant un trop cruel office,

Et c'étoit lui donner un trop rude supplic.

Amour , avec ces instrumens ,

M

N'a

N'a pas accoutumé de guérir les Amans :
 Dorinde cependant montrait de la constance ;
 Silvio de son mal calmoit la violence,
 Quand s'adressant au fer , je ferai mes efforts
 Pour t'arracher , dit-il , de cet aimable corps.
 C'est moi qui suis l'auteur des maux que tu lui cau-
 ses ,

Aussi pour les guérir je ferai toutes choses .
 Le plaisir de la Chasse a causé ce malheur,
 Et je veux par la Chasse arrêter sa douleur.
 Oui , je connois , dit-il , une herbe salutaire,
 Des Animaux blessés le remède ordinaire :

Quand la Biche est blessée au flanc
 Cette herbe la guérit , en arrêtant son sang.

C'est sur la Montagne prochaine
 Que j'en irai cueillir : d'une course soudaine
 Il partit , & bien-tôt après

Les herbes à la main , il se rendit auprès
 De celle , qui faisoit sa peine ;

Et de ce qu'il portoit il fit un appareil
 Avec quelque racine , & des grains de vervaine :
 Il l'applique , & l'effet se montra sans pareil.
 O prodige nouveau ! soudain la douleur cesse,
 Et le fer doucement suit la main qui le presse ;
 Bien-tôt elle reprit sa première vigueur,
 Et Silvio lui fit l'hommage de son cœur.

CORISQUE.

Que cette herbe est miraculeuse !
 Et que l'aventure est heureuse !

LINCO.

Le reste se passa sans bruit
 Sous les voiles secrets d'une agréable nuit :
 Après mille peines diverses,
 Elle goûte le fruit de toutes ses traverses.

Ils

Ils font jeunes tous deux, & tous deux amoureux.
Sous les Loix de l'Amour parfaitement heureux :
Elle ne reçoit plus de cruëles blessures,
Toutes ses délices sont pures,
Le Berger a quitté la Chasse & les Forêts,
Et goûte ce qu'Amour a de plaisirs secrets

CORISQUE.

Je voi bien que l'Amour régne encor sur ton ame,
Et le tems ne sauroit en éteindre la flâme.

LINCO.

Il est vrai que l'Amour occupe tous mes sens ;
Mais mon âge avancé rend mes feux impuissans.

CORISQUE.

Aprés la mort de ma Rivale,
Si je puis voir Mirtil, ma joie est sans égale.



SCÈNE VIII.

ERGASTE , CORISQUE.

ERGASTE.

Bien-heureuse journée , agréable séjour,
Que le Ciel embellit en faveur de l'Amour !

CORISQUE.

Mais Ergaste paroît , il augmente ma joie,
Je croi que le Ciel me l'envoie.

ERGASTE.

(Cieux

Qu'aujourd'hui l'Air, le Feu, l'Eau , la Terre, & les
Paroissent plus rians & plus doux en ces lieux,
Que l'Enfer en ce jour n'use pas de ses gênes,
Et que des criminels il suspende les peines.

CORISQUE.

D'où lui naissent tous les transports
Qu'il fait éclater au dehors ?

ERGASTE.

Agréables Forêts , si d'un triste murmure
Vous avés reçu nos soupirs ;
Dans une si douce aventure,

Chan-

Changés en voix tous vos Zéphirs,
Et de ces deux Amans chantés les doux plaisirs.

CORISQUE.

Dorinde & Silvio, par leur doux himenée,
L'obligent à chanter cette heureuse journée ;
La joie est la plus forte, & la source des pleurs
En peu de tems se sèche au milieu des douleurs :
La mort d'Amarillis ne touche plus personne,
Et la voix de l'Himen dans tous ces lieux résonne.

Aussi pourquoi tant s'affiger ?

La vie a tant de maux, qu'il les faut soulager.
Où vas-tu si content ? & qu'as-tu dans la tête :
Je me doute qu'Ergaste à des nocces s'apprête.

ERGASTE.

Il est vrai, tu l'as dit ; as-tu vû deux Amans
Avec plus de bonheur finir tous leurs tourmens ?

CORISQUE.

L'inco m'avoit tout dit & j'en suis soulagée ;
Le sort d'Amarillis m'avoit fort affigée,
Sa mort m'avoit touché le cœur.

ERGASTE.

La mort d'Amarillis ! ha ! quelle est ton erreur ?

CORISQUE.

Amarillis est-elle en vie ?

ERGASTE.

Elle vit, elle est belle, & son ame ravie
Dans les bras de l'Himen va goûter les plaisirs
Que lui font espérer tous ses justes desirs.

CORISQUE.

Elle ne fût donc pas à la mort condannée ?

ERGASTE.

On vit bien-tôt après sa vertu couronnée.

CORISQUE.

Ergaste, tu te ris de moi.

270 LE BERGER FIDÈLE.
ERGASTE.

Ils viennent maintenant de se donner la foi ;
Tu les verras passer , ces deux Amans fidelles ,
Ils s'en vont chés Montan pour finir leurs travaux ,
Et cueillir le doux fruit de leurs peines crüelles.
Après avoir souffert un déluge de maux ,
La joie en est publique , & le Temple résonne
De mille & mille voix qu'on pousse dans les airs :
Tout le monde les environne ,
Ils reçoivent tous deux mille éloges divers :
L'un vante du Berger la constance admirable ,
Et l'autre vante Amarillis :
L'un s'attache à son tein de roses & de lis ,
Et l'autre dit tout haut qu'elle est incomparable :
Enfin , les Plaines & les Monts
Prennent part à la joie , & redisent leurs noms.
Ah ! que ce Berger a de gloire !
Et qu'il mérite bien de vivre dans l'Histoire !
Qu'il est doux , sur le point de souffrir le trépas ,
De se trouver entre les bras
De celle qu'on savoit , en exposant sa vie ,
Entre deux jeunes cœurs qui savent bien aimer
D'un si parfait plaisir la rencontre est suivie ,
On l'affoiblit toujours quand on veut l'exprimer.
Mais pour Amarillis montre un peu plus de joie.

CORISQUE.

J'en ai beaucoup aussi.

ERGASTE.

Fai donc que je la voie.

Ah ! Corisque , si de tes yeux
Tu pouvois avdir veu le gage précieux
Qu'en se donnant la main Mirtil a reçu d'elle ,
Ton ame sentiroit une douceur nouvelle ,
S'il reçut ou donna ce baiser plein d'appas.

Quand

Quand j'en voudrois parler, je ne le pourrois pas;
La Nature, ni l'Art, Maîtres de toutes choses,

Ne font pas de si belles roses

Que celles qu'on voioit éclater sur le teint

De cette Beauté sans pareille.

Sur un si noble champ la pudeur avoit peint

Ce vif éclat qui rend la rose si vermeille ;

D'un air & modeste & charmant.

Elle sembla d'abord refuser son Amant,

Pour rendre le baiser encor plus agréable,

Feignant d'être moins favorable.

Mirtil la poursuivit, & l'on ne peut juger

S'il fût donné par elle, ou pris par le Berger :

Faisant semblant de se deffendre,

Elle étoit aise de se rendre ;

Sa pudeur se couvroit d'un refus obligent,

Son air étoit modeste, il étoit engageant,

En vain elle opposoit sa foible résistance,

En refusant elle accordoit

Ce que Mirtil lui demandoit

Comme un gage de sa constance;

Sa fuite iritoit ses desirs,

Et cette pudeur nonchalante

Sembloit lui préparer mille nouveaux plaisirs

Dont elle paie son attente.

Ah ! que ce souvenir a de charmes secrets !

Que ce baiser fût doux ! & qu'on y vid d'attraits.

Cette idée a rempli mon ame,

Et je veux dès ce jour me choisir une Femme;

Tout le reste n'est rien qu'un foible amusement,

On n'a point de plaisir, si ce n'est en aimant.

CORISQUE.

S'il dit la verité, ma douleur est extrême

A moins que mon esprit ne revienne à lui-même.



SCÈNE IX.

CHOEUR DE BERGERS,
CORISQUE, AMARILLIS.
MIRTL.

CHOEUR DE BERGERS.

Vien seconder, Himen, & nos chants & nos
vœux,
Et par de doux liens rend ces Amans heureux.

CORISQUE.

Voilà quel est le fruit de ma noire malice,
Et je suis aujourd'hui digne de ce supplice.
Pensers vains & pernicious,
Qui m'avez fait tramer la mort d'une innocente,
Je reconnois ma faute, enfin j'ouvre les yeux,
Vous m'avez inspiré cette ardeur violente.

CHOEUR DE BERGERS.

Vien seconder, Himen, & nos chants & nos vœux,
Et par tes doux liens rend ces Amans heureux :
Trop aimable Berger, voi le fruit de tes larmes,
De tes soins & de tes alarmes ;
Tout s'opposoit à ton bon-heur ;

TOUR

Ton destin mal-heureux, la Mort, le Ciel, la Terre,
E'toient les ennemis du repos de ton cœur,

Et t'avoient déclaré la guerre :

Tu viens à bout de tout par ta fidélité,

Tu recueilles le fruit de ta persévérance,

Et ce miracle de beauté

Est de tes longs travaux la juste récompense :

Regarde ce beau sein , ces belles mains , ces yeux,

Tout cela rend ton sort égal au sort des Dieux,

Et dans ce grand bon-heur tu gardes le silence :

MIRTI L.

Les grandes passions empêchent de parler ;

Et quand une joie est parfaite ,

Le cœur ne la peut étaler,

Et l'on s'explique mieux quand la langue est muette

Je ne sai si je vis parmi tant de transports,

Si je veille , ou bien si je dors :

Il faut parler à cette belle,

Qui connoît tous mes sentimens ;

Et comme mon cœur vid en elle ,

Elle en fait mieux que moi les secrets mouvemens,

CORISQUE.

Vains ornemens du corps. trop funeste parure,

Marques d'une longue imposture,

Si vous m'avez servi pour captiver les cœurs,

Vous serés le sujet de mes justes douleurs.

Mais , qu'atten-tu, Corisque , à demander ta grace

Par un vrai repentir une faute s'efface.

Amans , que le Ciel rend heureux,

Puis que rien ne s'oppose au bon-heur de vos feux,

Il est tems que je cède à vôtre amour extrême.

Possède , Amarillis , un fidèle Berger

Que j'ai voulu faire changer,

Et me l'acquérir à moi-même.

Mirt

Mirtil , tes vœux sont accomplis,
Possède avec plaisir ta chère Amarillis.

Elle est vertueuse , elle est belle,
Et digne de l'ardeur que tu sentoies pour elle.
Avant que de laisser éclater ton courroux,
Regarde , Amarillis , les yeux de ton Epoux,
Tu trouveras sur son visage ,
Une pressante excuse à mes emportemens ;
En faveur de l'Amour , à qui tu dois ce gage,
Etouffe tes ressentimens.

H M A R I L L I S.

Oui , Corisque , je te pardonne,
Je perds le souvenir de ce que tu m'as fait ;
Et quand de tes desseins je regarde l'effet
A mille doux transports mon ame s'abandonne.
Quand le fer & le feu nous donnent du secours,
Quelque douleur qu'on sente, on les aime toujours ;
La trahison me plaît , j'aime tes artifices,
Ce sont les instrumens de nos chères délices ;
Vien te réjouir avec nous.

C O R I S Q U E.

Le pardon que j'obtiens, me fait un sort bien doux.

M I R T I L.

Et moi je te pardonne avec la même joie
Mais pourquoi retarder nôtre félicité ?

C O R I S Q U E.

Vivés , heureux Amans , goustés en liberté
Le bon-heur sans pareil que le Ciel vous envoie.



SCÈNE DERNIÈRE.

MIRTI L, AMARILLIS,
CHOEUR DE BERGERS.

MIRTI L.

Quel malheureux Destin s'oppose à mes desirs !
Pourquoi dois-je languir au milieu des plaisirs ?
Faut-il encor qu'une importune
Après tant de retardemens,
Arrête tout d'un coup le cours de ma fortune ,
Quand je suis sur le point de finir mes tourmens !

AMARILLIS.

Ne peux-tu modérer les transports de ton ame ?

MIRTI L.

Précieux objet de ma flâme ,
On est mal assuré quand on tient un trésor :
J'avois tant d'ennemis , que j'appréhende encor,
Il faut que ton amour assure ma conquête,
Et je ne craindrai plus les coups de la tempête ;
Tout me paroît un songe en l'état où je suis ;
Je crains que ce beau songe passe,
Et qu'une funeste disgrâce

Me

276 LE BERGER FIDÈLE.

Me replonge dans mes ennuis.
Si des traits de l'Amour tu reffens les atteintes,
Avance mon bonheur , & dissipe mes craintes.

CHOEUR DE BERGERS.

Agréable Divinité,
Qui présides à l'Himénée;
Vien de ces deux Amans unir la destinée ,
Achève leur félicité.

F I N.

74750377

